

C 1523



Folial 2.^e

Féval Paul. -

675. *Le banquier de Lire.*

676. *Les bandits de Londres.*

677. *Les parvenus.*

678. *Les banfarons du rois.*

679. *Alizia Pauli.*

680. *Le capitaine Spartacus.*

681. *Olivia.*

Suivi de: André le Sorcier, par Eugène de Mirecourt.

OEUVRES ILLUSTRÉES DE PAUL FÉVAL

LE
BANQUIER DE CIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR E. FOREST

Prix : 50 centimes

E.J. Statzowski
675.



H. BOISGARD, ÉDITEUR

LIBRAIRIE CENTRALE
DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES A 20 CENTIMES
Rue du Pont-de-Idol, 5

GUSTAVE HAVARD
LIBRAIRE
Rue Guénégaud, 15

PARIS — 1854

E. Forest

S-1604

BANQUET DE CIRE

D-08/104/28

x-128316
44854 III



5.09.

110 V



Le Banquier de cire

PAR PAUL FÉVAL.

En 1824, vers le commencement de l'été, un homme était couché sur son lit, dans une chambre de l'hôtel Meurice, à Paris. Il dormait; sa respiration égale et tranquille témoignait de la parfaite quiétude de son sommeil. Ses traits, d'une régularité pleine de délicatesse, offraient le type de la beauté britannique, qui serait la perfection, si la perfection n'était inséparable de la grâce. Sa chevelure blonde, où quelques poils gris paraissaient çà et là, se cintrait en rouleau pommadé au-dessus de son front lisse et reluisant comme le marbre; une barbe incolore encadrait de ses deux flocons symétriques l'ovale irréprochable de son visage. C'était, à coup sûr, un Anglais ou la statue



L'assemblée reste éblouie à l'aspect du contenu de la caisse.

d'un Anglais : entre ces deux choses seulement le doute pouvait être permis.

Mais c'était bien un Anglais, en chair et en os, nommé Peter Lowter. Il était depuis un an à Paris, et passait, parmi ses connaissances, pour un fort drôle de corps, ce qui ne veut pas dire qu'il fût amusant le moins du monde. Voici quelle était sa vie : à onze heures il se levait, faisait une minutieuse toilette et déjeunait ; à deux heures il se rendait à Frascati ; là, il jouait jusqu'à la fermeture des salons. Il jouait gros jeu et perdait sans relâche ; personne ne se souvenait de l'avoir vu gagner jamais. Depuis un an, il avait dû perdre ainsi une énorme somme. Aussi quelques-uns disaient-ils que c'était un membre du haut parlement voyageant incognito ; d'autres le soup-

connaient, ce qui était bien autre chose ! d'être parent du célèbre banquier de Londres portant le même nom que lui. Les croupiers, moins curieux, faisait raffe de ses guinées sans s'inquiéter de sa position sociale.

Onze heures sonnèrent. Un réveil adapté à la pendule fit entendre son discordant appel. M. Lowter ouvrit les yeux et jeta autour de la chambre son regard apathique et froid. Un rayon de soleil se jouait dans les rideaux de la croisée.

— Pas de brouillard ! murmura-t-il avec désappointement.

Il se leva, mettant à tous ses mouvements une lenteur systématique, passa une robe de chambre et vauqua aux détails de sa toilette. Cela fait, il prit une paire de pistolets, dans chacun desquels il força deux balles, et sonna son déjeuner.

Après avoir mangé beaucoup et bu davantage, il repoussa son fauteuil loin de la table et allongea le bras pour atteindre les pistolets. Son visage peignait l'impassibilité la plus complète ; la diaphane blancheur de sa peau montrait les chairs de sa joue fraîches, rosées, comme devaient l'être, sous leur épiderme de satin, les chairs des modèles de Boucher.

Les deux pistolets furent tranquillement armés. Peter Lowter en prit un dans chaque main, tourna le dos au soleil, et appuya les deux canons contre son front. Au moment de presser les détenteurs, il parut se raviser.

— Ce misérable Dick oublie toujours les cure-dents ! grommela-t-il d'un air chagrin. — Dick !

Un groom de proportions choisies, et pouvant peser un peu moins qu'un mouton, montra son visage de fouine à la porte entrebâillée. Peter Lowter lui ordonna d'abord d'aller au diable, et, incidemment, d'apporter un paquet de cure-dents. Tandis que le groom exécutait la deuxième partie de cet ordre, son maître s'était renversé en arrière et dardait au plafond son œil porcelaine. Le sujet de ses réflexions était plein de mélancolique philosophie. Il se disait qu'à tout prendre, les quatre balles de ses pistolets eussent remplacé les cure-dents avec avantage ; que ce retard, apporté volontairement à l'accomplissement d'un acte sérieux et louable, était indigne d'un gentleman. Néanmoins, il attendait : pour un Anglais, le suicide perd les trois quarts de son charme quand le baromètre est au beau.

Ceux qui disaient que M. Lowter était parent du célèbre banquier de Londres se trompaient ; M. Lowter était le banquier lui-même. Unique artisan de sa fortune, il avait acquis, en quinze ans, un crédit sans bornes ; en 1823, il faisait à lui seul autant d'affaires que dix de ses collègues et des plus connus. On lui supposait, en caisse ou placé quelque part, un fabuleux trésor, et ses rivaux, qui n'étaient que huit ou dix fois millionnaires, sechaient d'envie et de dépit.

Nonobstant, Peter Lowter était loin d'être heureux. Il avait atteint l'opulence après avoir connu la misère ; sa femme était bonne et douce ; sa fille, ravissante créature, eût fait l'orgueil de tous les pères : tout enfin lui souriait. Ce bonheur constant l'ennuya ; il prit le spleen, et conçut pour son intérieur un invincible dégoût. La tentation lui vint d'abord d'exagérer les folies des lions de Londres : il le pouvait ; sa caisse était inépuisable ; mais il eût fallu se mouvoir, vivre, et le banquier Lowter, nature apathique, que la soif de l'or avait seule pu galvaniser autrefois, recula devant cette fatigue. D'ailleurs, par une contradiction explicable, tout en détestant sa femme, il l'estimait et tenait à son estime. Pendant de longues années on l'avait cité comme le modèle des pères de famille ; à quoi bon perdre cette renommée, qui ajoutait à son crédit ?

Pourtant, il fallait combattre l'odieux ennui qui le rongeaient. Il se fit joueur. Heureux en affaires, la chance lui fut hostile au jeu. Il perdit, il perdit sans cesse, c'est pourquoi sa fantaisie devint une passion. Au jeu, comme en amour, le succès est un sûr remède, et les cruautés de la fortune n'ont pas moins d'irrésistibles attraits que les savantes rigneurs d'une coquette ; si Peter Lowter eût gagné, notre histoire finirait au premier chapitre.

Sa passion grandit et ne connut bientôt plus de frein ; il perdit d'abord tout ce qu'il avait en caisse, puis les sommes placées ; enfin, réduit aux fonds de son commerce, il dut se borner et ne jeter au jeu que l'immense bénéfice de chaque jour. — Alors, il s'ennuya de nouveau.

Ce n'était point aux clubs fashionables, ce n'était pas même dans les maisons tolérées que Peter Lowter vidait son portefeuille tous les soirs. Il avait fait choix d'un obscur tripot de Borough où nul ne pouvait le reconnaître. Sa passion, en effet, était un secret pour tous, même pour sa femme. Il passait la nuit entière et une partie des journées hors de chez lui ; mais, tandis qu'il jouait, on le croyait au travail ; mistress Lowter avait l'assurance matérielle, positive, qu'il

était paisiblement assis dans son cabinet. Elle le voyait. Nous expliquerons plus tard cette expression, qui pourrait sembler étrange au lecteur.

Un seul confident avait le secret du banquier. Toby, vieux domestique bavard de nature, mais discret — comme un bloc de sapin du Nord, dont il avait la couleur et la souplesse — dès qu'il s'agissait de son maître, favorisait les mystérieuses excursions de Peter Lowter. Hors lui, tout le monde devait croire le banquier un prodige d'assidue et laborieuse patience.

Il y a dans l'atmosphère de Londres une *malaria* de suicide que de lymphatiques gentlemen ont essayé d'importer en France, cela, malheureusement avec un certain succès. Peter Lowter, en rentrant chez lui chaque nuit, passait la Tamise. Une fois, il s'accouda sur la balustrade du pont de Westminster, et regarda le fleuve avec envie. Il faisait froid ; le banquier frissonna et poursuivit son chemin ; mais, depuis lors, il ne pensait plus à la rivière sans éprouver un certain treillisement voluptueux, comparable à cette saveur décevante, mais jolie, qui caresse le palais d'un gourmet au souvenir de tel pâté de Strasbourg convenablement arrosé. Trop paresseux pour avoir deux passions, il reprit au démon du jeu son cœur, et le donna au suicide ; — non pas à ce suicide étouffé que brusque un caissier famélique, coupable de détournement, mais à ce tranquille et glorieux trépas médité à loisir, savouré en espoir, chaque jour, durant de longues semaines, puis accompli un matin à tête reposée, après une nuit de sommeil réparateur, quand les membres jouissent de ce surcroît de vie matérielle apporté par un confortable repas. Londres ne valait rien pour une partie de ce genre ; il fallait conquérir liberté entière ; le stratagème employé jusqu'alors avec succès pour tromper le monde et mistress Lowter, ne suffisait plus.

Comme nous pouvons le voir, ce stratagème n'était pas sans mérite ; à la rigueur, le banquier aurait pu trouver un autre expédient, mais il ne donnait carrière à son imagination qu'à bonnes enseignes. Que voulait-il ? du temps et de la solitude pour boire à petites gorgées la coupe du suicide. Il jugea fort inutile de chercher un biais, et poussa droit au but : il quitta Londres, laissant à mistress Lowter un billet en forme de testament et commençant par ces mots sacramentels :

« Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai cessé d'exister. Ne cherchez point à connaître, etc., etc. »

Ceci, à le bien prendre, n'était point un mensonge, mais un simple anachronisme. Le banquier anticipait sur les événements. Cette fois, n'ayant plus besoin du vieux Toby, son complice ordinaire, il ne le mit point dans le secret, et partit, mort pour tout le monde.

Il débarqua en France. Rien n'est irréfléchi chez un Anglais : Peter Lowter avait pris le temps d'amasser une très-forte somme, et arrivait le portefeuille gonflé de bank-notes. Il joua pour occuper son ennui, et perdit suivant son habitude. Or, ici la perte de chaque jour ne pouvait plus se balancer par de continuel emprunts faits à la caisse. M. Lowter vit rapidement diminuer son trésor. La mort se montra prochaine, non plus volontaire, mais inévitable. Sous ce nouvel aspect, elle lui sembla médiocrement séduisante.

Il perdit néanmoins sans relâche, travaillant méthodiquement à sa ruine et ne permettant point à sa perte de dépasser une certaine limite. De cette façon, divisant le contenu de son portefeuille par le montant de son enjeu quotidien, il pouvait arrêter chaque soir le compte de ses jours. Cela dura un an.

La veille du jour où nous l'avons présenté au lecteur, il avait fait sa dernière division et trouvé zéro pour quotient.

Peter Lowter voulait bien mourir, d'autant mieux qu'il ne pouvait faire autrement ; mais il eût été charmé de trouver un prétexte de vivre. Au moment fatal, il hésita. Le souvenir de sa femme lui revint ; il vit, comme en un rêve, l'image de la jolie Anna, sa fille aînée. Pourquoi les avait-il quittées ?

Dick, le groom, reparut bientôt avec les cure-dents. Derrière lui entra un grand jeune homme qui parcourut la chambre d'un air effaré. A la vue de M. Lowter, il laissa échapper un oh ! modulé à la façon anglaise, sur trois notes également cacaphoniques. Dick se retourna et fit chorus.

— Prodigeux ! murmura le nouvel arrivant.

— Monsieur, dit Lowter en montrant la porte, je ne vous connais pas.

Le nouveau venu rougit, mais ne se retira point.

— Je me nomme Robert Stevenson, dit-il en saluant respectueusement.

M. Lowter garda le silence.

— Ne connaissez-vous pas au moins mon nom ? reprit Robert.

— Une méprise, je suppose, murmura le banquier, qui ajouta tout haut : — finissons.

— Prodigeux ! répéta Robert avec tous les signes de la stupéfaction. N'êtes-vous donc pas monsieur Peter Lowter, banquier, 6, Oxford Street, à Londres ?

Ce dernier fit signe à Dick de sortir.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il en fermant la porte.

— Pourquoi ! s'écria le jeune homme. Allons ! je commence à croire, en effet, que c'est une méprise. Vous n'avez pas... Monsieur Lowter, veux-je dire, n'a pas l'habitude, il est vrai, de communiquer avec ses employés, mais il ne peut ignorer le nom de son principal commis.

— Ah !... fit le banquier, stupéfait à son tour, mais cachant son étonnement sous la flegmatique impassibilité de son visage ; — il n'est donc pas mort ?

Le commis éclata de rire.

— Vous avez raison de vous moquer de moi, monsieur Lowter, dit-il ; mais je demande grâce. Sérieusement, c'est vous, n'est-ce pas ? Le banquier secoua la tête.

— Non ?... Eh bien ! je veux mourir si jamais ressemblance plus extraordinaire s'est rencontrée sous le soleil... Au fait, je suis fou ! Comment pourriez-vous être monsieur Lowter, mon patron ? Je l'ai taillé il y a deux jours, à Londres, et je suis certain qu'il n'était pas sur le paquebot qui m'a conduit en France. Par quel chemin m'auriez-vous devancé ?

Peter Lowter se perdit en conjectures et parcourait la chambre à grands pas. — Le commis profitant d'un instant favorable, voulut effectuer sa retraite.

— Monsieur Robert Stevenson, dit tout à coup le banquier, j'ai beaucoup connu dans le temps ce digne M. Lowter d'Oxford-Street dont je porte le nom ; je suis ravi qu'il ne soit point mort, et... Avez-vous déjeuné, monsieur Stevenson ?

Quelques minutes après, nos deux Anglais étaient attablés vis-à-vis l'un de l'autre. Grâce à la précieuse faculté d'extension propre aux estomacs d'outre-Manche, le banquier put décentement tenir tête à son hôte. Celui-ci était jeune, simple d'esprit et naturellement communicatif. Une fois la glace rompue, il ne se fit point prier pour dire qu'il était fils de M. Stevenson, banquier à Edimbourg et correspondant de la maison Lowter. Premier commis de cette dernière maison depuis six mois, il était devenu amoureux de miss Anna, la fille aînée de son patron. Mistress Lowter voyait cet amour d'un œil bienveillant ; miss Anna de même, du moins Robert l'espérait ; mais il y avait ce diable de Thomas Bage !... Quant au banquier lui-même, Robert ne savait, en vérité, à quoi s'en tenir. C'était un si singulier personnage ! Chargé d'opérer, en France, divers recouvrements, Robert était arrivé le matin à Paris. En descendant à l'hôtel, il avait entendu prononcer le nom de son patron, et s'était fait dépeindre l'individu qui le portait...

— Rien ne manquait à la ressemblance, dit-il en finissant : même âge, même tournure... Et, sur mon honneur, plus je vous regarde !... Mais laissons cela. L'idée ne m'est pas venue d'abord que la rencontre fût impossible, et j'étais d'autant plus empressé de me trouver face à face avec mon patron, que je n'ai point encore eu cet avantage.

— Comment ! s'écria Peter Lowter, depuis six mois ?...

On était à la troisième bouteille de porto. Stevenson, de plus en plus expansif, s'accouda sur la table et prit un air mystérieux.

— Vous comprenez, dit-il en clignant de l'œil, qu'il y a là-dessous quelque chose d'étrange. A Londres, il court certains bruits...

— Je savais bien que mes souvenirs ne me trompaient pas, interrompit le banquier : on a dit autrefois que M. Lowter était mort...

— Mort ? je ne sais ; maintenant on dit qu'il est fou.

Peter Lowter fit un signe d'incrédulité.

— Positivement, reprit Stevenson ; et cela n'augmente pas le crédit de la maison.

— Mais pourquoi dit-on cela ?

— Je vous fais juge. Depuis un an, M. Lowter s'est fait mettre sous verre.

— Ah bah !

— Je m'explique : il a fait adapter à son cabinet, du côté des bureaux, une clôture à vitrage, fortement grillée. Derrière cette clôture on le voit assis, le dos tourné au public, vêtu, été comme hiver, d'une robe de chambre fourrée.

— Et que fait-il ainsi ?

— Dieu et Thomas Bage le savent. Parfois un épais rideau de serge empêche de l'apercevoir ; mais tout fait conjecturer qu'il reste, les journées entières, dans cette position. Quand vient la nuit, Thomas

Bage (lui seul a la clé du sanctuaire) entre avec des flambeaux et le dîner du patron...

— Ce Bage n'est donc plus le premier commis de la maison ? demanda M. Lowter.

— Il a monté en grade ; il est associé ou quelque chose d'approchant.

— J'entends... il a la signature ?...

— Non pas, M. Lowter seul...

— Par le ciel ! interrompit le banquier avec une chaleur inaccoutumée, — je donnerais beaucoup pour voir un effet souscrit par ce Peter Lowter.

— Stevenson avait fait grand honneur au déjeuner ; il ne prit point garde au feu subtil qui brilla dans l'œil de son partner.

— Rien de plus facile, dit-il.

Et il tira de son portefeuille une lettre de crédit datée de Londres, trois jours auparavant. M. Lowter se saisit avidement du papier et le retourna dans tous les sens. Tandis qu'il l'examinait, ses sourcils se froncèrent, ses lèvres remuaient comme s'il se fût parlé à lui-même.

— A la bonne heure ! murmurait-il, voici ma signature miraculeusement contrefaite... je conçois cela. Mais moi... moi ! qui donc peut me doubler à Londres, et jouer mon rôle de manière à tromper jusqu'aux employés de la maison ?... Mon cher monsieur Stevenson, continua-t-il en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, tous ces détails me réjouissent infiniment ; poursuivez, je vous prie.

— Où en étais-je ? demanda Robert. Je vous disais, je pense, que miss Anna est la plus délicieuse fille qui soit au monde. Figurez-vous...

— Vous parliez de son père. Que fait-il une fois le soir venu ?

Le cerveau de Robert commençait à se troubler.

— Le soir venu on lui sert à dîner, voilà tout.

— Dîne-t-il ?

— C'est vraisemblable.

— L'avez-vous vu ?

— Jamais. Bage tire le rideau... Afin que vous le sachiez, ce Bage est un misérable que je soupçonne fortement d'être mon rival. Mais il faudra que je meure... que je meure, mon cher monsieur, avant qu'il épouse miss Lowter !

Le banquier n'écoutait plus. Il se frottait les mains ; un demi-sourire relevait les coins de sa lèvre.

— C'est cela ! se disait-il, ce ne peut être autre chose... Dussé-je ne pas me tuer avant six mois, je saurai si j'ai deviné juste !

Le prétexte était trouvé. En conscience, il était excellent. Quel homme eût songé à mourir avant de démasquer le hardi coquin qu'il se faisait son Sosie ?

Stevenson, pendant cela, demeuré seul à table, buvait et se livrait à une élégiaque description de miss Anna Lowter ; sa langue s'épaississait de plus en plus. Bientôt il s'affaissa lourdement et prit sommeil.

M. Lowter sonna Dick ; Stevenson fut porté sur le lit, où il continua en paix son somme. — Le soir, en s'éveillant, il se trouva seul. La chambre avait changé de physionomie : le secrétaire était grand ouvert et vide ; les meubles présentaient cet aspect de désordre qui suit un départ précipité. Sur la table, où avait eu lieu le déjeuner, un billet cacheté portait l'adresse de M. Stevenson ; le commis l'ouvrit précipitamment. Voici quel était son contenu :

« Reçu de M. R. Stevenson 400 livres sterling en une lettre de crédit de pareille somme, de deux bank-notes de 20 livres sterling chacune ; ensemble 440 liv. st.

« P. LOWTER.

« 6, Oxford-Street, London. »

Robert sauta sur son portefeuille, qu'il trouva vide. Il revint alors vers la table, relut la quittance, et se frotta les yeux jusqu'à les rendre très-rouges.

— C'était lui ! s'écria-t-il enfin ; impossible de méconnaître sa signature ! Il aura voulu me donner une leçon... Mais comment diable a-t-il pu me devancer ?

Un domestique de l'hôtel entra.

— A quelle heure est arrivé ce gentleman qui occupait cette chambre ? lui demanda Stevenson.

Le domestique le regarda étonné ; Stevenson renouvela sa question.

— Si vous voulez parler de M. Lowter, répondit enfin le garçon, il y a un an et quelques jours qu'il occupe cet appartement.

Robert resta comme abasourdi.

— Ce n'est pas lui ! murmura-t-il après un long silence... C'est donc le diable !

Un peu soulagé par cet ingénieux syllogisme, Stevenson vida le con-

tenu de sa bourse sur la table : il lui restait juste ce qu'il fallait pour retourner en Angleterre.

II.

La maison de Peter Lowter, à Londres, était un véritable palais. Le rez-de-chaussée entier était occupé par de vastes bureaux décorés avec un luxe sévère, et peuplé d'une armée d'employés de tous âges. Au premier étage se trouvait le cabinet de M. Lowter, dont Stevenson nous a fait la description. Ce cabinet donnait d'un côté sur les bureaux des chefs; de l'autre, il touchait l'ancien appartement de mistress Lowter, occupé maintenant par M. Thomas Bage. Mistress Lowter s'était retirée au second étage avec sa famille.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, la femme du banquier, malade, était à demi-couchée sur une chaise longue; près d'elle, Anna feuilletait avec distraction un keepsake. L'ameublement du petit salon où elles se trouvaient outrepassait les limites les plus extrêmes de la magnificence privée : c'était royal, prestigieux, volontiers aurions-nous dit extravagant, si miss Lowter n'eût montré là son pur et charmant visage, pour lequel aucun cadre ne pouvait être trop somptueux.

Mistress Lowter était une femme de quarante ans, aux traits fatigués, presque flétris; la souffrance se lisait en caractères distincts sur son front. De temps en temps, à la dérobée, elle jetait un regard vers sa fille; une larme venait alors à ses yeux.

— Il me semble, dit Anna en fermant tout à coup le keepsake, que M. Stevenson tarde bien à nous donner de ses nouvelles?

— Il y a huit jours seulement qu'il est parti, fit observer mistress Lowter.

— Huit jours, répéta la jeune fille, c'est bien long!

Comme si elle eût regretté cette parole, Anna rougit et cacha son visage derrière l'album, qu'elle ouvrit de nouveau.

— Elle l'aime, murmura mistress Lowter; — pauvre enfant!

Un domestique entra ouvrit la porte et annonça M. Bage. Ce nom parut produire sur les deux dames un effet pareil : mistress Lowter fronça le sourcil, et Anna laissa échapper une exclamation peu flatteuse pour le nouvel arrivant. M. Bage était remarquablement laid. Sa physionomie exprimait l'avidité; ses manières avaient cette brutale aisance qui n'est qu'une variante de la bassesse. Il entra d'un air cavalier, salua légèrement, et jeta un vaste portefeuille sur la table.

— Que Dieu me punisse, s'écria-t-il, si miss Lowter ne devient pas plus belle chaque jour!

Ce compliment, tout parfumé de galanterie britannique, demeura sans réponse. Bage refroigna sa laide figure et se tourna vers la mère.

— A l'ouvrage! dit-il avec brusquerie.

Anna comprit, et se retira aussitôt. Bage ouvrit le portefeuille, qui contenait des effets, lettres et bordereaux sans signatures. Mistress Lowter prit une plume et, sans lire, signa le tout.

— Cet étourdi de Stevenson n'écrit pas, dit Bage; la dernière ressource nous échappe.

Mistress Lowter tressaillit.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir? demanda-t-elle.

— Je n'en vois pas, répondit Bage avec une glaciale indifférence.

— Quoi! cet immense crédit?..

— Tout s'use... excepté mon amour. Décidément, ma chère dame, je crois que miss Anna m'a ensorcelé.

Ce disant, Bage se frotta les mains d'un air satisfait. Mistress Lowter réprima un geste d'indignation.

— Mais, reprit-elle, Robert est un honnête jeune homme; il aura sans doute effectué les recouvrements dont il s'est chargé; nous allons recevoir sous peu...

— Quoi? quelques milliers de livres. C'est trois jours de vie pour la maison... Avez-vous réfléchi à ma proposition?

— Ainsi donc, s'écria mistress Lowter, nous voilà réduits à la mendicité!

— C'est le mot, ma bonne dame.

Mistress Lowter se leva; une rougeur subite et fugitive empoigna sa joue; dans son regard éclatait une haine méprisante et sans bornes.

— Et vous venez me demander ma fille! dit-elle d'une voix tremblante. Notre fortune était grande, si grande qu'elle excitait l'envie

de tous; vous étiez, vous, un chétif commis. Maintenant vous êtes millionnaire, et nous n'avons plus rien! Fort contre une femme sur laquelle pesait la crainte de la justice humaine, vous, son complice, son tentateur, vous lui avez dit : Je vais te voler ton opulence, je vais m'enrichir de ta détresse; pas un mot de plainte! il faut choisir sans bruit entre la misère et l'infamie. Je me suis tue, car je vous savais lâche!.. Mais maintenant, vous venez me demander ma fille... vous!...

Elle s'arrêta, comme si elle n'avait pu trouver d'expression assez dédaigneuse pour formuler l'amertume de son refus. Thomas Bage attendit une seconde, puis, se forçant à ricaner :

— Sur ma parole, dit-il, je pense qu'il y a du vrai dans tout ceci. Je vous ai pris votre fortune; d'où il résulte, ma chère dame, que je la possède : c'est un point à considérer. Quant à la main de miss Anna, je vous la demande en effet positivement.

— Jamais!... Je suis faible; je fus coupable, mais je le fus pour mon enfant, et Dieu me pardonnera. Si je la donnais à un homme tel que vous!..

— Elle jouirait d'un joli revenu, ma bonne dame, et je serais capable de vous assurer à vous-même une pension décente...

— Jamais! répéta mistress Lowter avec force.

— Ma chère dame, dit Thomas Bage dont la voix prit une inflexion douceuse, vous me mettez sans cesse dans la nécessité de vous rappeler certaines choses... Ce que j'ai fait pour votre fortune, ne pourrai-je le faire pour miss Anna?

— Non! oh! ce serait trop infâme! murmura mistress Lowter en joignant les mains.

— Infâme ou non, je le puis.

— Vous ne le ferez pas!

— Je penche à croire, ma bonne dame, que je le ferai. J'aime votre fille; réellement je l'aime plus qu'il n'est raisonnable. Vous me la refusez; d'un mot je puis vous perdre : bien fou serais-je si je ne disais pas ce mot qui, tout naturellement, jettera la jolie miss entre les bras de qui voudra la prendre.

Mistress Lowter était atterrée. Avant que son émotion lui eût permis de trouver une parole pour répondre, Bage reprit son portefeuille et se leva.

— Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, dit-il.

Puis, saluant cavalièrement, il se retira.

Comme nous l'avons dit déjà, le crédit de Peter Lowter était énorme, mais exclusivement personnel. Ce crédit n'avait pour fondement que la grande habileté du banquier, sa probité connue, et le remarquable bonheur qui l'avait accompagné dans toutes ses entreprises. Il était considéré à Londres comme un modèle dont il fallait désespérer d'atteindre la perfection. Sa femme, qui partageait la croyance commune, voyait en lui un être infailible, une providence.

La lettre par laquelle le banquier annonçait son prétendu suicide frappa donc, dans le temps, mistress Lowter d'un coup doublement terrible : elle perdait à la fois son mari et sa fortune. Mistress Lowter avait en ce monde un sentiment exclusif et passionné : sa fille Anna était tout pour elle. La mort du banquier jetait bas brusquement tous les rêves dorés qu'elle avait faits touchant l'avenir de cette enfant. Elle respectait son mari, sa mort l'affligeait; elle avait connu le besoin autrefois, la pensée de redevenir pauvre l'eût navrée : la pensée de voir sa fille partager sa chute la brisa.

Elle était seule dans l'appartement qu'elle occupait alors au premier étage de la maison d'Oxford-Street, lorsque le vieux Toby lui apporta le message mortuaire, laissé par le banquier, lors de son départ. Toby servait la maison depuis quinze ans; mistress Lowter était douce et bonne; il l'aimait, et se reprochait souvent d'aider à la tromper. A peine la pauvre femme eut-elle parcouru les premières lignes de la lettre qu'elle se trouva mal. Toby, tout en lui portant secours, jeta un coup d'œil sur le papier, qui était tombé ouvert à ses pieds, il lut.

— Dieu nous aide! murmura-t-il; que va devenir la maison?

La position de la maison Lowter était en effet chose universellement connue. Son chef était pour elle ce que l'âme est au corps. Avec lui la puissance, la durée, l'essor indéfini; sans lui, la mort.

Mistress Lowter resta longtemps évanouie. Toby lui faisait respirer des sels, et se creusait la tête pour trouver un moyen de salut. Au moment où la dame reprenait ses sens, le vieux domestique se toucha le front et fit un soubresaut de plaisir.

— Elle sera sauvée! s'écria-t-il.

Il n'entendait point parler de sa maîtresse, mais de la maison, chose bien autrement intéressante pour un valet de commerce. Et, comme mistress Lowter le regardait étonnée, il ajouta en forme

d'explication : — Son Honneur M. Lowter est mort, c'est vrai, mais je le ressusciterai, moi... moi, Toby!

Il prit la main de la veuve, qui, faible encore, le laissa faire, et l'entraîna vers le cabinet du banquier. Thomas Bage entra au moment où ils sortaient. Il vit à terre la lettre ouverte, la ramassa et ne se fit point scrupule de la lire.

Toby ouvrit une armoire, et tira un long rideau qui en voilait exactement le contenu. Mistress Lowter poussa un grand cri; Thomas Bage tendit le cou par l'ouverture de la porte entrebâillée, et regarda.

— C'est lui, n'est-ce pas! dit Toby triomphant. Oh! c'est travaillé de main de maître. Son Honneur a payé cent guinées au mouleur pour que rien n'y manquât.

Ce n'était pas trop cher. L'armoire contenait un mannequin de cire représentant le banquier. L'artiste avait d'autant mieux réussi, que le visage inanimé du modèle se prêtait merveilleusement à cette minutieuse reproduction. Un seul reproche était à faire au mouleur : il avait donné trop de vie à son œuvre; Peter Lowter était plus mannequin que cela.

A cette vue, les yeux de la veuve se remplirent de larmes. Le vieux domestique prit une attitude humble et repentante.

— Madame aura pitié d'un pauvre homme et lui accordera son pardon, dit-il. J'ai honte de l'avouer, ce morceau de cire servait à la tromper, et j'étais de moitié dans la feinte; mais Son Honneur était mon maître, et je devais lui obéir... Tous les soirs il sortait par cette porte, que vous ne voyez pas, tant elle est habilement masquée; il se rendait aux maisons de jeu. Moi, j'établissais ce mannequin dans la bergère et j'allumais la lampe. De votre fenêtre, vous regardiez souvent; vous admiriez la patiente activité de Son Honneur...

— Assez! interrompit mistress Lowter. Pourquoi me dire cela maintenant?

— Pourquoi? Ne me comprenez-vous donc pas? Ce qui vous a trompée, vous, sa femme, ne peut-il tromper le monde?

La veuve pencha sa tête sur sa main; une foule de pensées douloureuses se pressaient dans son cerveau. Elle souffrait cruellement du présent; l'avenir était là, devant elle, plus funeste encore et dépourvu d'espoir. Anna, sa fille bien-aimée, allait connaître le malheur. Néanmoins, quand elle ouvrit la bouche ce fut pour prononcer un refus.

— Ce serait un mensonge aussi coupable qu'inutile, dit-elle avec découragement.

— Coupable, peut-être; inutile, non.

Ceci fut dit par Thomas Bage, qui se présenta tout à coup. Mistress Lowter recula effrayée.

— Ne craignez rien, je sais ce dont il s'agit, reprit Bage en montrant la lettre ouverte; — vous pouvez compter sur moi.

Il braqua son binocle sur le mannequin, et l'examina durant quelques secondes avec une scrupuleuse attention.

— Sur mon honneur! s'écria-t-il enfin, j'y serais pris tout le premier. Ce diable de patron! qui l'aurait cru capable de cela?... Toby, mon ami, vous avez eu là une lumineuse idée, et vous êtes la perle des serviteurs... Laissez-nous.

M. Bage possédait le talent de se faire haïr de tous. Toby éprouva une forte tentation de lui rétorquer l'ordre qu'il venait de recevoir; mais quinze ans de domesticité dompteraient le plus énergique naturel: il n'osa, et sortit. Mistress Lowter, distraite par son chagrin, ne prit pas même garde à l'entrée inconvenante de Bage, non plus qu'à l'insolence de cet employé qui donnait des ordres dans sa maison, en sa présence.

Bage avait son dessein. Une fois débarrassé du vieux valet, il se mit en frais d'éloquence pour persuader mistress Lowter. Plus l'idée semblait extravagante au premier aspect, plus il serait difficile d'en soupçonner l'exécution; on était sûr de la discrétion de Toby; lui, Bage, prendrait connaissance de la comptabilité secrète du banquier et dirigerait la maison; mistress Lowter se chargerait de la signature. — Il fallait bien qu'elle fit quelque chose! — Et, à tout prendre, en contrefaisant l'écriture de son mari, elle ne commettait pas un faux : elle serait parfaitement certaine de remplir les engagements pris sous ce nom, qui était le sien d'ailleurs. En définitive, ce n'était là qu'à élargir un peu, à son profit, le sens du mot succession.

Bage dit cela, et beaucoup de choses incomparablement plus concluantes; il avait si grand désir d'arriver à ses fins, qu'il se surprit cette fois à parler couramment. Mistress Lowter refusait toujours. Enfin, en désespoir de cause, le commis prononça le nom d'Anna : — la pauvre mère ne résista plus.

De cette façon, les trois ingrédients qui entrent dans la constitution d'un banquier se trouvaient créés : son corps, ses livres et sa signature. Impossible d'imaginer une résurrection plus complète.

Dès le lendemain, en effet, la mystérieuse armoire fut vidée; on affubla le mannequin d'une robe de chambre, et on l'assit dans une bergère. Comme on ne pouvait le faire voir au dehors, on abattit la cloison qui séparait le cabinet des bureaux, et cette cloison, remplacée par un vitrage à peine diaphane, permit d'apercevoir le profil perdu de M. Lowter, qui semblait méditer profondément.

Bage avait deviné juste : l'absurdité de la ruse éloigna tout soupçon. Lorsqu'on vint à trouver étrange la retraite indéfiniment prolongée du banquier, on ne supposa point sa mort; on le crut fou. Ce fut pour la maison une première cause de discrédit.

Une autre, plus désastreuse encore, prit naissance dans les énormes et continuels détournements opérés par Thomas Bage. Mistress Lowter fut sévèrement et vite punie de la faiblesse qu'elle avait mise à suivre les conseils de cet homme. Chef suprême de la maison, il recevait tout, employait une misérable part des recettes aux besoins d'urgence, et s'attribuait le reste, reculant les paiements, et détruisant à plaisir le plus puissant crédit que jamais homme d'argent eût fondé par sa probité réelle ou prétendue. Peter Lowter avait distrait lui-même autrefois de fortes sommes; mais il s'était toujours arrêté là où commençait le danger; Bage, lui, s'était dit : En six mois, je veux être millionnaire; il agissait en conséquence. Le banquier avait traité sa maison comme on fait d'une forêt; il la grevait de coupes excessives, mais réglées; de telle sorte que, les recettes comblant le vido sans cesse, devaient retarder indéfiniment sa ruine. L'ancien premier commis, devenu maître à son tour, et n'ayant rien à ménager, introduisit aveuglément la hache dans les lieux réservés, mit bas taillis comme futaies, et fit sauter jusqu'aux souches. Ce fut une véritable et stupide dévastation. L'esprit de Bage, étroit même dans la conception du mal, avait rêvé un million : peu lui importait, pour le conquérir, de jeter au vent le centuple de cette somme.

Puis, le million conquis, Bage désira un autre million; il devint insatiable; il s'attacha, comme un polype, au cœur de la maison mourante, et résolut de ne lâcher prise qu'au dernier jour.

Mistress Lowter put suivre pas à pas cette œuvre de carnage pécuniaire. Outre que l'ancien commis ne prenait point la peine de se cacher, la veuve était forcée de sanctionner par sa signature chacun de ses brigandages. Elle souscrivait les effets, Bage encaissait leur montant. Si, quelquefois, stimulée par la pensée de ses enfants, elle hasardait une timide résistance, l'ancien commis, insolent, impitoyable, lui énumérait complaisamment les peines portées par le code anglais contre les faussaires.

— Ma chère dame, de quoi vous plaignez-vous? disait-il ensuite : vous voyez bien que je vous épargne.

Six mois après la mort du banquier, Bage poussa l'impudence jusqu'à chasser mistress Lowter de son appartement pour s'y établir lui-même. Cet appartement, comme on sait, communiquait avec le cabinet de Peter Lowter : ceci déterminait le choix de Bage. Il voulut veiller par lui-même à la conservation du gage de son pouvoir usurpé. En outre, il trouva une perverse et misérable joie à entasser le fruit de ses déprédations dans la caisse de son ancien maître.

Cette caisse, magnifique comme tout le reste de l'ameublement, avait une serrure à combinaisons, ce qui était peu commun à cette époque. Lors de la disparition de M. Lowter, on n'avait point retrouvé la clé non plus que celle de la porte masquée qui lui servait à rentrer chez lui, au retour de ses excursions nocturnes. Cette dernière porte, désormais inutile, demeura oubliée; mais la caisse fut ouverte, et le mécanicien, qui l'avait construite, fournit une nouvelle clé. Elle demeura affectée à l'usage exclusif de Bage. Par le fait, la maison Lowter pouvait s'en passer.

Bien que l'ancien commis poursuivît son œuvre sans pitié, il nourrissait depuis longtemps, pour miss Lowter, un sentiment qui avait toute la fougue de l'amour, sinon ses autres caractères. Cette passion, loin de plaider en faveur des victimes de sa cupidité, l'excitait à redoubler de zèle. Il se rendait justice, et, désespérant d'être aimé pour lui-même, il pensait, chaque fois qu'il arrachait à mistress Lowter un lambeau de fortune, détruire une possibilité de refus. Quand il eut son million, il aborda la question, et fut péremptoirement repoussé.

— Elles ont trop, se dit-il, — et je n'ai pas assez.

Et sa caisse s'encombra d'or et de billets; la maison Lowter se prit à chanceler sous le poids d'un discrédit naissant. Bage renouvela sa demande, et n'eut point un meilleur succès. Il tenait en caisse sa vengeance et sa consolation.

Cependant, comme si la maison n'eût pas porté en soi assez d'éléments de ruine, le bruit se répandit que M. Lowter était fou. Ce fut le coup mortel; un retrait général de fonds força de suspendre les

paiements. Pour ne rien négliger, on envoya des commis à l'étranger, avec charge de recouvrer des créances oubliées aux temps de prospérité : c'était une ressource illusoire.

Bage choisit ce moment suprême pour offrir encore sa main. Cette fois, il croyait l'emporter de vive force. Nous avons assisté à la scène où mistress Lowter fit justice de ses prétentions. Ce résultat imprévu le transporta de fureur. Pour un si sanglant outrage, la mendicité ne lui sembla plus une vengeance suffisante ; il menaça la pauvre femme qui osait défendre contre lui l'avenir de son enfant. Par malheur, si odieuse que fût la menace, Bage était homme à la tenir.

— J'ai trois millions, se disait-il en quittant mistress Lowter ; j'ai davantage sans doute. Que Dieu me damne si je permets à personne de dire non à un homme tel que moi !

Comme il rentrait dans sa chambre, il crut entendre un bruit inusité dans le cabinet de son ancien patron. Il se précipita : le cabinet était vide.

Mais, lorsqu'il voulut, suivant son habitude de chaque jour, donner un coup d'œil à sa caisse, il eut beau tourner et retourner la clé dans la serrure, la caisse ne s'ouvrit point.

— Que veut dire ceci ? murmura-t-il en pâlisant. Quelqu'un aurait-il pénétré ?... Mais non, c'est impossible. J'aurai moi-même dérangé la serrure. Demain il sera temps de s'occuper de cela.

III.

Le lendemain, Thomas Bage avait oublié la serrure. Toute la nuit, il avait roulé dans sa tête des projets de vengeance. En s'éveillant, sa première idée fut de se rendre chez mistress Lowter pour lui faire une dernière sommation.

— Si elle s'obstine, pensa-t-il, le coroner aura son rôle au dénouement de la comédie. Une fois la chère dame en prison, nous verrons si sa fille se fera prier pour devenir mistress Bage.

Avant de sortir, il jeta un coup d'œil dans le cabinet de M. Lowter. Le mannequin était là, terrible témoignage contre la veuve, si Bage en venait à la dernière extrémité. Il ferma la porte à double tour pour s'assurer de cette pièce importante, et monta l'escalier.

Presque au même instant, la boiserie du cabinet craqua légèrement ; la porte masquée cria sur ses gonds hors d'usage, et deux hommes entrèrent.

— C'est à peine si j'en crois mes pauvres yeux, dit l'un d'eux d'une voix basse et tremblante ; se peut-il que Votre Honneur soit ressuscité !

M. Lowter, — c'était lui-même, — mit un doigt sur sa bouche, et le vieux Toby dut faire trêve aux prolixes manifestations de son étonnement. Après s'être assuré que la chambre de Bage était vide, le banquier revint vers Toby.

— Je comprends ceci, dit-il en montrant le mannequin ; explique-moi le reste.

Toby savait, à peu de chose près, tout ce qui se passait dans la maison. Il raconta les manœuvres de Bage et leur déplorable résultat. Le banquier ne put retenir une exclamation de rage en apprenant la suspension des paiements.

— Il y a ici de quoi les reprendre, dit Toby en frappant sur la caisse.

Lowter secoua la tête.

— Trois millions, dit-il. Sans la confiance, que sont trois millions pour la maison Lowter ?

Il tira de sa poche une clé et voulut ouvrir la caisse. La clé de Bage, tordue et brisée, était restée dans la serrure. Un imperceptible sourire dérida le front du banquier.

— Le drôle est venu, murmura-t-il ; j'ai bien fait de prendre hier mes précautions.

Puis, s'adressant au vieillard, il ajouta :

— Ce Bage est un audacieux coquin ; il sera puni... Par qui faisait-il imiter ma signature ?

Toby prononça tout bas le nom de mistress Lowter. Si la physiologie du banquier n'eût été une sorte de masque immobile et muet, en cet instant elle aurait à coup sûr exprimé le plus vif désappointement. Après quelques secondes de silence, il fit signe à Toby de sortir.

C'était la seconde visite que Peter Lowter faisait à son ancienne retraite. Lors de sa fuite, il avait conservé, par hasard et sans dessein prémédité, la clé de la porte masquée, et celle de sa caisse. La veille

il était arrivé à Londres ; et, à peine descendu de voiture, il s'était introduit dans son cabinet. Sur la route de Douvres à Londres il avait pu se convaincre, par les conversations des voyageurs, que Stevenson ne l'avait point trompé : le crédit de la maison était ébranlé, lui-même passait pour fou. Néanmoins il prit espérance en trouvant la caisse pleine. A tout événement il changea la combinaison de la serrure, ce qui empêcha Bage de la pouvoir ouvrir.

Dans cette situation critique, l'esprit du banquier s'était brusquement réveillé en lui ; il avait résolu de soutenir, si ruiné qu'il fût, l'édifice de son crédit. Ce sentiment lui rendit son ancienne énergie. L'homme du spleen et du suicide disparut tout à coup pour faire place au hardi spéculateur, dont l'audace habilement calculée avait autre fois dompté la fortune. Mais le récit de Toby dut changer son espoir en découragement. Il ne s'agissait plus d'étayer un crédit chancelant, c'était une maison tombée qu'il fallait relever ; plus cette maison avait été puissante, plus sa chute était lourde, plus sa résurrection devenait impossible. Lowter, seul dans son cabinet, se promenait à grands pas ; la sueur décollait de son front ; pour la première fois la terrible agitation de son âme mettait du feu dans son sang et faisait étinceler son regard.

— Et le faussaire n'est pas Thomas Bage ! disait-il. La vengeance même, tout m'échappe à la fois ; le misérable est à l'abri des lois humaines !

Un bruit soudain se fit dans la chambre voisine. Le banquier saisit ses pistolets et s'élança vers la porte. En ce moment d'exaltation, seul avec Bage, il n'eût reculé devant aucune extrémité. Il levait le pied pour briser la clôture lorsque la voix de mistress Lowter se fit entendre.

— Pitié ! disait-elle, suppliante ; — au nom de Dieu ! je vous demande pitié !

— Moi, reprenait Bage avec un calme méprisant, je vous demande la main de miss Anna.

Peter Lowter colla son oreille à la serrure ; l'effervescence était passée ; son flegmatique visage avait repris son immobilité.

— Ecoutez, ma bonne dame, disait encore Bage, la question est simple ; mon dessein est irrévocablement fixé, faites ce que je vous demande, sinon je vous dénonce à l'instant même comme faussaire. Or, Dieu merci, j'ai là une preuve que le magistrat ne peut récuser.

— Le mannequin, murmura Lowter, dont le front s'éclaircit tout à coup.

Mistress Lowter s'attachait à Bage et disait avec larmes :

— Je ne puis... Oh ! entendez moi, Thomas, je ne puis. Fortune, crédit, quand il s'est agi seulement de ces choses, je vous ai laissé faire ; mais mon Anna, ma pauvre enfant ! sacrifier son bonheur !... je ne puis.

— Alors, veuillez lâcher mes vêtements, ma chère dame ; je vais me rendre de ce pas chez le magistrat.

Le bruit cessa ; Bage était parti. Peter Lowter se releva ; il avait peine à contenir sa joie.

— Décidément, dit-il, je ne suis malheureux qu'au jeu.

Le vieux Toby, toujours aux aguets, se trouva là pour secourir mistress Lowter, qui succombait à son épouvante. Quand il l'eut portée dans son appartement, il voulut rejoindre le banquier. La porte secrète était fermée en dedans. Désespéré, Toby regagna précipitamment la chambre de Bage. A travers la serrure, il put s'assurer que le cabinet était vide ; le mannequin seul était à sa place.

— Dieu ait pitié de nous ! murmura le vieux serviteur. Le seul homme qui pût nous venir en aide nous abandonne !

Mistress Lowter, à l'aide de Toby, avait péniblement remonté les marches de l'escalier. Elle était chez elle, entourée de ses jeunes enfants, d'Anna et de Stevenson, qui venait d'arriver. La pauvre femme, suffoquée par ses pleurs, ne pouvait prononcer une parole. Anna ignorait tout ; elle n'osait interroger sa mère. Pour Stevenson, il essaya de gauches mais franches consolations ; et, comprenant vaguement que Bage était la cause de cette douleur, il offrit de le tuer en duel, ou de toute autre façon qui agréerait à mistress Lowter. Le vieux Toby contemplait tristement cette scène, et répétait à part lui sans se lasser :

— Dieu ait pitié de nous !... Si seulement Son Honneur avait voulu...

Ce fut, dans Oxford-Street, un étrange scandale, lorsqu'on vit un officier de la couronne, escorté de trois constables, franchir le seuil de la maison Lowter. En Angleterre, où les sympathies commerciales sont développées outre mesure, la chute d'une grande maison est toujours vivement ressentie ; mais si cette chute est accompagnée de symptômes violents, l'émoi devient général : on s'agite au-devant

du seuil; on s'attend presque à voir sortir, cloué dans une bière, comme un mort de la veille, le cadavre de cet être fantastique mais respectable, — le Crédit.

Ici le dénouement prenait une tournure dramatique. La maison déclinait depuis longtemps; mais son chef, pour être fou, n'en restait pas moins un honnête homme aux yeux du public. Que venaient faire ces néfastes visages de magistrats et de constables? N'eût-il pas mieux valu laisser le moribond exhiler en paix son dernier souffle?

Telles étaient les charitables pensées d'une centaine de badauds de toutes les classes attroupés devant la porte extérieure. Pendant cela, Bage avait introduit les gens de la justice; il atteignit le premier étage et fit sortir les employés, qui s'empressèrent de grossir la foule au dehors.

— Monsieur, votre accusation est grave, dit le magistrat; je vous laisse le temps de la réflexion: persistez-vous à la soutenir?

Au lieu de répondre, Bage essaya d'ouvrir la porte du cabinet qui donnait sur les bureaux. La trouvant fermée, il brisa une vitre et souleva le rideau.

— Voyez! dit-il.

Le mannequin apparut. Le magistrat et les constables connaissaient personnellement Peter Lowter; la copie était si merveilleusement exacte qu'ils demeurèrent indécis. Il fallut l'immobilité du bloc de cire pour les convaincre que le banquier lui-même n'était point devant leurs yeux.

— Voyez! répéta Bage. Depuis un an, voilà ce qui recouvre la signature de la maison Lowter. Ce stratagème coupable, inventé par la veuve...

— L'apparence est, en effet, contre elle, interrompit l'officier de la couronne; mais la justice veut l'évidence. Faites que nous puissions entrer.

Le vieux Toby n'avait pu modérer son inquiète curiosité; il était descendu à pas de loup. Bage aperçut sa tête chauve à la porte des bureaux.

— Une hache! dit-il.

Toby obéit à contre-cœur. Bage se saisit de la hache; un des supports de la cloison vitrée tomba. L'officier de la couronne entra aussitôt par cette brèche, suivi de Bage et des constables. Toby s'appuya défaillant, contre la muraille; une larme vint à sa paupière.

— Si seulement Son Honneur avait voulu!... murmura-t-il d'une voix désolée.

— Et maintenant, dit Bage, la justice est-elle satisfaite? Ce témoignage laisse-t-il après soi quelque doute?

Pour donner plus de force à ses paroles, il frappa un coup violent sur l'épaule du mannequin, — qui se dressa lentement sur ses pieds.

Bage bondit en arrière et vint tomber, demi-mort de frayeur, auprès du vieux Toby.

— Longue vie à Son Honneur! s'écria celui-ci avec enthousiasme.

— Que me voulez-vous? demanda froidement Peter Lowter au magistrat ébahi.

Ce dernier, dans son trouble, se tourna vers les constables; les constabliesse tournèrent les uns vers les autres. Tous les quatre tous-sèrent en chœur.

— Me ferez-vous la grâce de me dire ce qui vous amène? répéta le banquier.

— Mon cher monsieur... commença le magistrat avec embarras.

— J'ai nom Lowter, et n'aime point la familiarité, interrompit celui-ci.

— Monsieur Lowter donc, c'est à la requête de cet homme...

— Cet homme est un scélérat ou un fou. Je m'en doutais; ses paroles viennent de m'en donner la certitude... Est-ce tout?

— C'est tout.

L'officier de la couronne salua profondément et fit mine de se retirer. Bage, pétrifié, était incapable de prononcer un mot; Toby exhalait sa joie en un rire homérique; le banquier réfléchissait. La scène qu'il venait de jouer n'était pas une puérile comédie; en se mettant à la place du mannequin, il avait agi d'après un plan rapidement mais ingénieusement combiné. Les circonstances aidant, il allait, en quelques minutes, relever son crédit abattu et mettre à néant le désastreux résultat d'une année d'absence.

— Monsieur, dit-il à l'officier de la couronne qui sortait, veuillez m'entendre à mon tour.

— On n'entre pas ici! dirent à ce moment plusieurs voix dans la rue.

Peter Lowter ouvrit la fenêtre et vit ses domestiques occupés à contenir la foule sans cesse croissante des curieux.

— Laissez entrer tout le monde! dit-il en se penchant au dehors.

La foule se précipita aussitôt dans l'escalier.

— Vous ne pouvez penser, reprit Lowter en s'adressant au magistrat, que, sans dessein, je vous aie laissé violer mon domicile et prendre d'assaut ma retraite. En venant, vous m'avez fait plaisir, monsieur; j'avais besoin de votre présence.

Les bureaux se remplissaient peu à peu; quelques têtes dépassaient la brèche, attentives, avides de voir et d'écouter.

— J'avais besoin de la présence de tous, continua le banquier en élevant la voix. Plus grand sera le scandale, plus il me sera profitable. Un homme, un ingrat que j'ai longtemps comblé de mes bienfaits... Je parle de vous, Thomas Bage... un scélérat avait médité la ruine de ma maison. J'ai vu avec douleur diminuer une confiance acquise par quinze années de probité; je m'étonnais, ignorant que j'avais sous mon toit un ennemi actif, acharné, infatigable. Il m'a fait passer pour fou, puis... en vérité, ce dernier acte désarme ma colère, tant il prouve clairement la démence la plus complète... il m'a fait passer pour mort! Qu'espérait-il de ce grossier mensonge? Je ne sais, et, pour ma part, je vois là un indice d'incurable folie... A cause de cela, monsieur le magistrat, tout en vous le livrant, j'appelle sur lui les miséricordes de la loi.

L'auditoire était considérablement grossi. Chaque visage exprimait l'admiration la plus prononcée pour cette généreuse mansuétude.

— Voilà une parole qui vous fait honneur, monsieur, dit le magistrat.

— J'accepte ce témoignage, reprit Lowter avec dignité; je crois le mériter, monsieur, car je n'ai pas tout dit encore. La calomnie n'eût point suffi à renverser l'édifice de mon crédit, cet homme a employé la fraude. Il a osé, à mon insu, retarder, suspendre les paiements, lorsque ma caisse était pleine, il a osé!...

Un murmure d'indignation interrompit le banquier. Impatient de frapper le coup décisif, il feignit de se méprendre et de voir là une marque d'incrédulité.

— Vous ne me croyez pas! dit-il d'une voix pleine d'amertume. De la calomnie, je le vois, il reste toujours quelque chose, et cet homme n'a pas travaillé en vain...

Tout en parlant, il s'était avancé vers la caisse, qu'il ouvrit. L'assemblée resta comme éblouie à la vue de son contenu.

— C'est à moi! c'est mon bien! s'écria Bage, retrouvant quelque force dans son désespoir.

Il voulut parler, mais la clameur générale lui imposa rudement silence.

Une expression de commisération profonde vint à la physionomie de Lowter.

— A lui! murmura-t-il de façon à être entendu. Sa folie ne peut plus être mise en doute! Si le malheureux disait vrai, ce serait contre lui une foudroyante accusation: comment les économies d'un simple employé pourraient-elles atteindre le chiffre de cent trente mille livres sterling?

— Trois millions! exclama l'officier de la couronne.

— Trois millions! répétèrent les constables et la foule.

— La caisse ne contient pas beaucoup davantage, dit Lowter avec modestie; mais c'est le courant; en vingt-quatre heures je puis tripler cette somme; en huit jours je puis...

Une acclamation enthousiaste, universelle, lui coupa la parole; le magistrat lui-même se surprit à crier bravo. Les constables furent obligés de protéger Bage, que la foule proposait d'étrangler séance tenante.

Nous dirons tout de suite que Bage, traduit devant le jury, essaya de soutenir sa cause. Il parla de faux, de suicide, de maisons de jeu. Le banquier Lowter dans une maison de jeu! On n'eut garde de le croire. Il parla aussi du mannequin de cire. Cette idée parut à tout le monde prodigieusement bouffonne, — et Bage fut enfermé dans une maison de fous.

Londres entier sut l'histoire; les journaux la racontèrent avec des variantes plus ou moins heureuses, sous la rubrique qui fait le titre de ce véridique récit. A la Bourse, ce fut un sujet inépuisable de conversations. Le crédit de la maison regagna et franchit de beaucoup ses anciennes limites. Il n'y eut pas jusqu'à cette retraite sévère à laquelle s'était condamné le banquier qui ne vint ajouter à sa popularité dans la ville. Non-seulement Peter Lowter était désormais pour tous un homme fabuleusement riche, il était aussi un *eccentric man*, ce qui est avantageux plus que nous ne saurions dire.

Robert demanda et obtint la main de miss Anna. Les débats du procès de Bage lui démontrèrent jusqu'à l'évidence que le diable en personne s'était joué de lui à Paris. De peur de raillerie, il tut soigneusement son aventure.

Peter Lowter était le plus heureux des hommes. La vue de sa famille, qu'il avait sauvée d'un affreux malheur, était pour lui la

source de vives et pures jouissances. Il mena pendant un mois la vie d'un patriarche.

Le trente-unième jour, en s'éveillant, il vit un magnifique rideau de brouillard suspendu derrière sa croisée. Il bâilla longuement et se leva. Tout, dans sa maison, lui sembla insipide et fastidieux : le vieux Toby parlait trop, mistress Lowter pas assez ; Anna devenait pédante ; Stevenson seul gardait son esprit de la veille : c'était dommage. Tant que dura la journée, le banquier bâilla assidûment, le soir, il se coucha de bonne heure et s'endormit en bâillant. Il rêva qu'il bâillait.

Ce que voyant, il reconnut le spleen, et prit son parti en gentleman. Le lendemain, mistress Lowter reçut, par les mains de Toby, une seconde édition du billet mortuaire que nous avons transcrit plus haut.

Huit jours après, les échos de l'hôtel Meurice furent éveillés par une double détonation. Dans la chambre que nous connaissons, on trouva Peter Lowter étendu sur le plancher. Près de lui était une table supportant les restes d'un copieux déjeuner et un paquet de cure-dents. Il faisait du brouillard.

Mistress Lowter ne désespéra point trop à la lecture de la lettre ci-dessus ; le vieux Toby cligna de l'œil et dit :

— Il reviendra.

En attendant, mistress Anna Stevenson a pris du corps ; elle possède six enfants, dont l'aînée, blanche et blonde fille, est nubile. La maison P. Lowter, R. Stevenson et compagnie prospère, et n'a point sa pareille dans l'univers entier.

LE LION-D'OR.

I.

LA DILIGENCE.

Un des derniers jours de novembre 1812, la diligence de Paris à Alençon descendait paisiblement la côte de Bellesme. La route était partout défoncée ; l'immense voiture assez mal suspendue et dont nos modernes maîtres de poste eussent dédaigné de faire un fourgon, allait de cahots en cahots, criant sur son essieu et menaçant culbute à chaque tour de roue. Il pouvait être neuf heures du soir. Malgré le mauvais temps, les voyageurs avaient mis pied à terre, et une femme était restée seule dans l'intérieur avec une petite fille de six à sept ans. Le conducteur, qui s'était montré disposé à user de son pouvoir sans contrôle pour déterminer ses sujets d'un jour lorsqu'il s'était agi de faire pédestrement une demi-lieue dans la boue, avait au contraire engagé la jeune femme à ne point quitter sa place. En lui parlant, sa voix brève comme doit l'être la voix de tout despote, s'était singulièrement adoucie ; on eût pu deviner que cet acte de mansuétude avait sa source dans un sentiment plus fort que la galanterie ordinaire des conducteurs.

Les chevaux suaient : le postillon jurait. A quelques pas en avant de la diligence, deux voyageurs marchaient en causant et semblaient se préoccuper assez peu des petits accidents du voyage. Leurs vête-



Le bon monsieur Quesnot, le petit notaire.

ments annonçaient l'aisance ; leurs manières, sans être particulièrement distinguées, permettaient de ne point les prendre pour des marchands de bœufs. Le plus jeune était un homme de trente-cinq ans, grand, bien fait et portant moustaches ; l'autre, de dix ans plus âgé, avait une de ces pacifiques et débonnaires tournures dont le type ne se perdra point, il faut l'espérer : son large visage, rouge et criblé par la petite vérole, souriait jusqu'en ses moindres rides ; sa tête, habituée par un long usage, n'oscillait jamais que dans le sens de l'affirmation ; ses mains se frottaient l'une contre l'autre de leur propre mouvement ; chacun de ses membres avait un tic particulier, annonçait une intime quiétude, une bienveillance universelle et inaltérable. Le premier se nommait Dubos ; il n'avait point de profession publiquement con-

nue ; on le disait riche ; quelques-uns suspectaient la moralité de sa vie passée. Son compagnon, qui avait nom M. Quesnot, était l'ancien notaire de Saint-Yon, petit bourg situé à une lieue de Bellesme. Tout deux venaient de Paris.

— Mon cher monsieur, disait Quesnot, voici le théâtre où s'est écoulée ma jeunesse. Ici, j'ai revêtu la prétexte et la robe virile ; ici, j'ai rempli avec intégrité, j'ose le dire, l'office de tabellion. S'il ne faisait pas nuit, là-bas, sur la droite, vous verriez la pointe d'un pe-

tit clocher, qui s'élève au-dessus d'un massif de grands chênes; c'est Saint-Yon!

— Nous eussions dû prendre la malle-poste, murmura Dubos qui prêtait une attention médiocre aux souvenirs de l'ancien notaire.

— Parfois, reprit M. Quesnot, je me surprends à regretter ma tranquille maisonnette et mes habitudes de village. Le maire était, ma foi, un homme d'esprit. L'adjoint, un peu sourd, mais fort divertissant. Quant à M. le curé...

— Cette côte ne finira donc pas! interrompit Dubos.

— On la nomme dans le pays la côte de Saint-Yon, dit l'ancien notaire avec bonhomie; sans doute parce que le bourg est situé à son sommet. M. le curé, disais-je...

— Qu'est cela? interrompit encore Dubos.

La lune qui glissait entre deux nuages, éclairait, au bout d'une longue avenue, un château de belle apparence. Quesnot, tout entier à ses souvenirs, ne comprit point la question, et allait donner peut-être en réponse une définition du mot curé, lorsque la voix du conducteur se fit entendre par derrière:

— C'est le château de M. de Montreuil, dit-il.

— Le maire de Saint-Yon ajouta Quesnot.

Le conducteur qui les avait rejoints se tourna la tête. C'était un jeune homme de visage fier et de façons réservées; depuis Paris, il n'avait point encore prononcé une parole qui n'eût trait aux devoirs de sa profession. Sur la route, dans les auberges, on l'appelait par son nom: M. Urbain; mais nulle part, postillons, maîtres ou servantes, n'avaient avec lui

cet air de familiarité que semblait autoriser son état. Peut-être le connaissait-on, sur le chemin de Brest, depuis peu de temps encore; peut-être aussi tout ce peuple des grands chemins, déniaisé par la cupidité, avait-il deviné dans Urbain une nature différente de la sienne. Le jeune conducteur profitait de ce respect et n'en abusait point: poli avec tout le monde, — même avec les voyageurs, — il remplissait patiemment les menus devoirs de sa place, comme si sa place eût été le *neq plus ultra* de son ambition en ce monde. Dubos, qu'une préoccupation constante semblait assiéger, n'avait point remarqué tout cela; mais M. Quesnot, observateur et bavard, n'avait eu garde de tenir clos ses yeux et sa bouche. A plusieurs reprises, il avait essayé de nouer l'entretien; les réponses d'Urbain furent constamment de celles qui, courtoises, n'admettent point cependant de répliques. Aussi M. Quesnot le vit-il s'approcher avec une évidente satisfaction. Le conducteur s'arrêta et tourna son regard vers le château.

— C'était en effet le maire de Saint-Yon, dit-il.

— Aurait-il été destitué? demanda Quesnot.

— Il est mort assassiné.

— Ah! bah! ce pauvre Montreuil! contez-nous donc ça, mon cher monsieur.

Dubos n'écoutait plus; il jetait sur la voiture des regards de colère, gourmandait les chevaux et maudissait la côte.

— Nous ne les rejoindrons jamais! grommelait-il avec un accent de profond dépit.

— Si fait, mon cher monsieur, si fait, répondit tranquillement Quesnot; ils ont de l'avance, mais pas d'argent... Si fait!

Puis, s'adressant au conducteur, il ajouta:

— Ah ça! mon cher monsieur, vous allez me conter l'histoire en détail, n'est-ce pas?

Et il se rapprocha en se frottant les mains avec un redoublement de satisfaction.

Urbain ne se fit pas prier; il raconta brièvement la mort du maire de Saint-Yon. M. de Montreuil, entouré de l'affection générale, bienfaisant, utile autant que peut l'être le propriétaire de cent mille francs de rente, lorsqu'il est généreux et bon, avait été assassiné en plein jour, au bout de son avenue. L'assassin avait jusqu'alors échappé à toutes les recherches.

— C'est inimaginable! s'écria Quesnot en souriant par habitude.

— C'est du moins fort malheureux! prononça sèchement le conducteur.

— A qui le dites-vous, mon cher monsieur? Moi, qui vous parle, j'étais l'ami intime de ce pauvre Montreuil. Je connais ses affaires comme les miennes propres... Y a-t-il longtemps que ce crime a été commis?

— Huit à dix jours.

— C'est incroyable!... Quand on

songe que je me trouve à passer par ici justement pour apprendre...

— Allons! comptez-vous prendre racine en cet endroit? s'écria brusquement Dubos, qui ne savait à quoi s'en prendre de la lenteur du voyage.

— Mon cher monsieur, dit joyeusement Quesnot, je suis plus contrarié que vous, mais il faut de la philosophie. Soyez tranquille, nous serons au bas de la côte avant la voiture.

Le conducteur s'était lentement remis en marche.

— Où ira l'héritage de cet homme? pensait-il. Avec la dixième partie de sa fortune, je pourrais reprendre dans le monde la place qui me convient, et remplir sans fatigue le devoir que je me suis imposé.

— Je parie que son fils va dépenser son bien à Paris, dit Quesnot qui l'avait rejoint.

— Son fils?... répéta le conducteur.

— Antoine Montreuil, son fils unique, un fort et jovial garçon.

— Il y a six semaines qu'il est mort.

Quesnot tressaillit et s'arrêta tout à coup.

— Êtes-vous bien sûr de cela?... demanda-t-il en serrant le bras d'Urbain.



Ernestine Quesnot et Roger.

— C'est une famille complètement éteinte, répondit celui-ci.

L'ancien notaire devint pensif; un nuage subit assombrit son regard. A ce signe, ceux qui le connaissaient auraient deviné qu'il éprouvait une vive allégresse intérieure, car M. Quesnot, excellent homme d'ailleurs, avait cru découvrir, pendant ses vingt années de notariat, que la physionomie a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée, et agissait en conséquence.

— Cent mille livres de revenu! se dit-il, en bonnes et belles terres! C'est moi qui ai fait les baux.

A ce moment, un bruit subit se fit entendre au haut de la côte. Une chaise de poste venait de doubler le sommet et descendait au grand trot la montée. Dubos s'approcha de Quesnot et se pencha à son oreille :

— Voilà comme ils voyagent peut-être! dit-il avec amertume.

— Dieu le veuille!... c'est-à-dire cela se pourrait bien, répondit Quesnot avec distraction.

Dubos haussa les épaules et s'éloigna en adressant mentalement à son compagnon de route quelque apostrophe peu flatteuse. La chaise de poste approchait. La lune tombait d'aplomb sur le visage de nos trois piétons et laissait dans l'ombre la partie de la chaise qui leur faisait face. Au moment où celle-ci les dépassait, une tête se montra à la portière et se retira vivement.

— N'avez-vous rien vu? s'écria Dubos.

— Cent mille livres de rente! répétait Quesnot complètement absorbé par cette fascinante pensée. Cent mille livres de rente en terres... au soleil!

— Ces gens sont fous! dit le conducteur; les voilà qui poussent leurs chevaux à l'endroit le plus dangereux de la côte.

La chaise, en effet, lancée tout à coup au grand galop de ses quatre chevaux, craquait en bondissant sur les pierres anguleuses de la descente. Dubos la suivait de l'œil avec un singulier intérêt. Pour Quesnot, une nouvelle idée venait de surgir dans son esprit, qui avait ramené le sourire à sa lèvre.

— Ce serait trop beau, murmura-t-il; je n'ai pas de bonheur. Montreuil aura fait un testament... Il en est capable!... Tâchons d'oublier ce rêve d'or... cent mille livres de rente!

Cette fois, ces mots étaient l'expression d'un regret; aussi Quesnot se prit-il à se frotter les mains de tout cœur.

La diligence s'était arrêtée; nos voyageurs reprirent leurs places, et le conducteur, après avoir jeté un coup-d'œil de sollicitude dans l'intérieur, où se trouvait, comme nous l'avons dit, une jeune femme et son enfant, donna le signal du départ. Dubos et Quesnot étaient seuls dans le coupé.

— Mon cher Monsieur, dit l'ancien notaire en prenant un air mystérieux, jusqu'au mois de mai 1810, époque à laquelle j'ai vendu mon étude de Saint-Yvon, pour des causes qu'il serait trop long de vous deduire, M. de Montreuil n'avait point fait de testament. Répondez-moi franchement, je vous en conjure. Depuis lors, cet homme estimable, propriétaire, jouissant de cent mille francs de revenu, a perdu son fils unique. Pensez-vous qu'il ait mis ordre à ses affaires?

Dubos leva sur son compagnon un regard d'étonnement et de dédain.

— Celui que nous poursuivons, dit-il, n'est pas le ravisseur de ma fille; pourtant je n'ai point, comme vous paraissiez l'avoir, le loisir de m'occuper des affaires d'autrui.

— Mon cher Monsieur, reprit Quesnot avec douceur, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Vous m'avez dit : Partons! je me suis mis en route. Mais, permettez-moi de vous le dire, ce jeune homme a des vœux honnêtes...

— Un mendiant! interrompit Dubos.

— On ne peut prétendre qu'il soit millionnaire; néanmoins... Ce serait de votre part un acte de complaisance, mon cher Monsieur... Dites-moi s'il est probable que cet infortuné Montreuil ait fait un testament?

— Notaire! grommela Dubos. Puis il ajouta tout haut : Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus, et voilà justement le mal! s'écria Quesnot : si je le savais...

— Eh bien?

M. Quesnot retint la réponse qui se pressait sur ses lèvres, et leva sur son compagnon un œil brillant de candeur.

— Mon cher Monsieur, dit-il, vous êtes pour ma fille un parti très-sortable... très-honorable; mais...

— Mais quoi! interrompit Dubos impatienté; cherchez-vous un prétexte de rupture?

— A Dieu ne plaise! mon cher Monsieur, répondit Quesnot avec onction.

La diligence, qui allait d'un train assez convenable, s'arrêta soudain à cet instant, un obstacle barrait la route; le postillon et le conducteur mirent pied à terre.

— J'en étais sûr! s'écria ce dernier; les fous ont eu ce qu'ils méritaient, leur chaise s'est brisée.

— Brisée! répéta Dubos en se penchant tout entier hors de la portière. Et les voyageurs?

— Partis!

— Je parierais ma tête que ce sont eux! dit Dubos en reprenant sa place. Ils nous avaient reconnus en passant : ils auront voulu presser le pas pour nous éviter... M. Quesnot, voilà le moment de vous montrer... Du calme, de la sévérité!...

— Soyez tranquille, mon cher Monsieur; si ce sont les pauvres enfants, ils auront affaire à moi!

Dubos regarda M. Quesnot, qui souriait plus que jamais; il fit un geste de mécontentement.

— Je ne sais, pensa-t-il, mais j'augure mal du succès de mon voyage. Les trois cents mille francs de ce quaker sont ma seule ressource désormais; s'il allait m'échapper!... Allons jusqu'au bout!

La dernière maison de Bellesme, du côté de Paris, était un long bâtiment élevé d'un seul étage et formé de pans de bois qui ressortaient en noir sur le jaune badigeon de leurs interstices. A une tige de fer horizontale, fichée au-dessus de la maîtresse porte, pendait un carré de toile, tendu sur quatre bâtons; sur ladite toile était peint un quadrupède fabuleux, à tête humaine, ornée d'une crinière extravagante. Le fond du tableau était blanc et l'animal rouge; il lançait aux passants de féroces regards, et lorsque le vent balançait le cadre sur son support rouillé, les petits enfants frissonnaient et pleuraient, tant les grincements de l'horrible bête étaient effrayants à entendre. Sous ses pieds velus et armés de griffes redoutables, on lisait : *AU LION-D'OR, on loge à pied et à cheval.*

C'était l'unique auberge de Bellesme. A cause de cela, on s'accordait à reconnaître qu'elle n'avait point de rivale dans la ville. A l'heure où nos voyageurs rencontraient sur le grand chemin la chaise de poste versée, deux jeunes gens, un homme et une femme frappaient à la porte du *Lion-d'Or*. C'étaient deux beaux enfants, il était facile de le voir, malgré le triste état de leur accoutrement. Le cavalier portait l'uniforme d'aspirant de marine, mais ses aiguillettes disparaissaient sous la boue, et sa casquette était restée dans quelque une des fondrières de la route. La jeune fille avait un élégant costume de ville; son petit chapeau de satin, brisé, déformé, tenait à peine sur l'extrême pointe de sa coiffure intérieure. Elle baissait les yeux d'un air modeste, presque honteux, et lançait de timides regards à son compagnon, qui frappait à se démettre le bras.

Au bout de quelques minutes, une servante vint ouvrir; à la vue du jeune couple arrêté sur le seuil, elle fit un brusque mouvement comme pour refermer la porte.

— Qui est là? demanda la voix de la maîtresse.

La fille jeta un second regard sur l'aspirant et sa compagne, puis elle répondit sans hésiter :

— Ce sont des sauteurs de corde.

— Fermez! prononça impérieusement la dame.

Le jeune marin n'avait probablement jamais monté à l'abordage; mais il était lest, hardi et pressé. D'un bond il escalada les quatre marches qui le séparaient du seuil, et, repoussant la lourde Normande qui lui barrait le passage, il fit son entrée dans la salle de l'auberge. La jeune fille le suivit.

— Une chambre, une chambre séparée sur-le-champ! dit-il.

L'auberge de Bellesme, outre la cuisine, la cave et l'écurie, était composée d'une grande salle servant à la fois de cabaret et de salon à manger, d'une souppente où couchaient l'aubergiste, sa femme et ses domestiques, et d'une chambre à deux lits. Cette dernière pièce était habituellement inoccupée; ses meubles, de serge jaunâtre, excitaient deux fois l'an l'admiration de tout le personnel de la maison; deux fois l'an, en effet, on enlevait leurs étuis de grosse toile afin de leur donner de l'air. Lorsqu'un malheureux voyageur, contraint par son étoile, s'arrêtait la nuit à Bellesme, c'était dans cette chambre qu'on l'installait en grande cérémonie. Il avait à choisir entre les deux lits également détestables, et si son extérieur annonçait l'aisance, on allumait un feu de bois vert dans la cheminée dont le tuyau ingénieusement établi, ne laissait pas perdre au dehors un atome de fumée. Que si le voyageur avait le caractère assez mal fait pour se plaindre, on lui disait avec emphase que dans tout Bellesme, il n'eût point trouvé une retraite aussi convenable, — ce qui était vrai.

On doit penser que cette chambre précieuse n'avait pas peu contribué à propager la renommée du *Lion-d'Or*, aussi ne la louait-on

point au premier venu. Lorsque le jeune officier de marine eut manifesté son vœu de se retirer dans une pièce séparée, la maîtresse de l'auberge le toisa, et, au lieu de répondre, grommela entre ses dents :

— Quelque mendiant vagabond, je parie... Mariette, ajouta-t-elle tout haut en s'adressant à la fille, laisse la porte ouverte ; la diligence va passer.

A ce mot, la compagne de l'aspirant fit un geste d'effroi ; celui-ci s'avança vers l'hôtesse :

— Madame, dit-il, je vous ai demandé une chambre séparée : il me la faut sur-le-champ.

— Impossible ! répondit l'hôtesse en tournant le dos.

— Voyons voir votre passe-port, s'il vous plaît, jeune homme, dit de loin une voix de basse-taille.

Un brigadier de gendarmerie était attablé vis-à-vis d'un pot de cidre dans un coin obscur du cabaret ; l'aspirant exhiba son portefeuille. — Tandis que le gendarme haussait le passe-port afin de l'approcher de la lumière, une main glissa doucement entre lui et la table, et saisit son verre plein qui disparut un instant pour revenir vide aussitôt après.

— Roger de Lislemer, aspirant de première classe, épela le gendarme. C'est bien. Et cette dame ?

— C'est ma sœur, dit Roger.

— Hum ! fit le gendarme. Ceci ne me paraît pas conforme. Nonobstant, comme j'ai un frère qui est matelot, je passe dessus la règle en sa faveur... Cela suffit, mon officier.

On entendait au dehors un bruit confus auquel Roger ne pouvait se méprendre ; la diligence approchait. Il mit un napoléon dans la main de l'hôtesse et renouvela sa demande ; cette fois, il n'eut garde d'essayer un refus.

— Madame, dit-il en passant le seuil de la fameuse chambre, ma présence ici doit être un secret pour tous ; je vous recommande le silence.

— C'est un prince, pensa l'hôtesse ; le brigadier l'a salué. Un prince déguisé, avec sa dame... au *Lion-d'Or* !

— Qui diable a vidé mon verre ! s'écria en ce moment le gendarme ; je parie que ce drôle de Clément Douceau est caché quelque part sous les tables.

Il se pencha et sonda autour de lui dans l'obscurité avec le fourreau de son sabre. Un grognement sourd se fit entendre et un grand corps long, difforme, étique, surmonté d'un visage d'idiot, se dressa de l'autre côté de la table. Clément Douceau, c'était lui, prit place et regarda fixement le brigadier d'un air piteux et soumis.

— Qui a bu mon verre ? répéta celui-ci en se versant une rasade.

Clément avança machinalement la main ; ses yeux ternes s'illuminèrent d'un subit et avide désir ; l'hôtesse s'était approchée et le contemplant avec une pitié mêlée de tendresse.

— Il ne dira pas non, monsieur Gérard, dit-elle. Le pauvre garçon est idiot, quoiqu'il soit mon cousin ; mais personne ne l'a jamais entendu mentir... Va coucher, Clément, continua-t-elle d'un ton caressant ; va coucher, mon petit ami !

Le brigadier poussa de sa main son verre ; Clément le saisit et l'avalait d'un trait, puis il se fit de ses deux bras croisés sur la table un oreiller et s'endormit.

— Pauvre diable ! murmura le gendarme ; c'est une lourde charge pour vous, madame Durand.

L'hôtesse secoua gravement sa tête.

— Clément a quitté le pays pendant un temps, dit-elle ; nul n'a jamais su où il est allé. Alors, l'auberge du *Lion-d'Or* était déserte. Clément est revenu, les voyageurs aussi... Monsieur Gérard, Dieu veuille que Clément ne nous quitte pas de sitôt !

— Clément Douceau était, pour les habitants de l'auberge, l'objet d'une affection superstitieuse et intéressée ; on regardait sa présence comme un gage de bonheur. Personne ne le contrariait jamais ; on le flattait, on le vantait ; les habitués du *Lion-d'Or*, à force de l'entendre dire, avaient fini par reconnaître que Clément était la perle des idiots. Il n'était pas muet, mais parlait si rarement que beaucoup dans Bellesme n'avaient jamais entendu le son de sa voix : en ce sens seulement, madame Durand, l'hôtesse, avait raison de dire qu'il ne mentait point. Par le fait, Clément était une pauvre créature, digne de compassion à cause de la misérable part que la main de Dieu lui avait faite dans la vie, mais c'était aussi un être pervers et dangereux. Ceux qui eussent pris la peine d'observer patiemment son inertie et stupide physionomie se seraient étonnés parfois de voir son œil, morne d'ordinaire, briller subitement à la dérobée d'un feu cruel ; toute sa figure prenait alors une expression d'astuce singulière. C'était l'affaire d'une seconde ; il jetait autour de lui un regard plein de cauteleuse défiance ; puis ses traits reprenaient leur immo-

bilité. Comme il n'y avait point à Bellesme d'observateur, Clément Douceau jouissait en paix d'une réputation incontestée d'innocence.

A peine s'était-il arrangé pour dormir, que la diligence s'arrêta près de la porte. Tout fut aussitôt en mouvement dans l'auberge. Le gendarme seul, avec la dignité qui convient à un fonctionnaire public, garda sa position vis-à-vis de son pot decider et alluma paisiblement sa pipe.

II.

LE CONDUCTEUR.

Au dehors, le conducteur était descendu de son siège. Il ouvrit d'abord l'intérieur et offrit sa main à la dame qui mit pied à terre ainsi que son enfant ; elle rabattit un voile sur son visage et monta les degrés.

Alors seulement le conducteur prêta l'oreille aux cris de Dubos, qui s'impatientait dans le coupé. La portière ouverte, nos deux compagnons de voyage entrèrent à leur tour à l'auberge du *Lion-d'Or*.

— Du calme, mais de la fermeté ! avait dit Dubos. J'ai tout lieu de croire que nous sommes arrivés au terme du voyage.

— Nous serons à même de le voir, mon cher monsieur, répondit Quesnot.

La dame voilée était allée s'asseoir à l'angle le plus obscur de la salle commune. Sa petite fille jouait, à cheval sur le genou du conducteur. En passant, Dubos lui fit une distraite caresse. L'enfant sourit : Dubos s'arrêta.

— C'est singulier, dit-il à demi-voix, cette petite fille ressemble d'une manière frappante à une femme qui fut autrefois ma maîtresse.

— J'ai rencontré comme cela des ressemblances extraordinaires ; mais je n'ai jamais eu de maîtresses, repartit M. Quesnot.

— C'était une femme délicieuse ! continua Dubos avec fatuité ; mon inconstance lui a fait bien du mal... Quelle est cette enfant, monsieur le conducteur ?

— C'est ma nièce, répondit sèchement ce dernier.

Dubos mit le binocle à l'œil et prit le bras de M. Quesnot.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il ; interrogeons la maîtresse de l'auberge.

— Faites, mon cher monsieur.

— Pardieu, monsieur Quesnot, s'écria Dubos, je ne conçois rien à votre indifférence... Faites !... ne dirait-on pas qu'il s'agit de la fille d'autrui !

— Mon cher monsieur, dit doucement Quesnot, votre alliance me flatterait au plus haut point ; je me suis déjà fait l'honneur de vous le dire ; mais à l'impossible nul n'est tenu : si les événements vous forcent à retirer votre parole, je ne vous en saurais point mauvais gré, mon cher monsieur.

— Il y a chez cette homme une arrière pensée que je ne puis deviner, murmura Dubos : hier, il parlait tout autrement ; je ne l'ai pas quitté depuis ; qu'est-il donc arrivé ?... Il faut vous prendre comme vous êtes, très-cher, ajouta-t-il à voix haute ; je remplirai aujourd'hui votre rôle.

Il s'avança vers l'hôtesse ; Quesnot s'assit à une table.

— Je voudrais savoir.... Je donnerais beaucoup pour savoir s'il y a un testament, se disait-il à part lui. Ce Dubos est un homme fort aimable et un parti décent, mais, s'il n'y avait pas de testament !...

Dubos avait joint la maîtresse de l'auberge ; il lui fit d'abord quelques questions insignifiantes ; puis, venant à son but, il lui demanda si tous les hôtes du *Lion-d'Or* étaient réunis dans la salle commune. Madame Durand prit aussitôt un air de solennelle discrétion, équivalant à la réponse la plus explicite.

— Je ne puis vous le dire, Monsieur, s'écria-t-elle ; pour tout l'or du monde, je ne vous le dirais pas.

— C'est donc un bien grand secret, ma chère dame ?

L'hôtesse le regarda en dessous, et le vit mettre la main au gousset.

— N'essayez pas de me séduire, reprit-elle, ce serait inutile ; je leur ai promis de me taire.

— Vous faites bien de tenir votre parole, ma chère dame, dit Dubos, laissant retomber au fond de sa poche l'écu de six livres qu'il avait montré comme appât ; je ne comptais point vous demander s'ils sont ici, mais bien si leur chute ne les a point incommodés ; la jeune demoiselle surtout !...

— Je vois bien que vous êtes au fait, interrompit l'hôtesse. Ce sont

de bien jolis jeunes gens ; la demoiselle ne m'a point paru blessée, non plus que le jeune monsieur... Vous les connaissez donc ?

— Chut ! fit Dubos ; continuez à garder leur secret, ma chère dame ; ce sera bien fait de votre part.

Il revint vers M. Quesnot, qui paraissait plongé dans une profonde méditation, et s'assit près de lui.

— Ils sont ici, dit-il en se penchant à l'oreille de l'ancien notaire.

Celui-ci n'entendit pas ; il se frottait les-mains en souriant, signe certain qu'il était embarrassé. Tout à coup il baissa la tête.

— J'ai trouvé le moyen, murmura-t-il. Saint-Yon n'est qu'à une petite lieue...

— Et que voulez-vous faire à Saint-Yon ? demanda brusquement Dubos.

M. Quesnot le regarda et tressaillit, étonné.

— Vous étiez là ! dit-il avec simplicité : j'ai parlé de Saint-Yon... Oh ! Saint-Yon, mon cher monsieur... qui me rendra ses champêtres plaisirs !

— M. Quesnot, interrompit Dubos, vous me cachez quelque chose ; un père ne songe point à toutes ces fadaïses quand l'avenir de son enfant est en question.

— Je ne pense point qu'il soit en question, mon cher Monsieur ; le jeune homme a des vues honorables...

— Mais il est pauvre.

— Ceci est un grave inconvénient, non pas un empêchement dirimant. Si ma fille l'aime, voyez-vous...

— Pardieu ! s'écria Dubos, que venons-nous faire sur la route de Bretagne, alors ?

— Vous êtes, mon cher monsieur, très-vif... Je vous ai dit déjà, je crois, que votre recherche me flatte. Si nous les retrouvons...

— Ils sont retrouvés.

— Diable ! ils sont retrouvés, dites-vous !

On s'accoutumait difficilement à interpréter comme il fallait le jeu des traits de l'ancien notaire ; c'était un perpétuel contre-sens qu'on devait soigneusement retourner pour découvrir sa secrète pensée. Il prononça ces derniers mots vivement et cligna de l'œil en caressant Dubos du regard. Celui-ci montra d'un air triomphant la porte close de la chambre à deux lits.

— Ils sont là tous les deux, dit-il.

— Et moi qui ne sais pas s'il y a testament ! pensa M. Quesnot ; je connaissais Montreuil : il en était capable...

— Que décidez-vous ? demanda Dubos.

M. Quesnot hésita. Avant qu'il eût repris la parole, le brigadier se leva et requit les voyageurs d'exhiber leurs papiers. Tous en avaient, sauf Dubos qui, dans son impatience, n'avait pas pris le temps de remplir cette formalité. Le gendarme était poli et brave homme ; mais Dubos éleva la voix, croyant imposer par l'insolence. Le gendarme insista.

— Je voyage avec l'ancien notaire de Saint-Yon, dit enfin le Parisien ; si cela ne suffit pas, je me nomme Dubos et suis ex-fournisseur des armées impériales.

A ce nom, un cri étouffé se fit entendre dans l'angle de la salle où s'était assise la dame voilée ; nul n'y prit garde, si ce n'est le conducteur qui s'élança aussitôt de ce côté. Le gendarme ayant reconnu M. Quesnot pour un ancien habitant du pays, se déclara satisfait. Mais Dubos n'était pas à bout de peine. Comme il se rasseyait de l'air d'un homme dont l'importance a été méconnue, le conducteur traversa la salle à grands pas, et lui toucha le bras.

— Un mot, s'il vous plaît, dit-il.

— Qu'est-ce encore ? voulut s'écrier Dubos.

— Pas de bruit ! interrompit impérieusement le jeune homme ; suivez-moi.

Le sourcil d'Urbain était froncé ; son œil annonçait une colère à grand-peine contenue. Dubos se leva et le suivit. La dame avait ôté son voile. C'était une femme de vingt-six ans à peu près, de la plus grande beauté. Quand Dubos s'approcha, mené en laisse par le conducteur, elle fit un brusque mouvement, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Je vous retrouve enfin ! dit-elle.

Dubos se renversa en arrière et eut recours à son binocle pour cacher son embarras.

— Marie, balbutia-t-il, je ne m'attendais pas... je suis heureux...

Le conducteur était resté en tiers.

— Monsieur, dit-il...

— Vous, je ne vous connais pas, interrompit Dubos avec hauteur. Laissez-nous.

La jeune femme fit un geste suppliant ; Urbain s'éloigna, mais ne perdit point de l'œil les mouvements de Dubos.

Il y eut entre celui-ci et Marie une scène d'embarras et de larmes. La jeune femme parlait bas et d'une voix entrecoupée : de temps en temps elle pressait son enfant contre son cœur. Dubos secouait la tête, jouait avec son binocle, et regardait M. Quesnot à la dérobée ; il semblait qu'il était impatient d'être libre. — Urbain frémissait de rage et se tenait à l'écart. Les voyageurs de la rotonde et de l'impériale murmuraient et demandaient pourquoi la diligence ne partait pas.

Un bruit se fit au dehors ; Dubos jeta un rapide regard par la fenêtre et vit une carriole partir au grand trot. Madame Durand s'approcha d'un air confidentiel :

— Ils ont vu par le trou de la serrure quelqu'un qui ne leur convient pas. Mon mari les emmène dans sa carriole, les pauvres enfants !

— En route ! s'écria Dubos en se précipitant vers M. Quesnot ; ils nous échappent.

Urbain l'arrêta et prit son bras qu'il tint fortement serré.

— Vous ne partirez pas ! dit-il.

— Lâchez-moi ! criait Dubos furieux.

Urbain le ramena de force près de Marie, qui joignait les mains en pleurant.

— Je ne vous connais pas, vous dis-je ; de quel droit me retenez-vous ? répétait Dubos.

— Je vais me faire connaître, dit le conducteur avec calme : je m'appelle Urbain de Launay. Mon père, qui est mort au service de l'empereur, était l'ami de M. de Champrenault... Comme vous voyez, je suis bon pour parler à un homme tel que vous, M. Dubos... Et je vous dis : vous ne partirez pas !

— Laissez-le, disait Marie pleine de désespoir.

Cette scène n'avait pas lieu, comme le lecteur pouvait le croire, sous les yeux d'une nombreuse assemblée ; la salle était vaste, et le tumulte produit par l'impatience croissante des voyageurs, couvrait suffisamment la voix de nos trois interlocuteurs. Dubos hésitait ; il avait peur de ce jeune homme dont la physionomie était rendue plus menaçante par les efforts qu'il faisait pour se contenir.

— Ils nous échappent, pensait-il avec angoisse ; et avec eux la dot de trois cent mille francs.

— Le conducteur ! le conducteur et en route ! crièrent à ce moment les voyageurs en masse.

Dubos se sentit venir espoir ; Urbain, au contraire, pâlit ; sa place, si minime qu'elle fût, lui servait à remplir deux sacrés devoirs ; il lui fallait obéir. D'un autre côté, il avait retrouvé un homme qu'il cherchait depuis des années ; cet homme avec lequel il avait à régler un terrible compte, allait monter avec lui dans la voiture ; et chaque pas qu'ils feraient ainsi ensemble éloignerait l'heure de la réparation : car il s'agissait de Marie, et Marie restait à Bellesme, but de son voyage. Une fois dans la voiture, Dubos pourrait, au premier relais, payer sa place et disparaître : où le retrouver après ? Le sang bouillonnait dans les veines d'Urbain ; son regard tomba par hasard sur Marie qui contemplait sa fille avec découragement ; il prit la main de Dubos.

— Restez, restez, je vous en prie, dit-il.

— Non ! prononça résolument Dubos, enhardi par la clameur générale.

Les voyageurs avaient quitté leurs places et regardaient de loin ce débat ; quelques-uns invitaient le gendarme à faire son devoir ; il fallait se décider. Urbain se toucha le front tout-à-coup.

— Tu resteras, misérable, murmura-t-il ; — il faudra plus d'un jour pour découvrir la feinte, et demain je serai de retour.

Il saisit Dubos au collet et l'entraîna rudement au milieu de la chambre.

— Brigadier, dit-il, assurez-vous de cet homme !

M. Quesnot dressa l'oreille et se tint prudemment à l'écart ; le gendarme ne bougea pas.

— Entendez-vous ! reprit Urbain avec un éclat de voix.

— Pourquoi cela ? demanda tranquillement le gendarme.

— Pourquoi ? s'écria le conducteur en faisant un effort pour surmonter son hésitation ; — parce que cet homme est l'assassin du malheureux Montreuil !

Il se fit dans la salle un silence profond qui fut interrompu seulement par le sourd grognement de l'idiot. Il se leva, comme si ce nom de Montreuil eût galvanisé son inertie apathique.

Le gendarme quitta sa place et prit un air de solennelle importance.

— Monsieur Urbain, dit-il avec gravité, cette accusation peut causer la mort d'un homme ; êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?

— J'en suis sûr.

— Qui vous l'a dit ?

Urbain jeta son regard autour de la salle; la sueur décollait de son front; tous les yeux interrogeaient avidement sa physionomie. Dubos souriait dédaigneusement et haussait les épaules. Le jeune homme sentit son courage défaillir. Il avait pris dans un moment de fiévreux transport cette résolution folle; le premier obstacle devait nécessairement l'arrêter. Un murmure commençait à s'élever parmi les voyageurs. Urbain voulait répondre et ne pouvait; son cerveau troublé ne pensait plus; son gosier refusait passage à tout son.

— Qui vous l'a dit? répéta sévèrement le brigadier.

— C'est moi! répondit une voix rauque et gutturale.

Le brigadier se retourna vivement: Clément Douceau était près de lui. Dubos perdit son sourire; une expression de vague inquiétude se répandit sur son visage. Pour Urbain, il avait peine à cacher sa stupefaction; ce hasard qui venait à son secours portait avec soi quelque chose de fatal et d'incompréhensible.

Comme nous l'avons dit, l'idiot prononçait rarement une parole et jouissait d'une grande réputation de véracité. Les gens de l'auberge s'éloignèrent de Dubos d'un commun mouvement.

— Prétendrait-on prendre au sérieux cette absurde accusation? demanda enfin ce dernier, retrouvant quelque présence d'esprit.

— Clément Douceau n'a jamais menti! dit sentencieusement madame Durand.

Son mari et ses domestiques firent chorus.

— Interrogez ce Clément Douceau, brigadier, dit un voyageur, et que nous puissions partir!

Le gendarme prit le bras de l'idiot, et, l'attirant à lui, le regarda en face.

— C'est donc toi, demanda-t-il, qui as dit cela?

L'idiot fit un signe de tête affirmatif.

— Et toi, reprit le gendarme, qui te l'a dit?

Clément montra sa poitrine.

— Tu l'as donc vu?

Clément secoua la tête de haut en bas.

— Il l'a vu! s'écria tout le monde à la fois.

— Oh! mon cher monsieur, dit Quesnot, oubliant de mettre de côté son sourire, est-il possible que vous ayez commis ce crime détestable!

— C'est une pitoyable calomnie que je ne prendrais pas la peine de réfuter si elle ne retardait mon départ, qui est indispensable. — Ici Dubos cligna de l'œil en regardant Quesnot: le brigadier aperçut ce mouvement. — J'en appelle à vous, monsieur Quesnot, reprit Dubos; n'étais-je pas à Paris au moment où fut commis l'assassinat?

Quesnot ne répondit pas, et s'approcha de Dubos.

— Mon cher monsieur, dit-il, je m'étonnais fort de ne vous avoir point vu la semaine dernière.

— Mais vous me perdez! monsieur, interrompit Dubos hors de lui. Le brigadier avait entendu; ces quelques mots firent sur lui plus d'effet que tout le reste. Il enjoignit à Dubos de le suivre.

L'idiot avait repris son somme interrompu; le conducteur restait immobile, atterré par l'incroyable succès qu'il venait d'obtenir. Avant de quitter la salle du *Lion-d'Or*, Dubos eut le temps de se pencher à l'oreille de Quesnot.

— Je ne vous en veux pas, dit-il; vous avez agi sans réflexion, et j'en serai quitte pour quelques jours de prison. Ne remonte pas dans la diligence; ils ont rebroussé chemin. Prenez un cheval et suivez-les sur la route de Paris... Une carriole verte...

— Marchez devant, dit le gendarme.

— En route! s'écrièrent les voyageurs.

Urbain entrouvrit la porte de la chambre à deux lits où s'était retirée Marie, et prononça quelques mots d'adieu. Un instant après, la diligence partait au grand trot.

M. Quesnot était resté les pieds sur les chenets et se frottait les mains avec chaleur.

— Je n'y comprends rien, pensait le brave homme; en conscience, je n'y comprends rien du tout. Ce conducteur avait probablement ses raisons; l'idiot aussi, peut-être; moi, j'étais bien aise de me débarrasser de ce cher M. Dubos... Maintenant, à cheval! ces pauvres enfants ne doivent pas être loin; je vais les rejoindre, et, après tout, si ce maudit testament existe, j'aurai encore ce cher M. Dubos qu'on me garde ici en prison et qui est un parti fort décent.

III.

MONSIEUR DUBOS.

Vers la fin de 1810, sept ans avant les événements que nous venons de raconter, deux familles habitaient une maison située à Paris dans la partie la plus reculée du Marais. Au premier étage, demeurait M. de Champrenault, avec sa fille Marie; au second, M. et madame Delaunay. M. de Champrenault était un vieux gentilhomme, fervent royaliste; M. Delaunay servait l'empereur avec le grade de colonel; il va sans dire qu'il était enthousiaste zélé du régime impérial. Malgré cette différence d'opinions qui existait entre les deux voisins, comme ils étaient également honnêtes, loyaux et bons, une amitié solide s'était établie entre eux. M. de Champrenault avait perdu ses terres; mais il possédait encore une assez forte somme; le colonel, à part son traitement, n'avait rien au monde. Urbain, son fils unique, faisait son droit à Paris. Un soir les deux amis tinrent une sorte de conseil auquel fut appelée madame Delaunay; il fut convenu qu'Urbain et Marie seraient mariés quand le jeune homme aurait acquis le titre d'avocat. Cela demandait deux années encore.

Urbain et Marie étaient, à peu de chose près, du même âge; ils s'aimaient d'une amitié fraternelle. Leur consentement paraissant certain, on ne leur fit point part du projet de famille.

Marie, belle et douce fille, vivait fort retirée, et n'avait d'autre amie que madame Delaunay. Son père ne recevait personne, si ce n'est un homme de vingt-huit à trente ans, souple d'allures et de manières, et beau, malgré la douteuse expression de sa physionomie. Depuis six mois que le colonel avait rejoint son régiment, cet homme venait tous les soirs rendre visite au vieux gentilhomme. Il affectait, pour entrer et sortir de la maison, des précautions extraordinaires; Urbain l'avait rencontré plusieurs fois, mais n'avait pu découvrir son visage, caché par son manteau, sur lequel retombaient les larges bords de son feutre. M. de Champrenault passait avec lui de longues heures; ils parlaient à voix basse et chaleureusement; les noms de Mittau, Louis XVIII, Angleterre, étaient souvent prononcés. Puis le vieux royaliste ouvrait son secrétaire, et quelques rouleaux de napoléons tombaient dans la poche du visiteur. Celui-ci avait nom Dubos; c'était un de ces misérables, si nombreux sous l'empire, et dont la race est loin d'être éteinte, qui exploitent à leur profit les passions politiques. Il se disait agent des princes, et entretenait M. de Champrenault dans l'espoir d'une restauration prochaine. Heureux encore le vieux gentilhomme si, dans sa maison, Dubos se fût borné à ce rôle!

Le colonel Delaunay et M. de Champrenault moururent à quelques jours d'intervalle; le premier sur un champ de bataille, l'autre dans son lit, entouré des soins de sa fille. Peu de temps avant la maladie qui le conduisit au tombeau, M. de Champrenault avait, à l'instigation de Dubos, retiré ses fonds de la maison où ils étaient placés depuis son retour de l'émigration. La somme entière était dans son secrétaire au moment de sa mort. Dubos vint le soir, comme de coutume; à dater de ce jour, on ne le vit point. L'héritage de Marie avait disparu.

La pauvre enfant, sans ressources désormais, fut recueillie par madame Delaunay, que la mort de son mari laissait dans une situation voisine de la misère. Urbain discontinua son droit. Reunis en une seule famille, madame Delaunay, son fils et Marie de Champrenault, quittèrent leur ancienne demeure pour habiter un appartement plus modeste. Urbain utilisait sa plume; les deux dames travaillaient à ces ouvrages d'aiguille; malgré leurs efforts, l'atteinte du besoin se faisait souvent et cruellement sentir.

Quelques mois s'écoulèrent; loin de diminuer, la douleur de Marie semblait croître chaque jour. Certes, la jeune fille avait tendrement aimé son père; mais, si grands que soient les regrets, ils subissent le sort commun à tous les sentiments de l'homme: le temps les amoindrit ou les efface. D'où venait donc à Marie ce redoublement de tristesse? Madame Delaunay fit d'abord la part d'une douleur trop légitime pour être éphémère; puis elle s'étonna: Marie lui cachait soigneusement ses pleurs.

Un soir, Urbain était sorti, afin de rendre un travail confié; sa mère restait seule avec Marie. Toutes deux gardaient le silence. La jeune fille, penchée sur sa broderie, semblait travailler avec ardeur; mais souvent ses yeux se voilaient de larmes qu'elle essayait à la dérober. Madame Delaunay la contemplait avec sollicitude. Tout-à-

coup la joue de Marie perdit ses délicates couleurs; sa tête se renversa en arrière; elle s'évanouit. Madame Delaunay se précipita et dénoua vivement les lacets du corset de la jeune fille. Puis elle devint pâle à son tour :

— Malheureuse enfant ! murmura-t-elle.

Marie reprit ses sens et jeta autour d'elle son regard égaré; elle vit madame Delaunay à ses genoux, les mains jointes et des pleurs dans les yeux. Elle devina. Un convulsif sanglot souleva sa poitrine.

— Il m'avait juré que je serais sa femme, dit elle, et je l'aimais.

La vieille dame avait pour Marie les sentiments d'une mère; cette implicite confirmation de la découverte qu'elle venait de faire la blessa au cœur. Elle baissa la tête, ne trouvant pas de paroles pour blâmer ou interroger.

— Je l'aimais ! reprit Marie avec feu. Oh ! pardonnez-moi, vous qui fûtes ma mère, je l'aime encore. Il reviendra. Peut-il donc ne pas revenir ? Il a juré... Un serment pareil est chose sacrée, n'est-ce pas, madame ?

Et comme madame Delaunay ne répondait pas, Marie se leva et lui saisit brusquement la main.

— Pensez-vous donc qu'il puisse ne pas revenir ? demanda-t-elle à voix basse.

La vieille dame l'attira sur son sein et mit un baiser sur son front.

— Malheureuse enfant ! répétait-elle.

Elle fit quelques questions auxquelles Marie répondit avec franchise et candeur ; si la jeune fille hésita un seul instant, ce fut avant de prononcer le nom de son séducteur. Nous savons que c'était Dubos. Comment cet homme, qui, du vivant de M. de Champrenault, voyait à peine Marie quelquefois par hasard, qui ne lui parlait jamais devant son père, qui même, le plus souvent exigeait son absence pour développer ses prétendus plans d'insurrection, comment cet homme avait-il pu la séduire ? Il était beau, hardi comme tous ceux qui n'ont rien à perdre ; M. de Champrenault avait en lui une entière confiance ; dans ses conversations avec sa fille, le vieillard avait laissé échapper çà et là des demi-confidences ; trop peu pour initier Marie à ses espoirs prématurés, assez pour environner l'agent actif, infatigable du parti vaincu, Dubos en un mot, de ce romanesque et mystérieux prestige, si puissant sur le cœur des femmes. Marie voyait en lui un preux des anciens jours, combattant seul contre tous. Alléché par les débris de la fortune du vieux royaliste, Dubos avait dès l'abord demandé la main de sa fille ; M. de Champrenault était engagé avec la famille Delaunay ; l'aventurier dut essayer un refus. Il ne se découragea point. Feignant la résignation la plus complète, pour éloigner les soupçons du vieillard, il se tourna du côté de Marie. Celle-ci, pauvre enfant, ignorante de tout mal, résista, aima, puis pleura son innocence passée avec des larmes de sang. Elle voulait tout avouer à son père, qui commençait alors sa maladie mortelle. Dubos appuya d'abord chaudement cette résolution ; mais quand il vit le vieillard s'affaïsser lentement, il se ravisa, et retarda l'aveu sous différents prétextes. M. de Champrenault mourut. Le soir même, Dubos eut avec Marie un long entretien. La jeune fille, brisée par la douleur, l'écoutait à peine et ne se ranimait un peu qu'à ses brûlantes protestations d'amour. Dubos, lui, parlait de fortune et d'avenir ; il bâillait de beaux rêves où revenait sans cesse le nom de Marie, qui partageait avec lui bonheur et richesses.

— Avec trente mille francs, nous aurions tout cela ! s'écria-t-il enfin.

Il savait que cette femme était dans le secret du mort. Marie n'avait pas entendu.

— Mais je n'ai rien, reprit Dubos avec découragement, rien au monde !... m'est-il permis de faire peser sur vous ma misère, Marie ? Non ! loin de moi cette pensée ! Je vais partir chercher cette somme qui, entre mes mains se centuplerait aujourd'hui !...

Marie avait secoué sa douloureuse préoccupation.

— Partir ! dit-elle ; pour chercher de l'argent ? Combien d'argent !

Et, quand Dubos lui eut fait sa réponse, elle se leva ; le secrétaire fut ouvert et vidé.

— Je n'ai plus que vous sur la terre, dit la jeune fille ; vous êtes mon tuteur et mon mari.

Dubos serra les trente billets de banque et porta la main sur son cœur, comme s'il n'eût point eu de paroles assez énergiques pour témoigner sa reconnaissance. Ensuite il s'éloigna promettant de bientôt revenir...

Telle fut, en substance, la confession de Marie. Madame Delaunay n'entremêla point ses consolations de reproches, son expérience aidant, elle jugeait Dubos ce qu'il était en réalité, un escroc du plus bas étage. La pauvre fille n'était que trop punie.

Quelque temps après, Marie mit au monde un enfant du sexe fé-

minin. La maison où s'était retirée la famille était trop exigüe pour qu'on essayât de cacher à Urbain la position de mademoiselle de Champrenault. Il sut tout. Cette révélation produisit sur le jeune homme un effet extraordinaire. Jusqu'alors, bien qu'il eût deviné le projet d'union dès longtemps arrêté entre ses parents et le vieux gentilhomme, il avait conservé à Marie une affection de frère. Maintenant, elle ne pouvait plus être à lui ; sa tendresse se transforma brusquement et prit les caractères d'une passion. Passion chaste néanmoins, comme le cœur d'Urbain, et pure de tout égoïste désir. Il se jura qu'il consacrerait sa vie à cette jeune femme dont il mesurait inopinément la détresse. Il lui promit dévouement et amour, et souhaita de se trouver quelque jour face à face avec le lâche qui avait ravalé les plus saintes promesses au point de s'en faire, en quelque sorte, une fausse clé pour voler l'héritage de l'orpheline auprès du lit de son père mort.

— Dussé-je employer la violence, se disait-il, cet homme réparera son crime, et l'enfant de Marie aura un père.

Il ne songeait pas que tel misérable, puissant dans le mal, ne peut rien pour la réparation ; il ne voyait pas que Marie, épousant un scélérat, descendrait encore un degré de l'échelle du déshonneur.

En attendant qu'il pût accomplir son dessein, il redoubla d'efforts et passa les nuits au travail ; mais la venue de l'enfant avait rompu l'équilibre ; Marie, malade, ne travaillait plus ; la famille connut la misère.

Le cœur d'Urbain était noble, son caractère d'une excessive douceur. Le seul défaut qu'on pût découvrir en lui était une ombrageuse et indomptable fierté. Son dévouement, qui grandissait avec les obstacles, se prit bientôt corps à corps avec son orgueil, et sortit vainqueur de la lutte. Une fois, il quitta la maison de grand matin ; sa joue était pâle, son œil ardent et fatigué comme après une nuit de larmes. Il traversa le Marais d'un pas rapide, et s'arrêta au seuil d'un somptueux hôtel. Sur le point de soulever le marteau, il recula.

— Obéis ! murmura-t-il, vendre à autrui, ma volonté, ma vie !

Il fit un mouvement pour se retirer : un retour vers la situation de Marie et de sa mère le ramena.

Nous ne dirons point quelles fonctions il accepta. Certains l'accuseraient de faiblesse et de folie. Le dévouement est, pour beaucoup, une sublime invraisemblance ; pour d'autres, un sentiment vieilli, difficile à comprendre, fastidieux à admirer. Ni Marie, ni madame Delaunay ne surent jamais jusqu'à quel point était allé son sacrifice. — Elles eurent du pain.

Un an s'écoula, qui pesa sur la tête d'Urbain comme dix longues années. Au bout de ce temps, Dieu eut pitié de sa muette souffrance ; on lui proposa une place de conducteur. Certes, cette place n'était point celle qu'avait rêvée jadis le brillant jeune homme, fils d'un officier supérieur, et distingué autant par son éducation que par son intelligence ; néanmoins il l'accepta avec empressement ; le souvenir du passé lui fit trouver le présent supportable.

Marie attendait toujours et ne désespérait point. Une crainte l'occupait sans relâche, ce n'était point celle d'avoir été trompée : puisqu'il ne revient pas, pensait elle, il doit être mort. Alors elle pleurait et priait Dieu pour Dubos.

Le temps n'apporta aucun changement dans la situation de nos trois personnages. Urbain continuait son rude métier sans se plaindre. Au retour de ses voyages, il passait quelques heures avec sa mère et Marie ; c'était une compensation pour les amères pensées qui venaient l'assaillir dès qu'il se retrouvait seul. Urbain avait appris à lire dans son cœur : il aimait Marie et savait que la jeune femme, tout entière à ses souvenirs, rapportait sa vie, regrets et espérances, à un autre. Il n'était rien pour elle qu'un bienfaiteur ; c'était la reconnaissance seule qui devait payer sa patiente et pénible tâche. Le pauvre Urbain souffrait, il dépensait force et jeunesse à combattre ce mal qui n'avait point de remède. De quelque côté que se portassent ses regards, il rencontrait partout des sujets de perdre courage. L'avenir pour lui ne valait pas mieux que le présent.

Il y avait six ans que M. de Champrenault était mort. Madame Delaunay se faisait âgée ; sa santé faiblissait. Une lettre arriva un matin, signée de M. Seigneur, notaire à Saint-Yon, qui engageait les héritiers de M. de Champrenault à se transporter sur-le-champ à Bellesme. Madame Delaunay se trouva trop souffrante pour accompagner Marie, et celle-ci partit seule avec sa fille, sous la garde d'Urbain. Elle fit le voyage, comme nous l'avons vu, et s'arrêta à l'auberge du *Lion-d'Or*, où nous l'avons laissée.

Pendant ce temps, Dubos avait mené une singulière vie. A peine eut-il entre les mains les débris de la fortune du vieux gentilhomme qu'il songea sérieusement à s'en servir pour faire de nouvelles dupes.

Il eut de bons et de mauvais jours. Parfois, mollement couché dans quelque somptueux équipage, il éclaboussait impudemment ses victimes; parfois aussi, criblé de dettes et voyant enfin le fond de sa bourse, il descendait aux extrêmes ressources de ses pareils et se compromettait pour gagner quelques napoléons. Sous l'empire, les fournisseurs avaient remplacé le financier de l'ancien régime; c'était la même impertinence avec beaucoup moins de probité. Dubos sentait qu'ils exploitaient une inépuisable mine, et prétendait partager. Son malheur fut de revenir sans cesse apporter à ces opulents larrons le produit de son industrie. Plus riches que lui, sinon plus adroits, ils le dupaient, et ce n'était point trop mal fait. Dépouillé, Dubos allait chercher fortune et revenait toujours, comme ces joueurs effrénés qui naguère encourageaient le bague pour enrichir monsieur le fermier général des jeux.

Quelques mois avant l'époque où commence ce récit, Dubos fit la connaissance de M. Quesnot. Cet événement fut salué par lui comme une aubaine. Il n'avait point encore eu de démêlés sérieux avec la justice, mais son crédit baissait rapidement. Depuis longtemps il n'avait rien gagné; obligé de faire une certaine figure pour avoir accès près des gens qu'il voulait tromper, il accumulait dettes sur dettes. La patience de ses fournisseurs s'était lassée: plusieurs avaient déposé des plaintes. M. Quesnot semblait riche et facile à tromper; sa fille, mademoiselle Ernestine, avait dix-huit ans et un charmant visage. Dubos résolut de lui faire don de son cœur et de sa main. C'était un projet louable. Ernestine avait cent mille écus en mariage; à la rigueur, Dubos pouvait devenir honnête homme. Malheureusement, il s'y prit trop tard.

M. Quesnot, notaire à Saint-Yon, avait vendu son étude pour venir à Paris, après avoir fait un héritage considérable. Le brave homme, avant cela, n'était jamais allé plus loin que Bellesme. Il trouva Paris fort à son goût, perdit ses habitudes sédentaires et laissa mademoiselle Ernestine à la garde du logis. Celle-ci était une bonne et simple fille, rieuse, étourdie, aimante, et disposée à s'ennuyer le moins possible. Le hasard lui amena une distraction. Dans l'hôtel où demeurait M. Quesnot, un jeune aspirant de marine, en congé, vint établir son domicile. Il avait nom Roger de l'Islemer. Neveu de M. de Montreuil, il était allé de temps à autre passer quelques jours à Saint-Yon; Ernestine et lui se reconnurent. Roger était un joli enfant, auquel séyait supérieurement l'uniforme; il prit à l'abordage le cœur d'Ernestine, et Dubos, arrivant le second, essaya un complet échec. Nous savons qu'il n'était point homme à se décourager pour si peu. Jadis il avait réussi près de la fille après avoir échoué auprès du père; cette fois, il retourna le procédé et réussit encore: M. Quesnot, séduit par ses manières qu'il trouvait fort distinguées, trompé aux semblants de richesse étalés par Dubos qui jouait de son reste et ne ménageait rien, lui accorda la main d'Ernestine.

Dubos, transporté de joie, cessa de se cacher; il assembla ses créanciers, leur annonça son mariage, et obtint les délais convenables. La suite prouva qu'il s'était trop hâté de triompher. Ernestine, à l'annonce de ce mariage, montra une énergie inattendue: elle refusa péremptoirement. M. Quesnot était faible, les choses traînèrent en longueur. Lorsqu'à force d'importunités, Dubos détermina enfin l'ancien notaire à parler en maître, Ernestine baissa la tête, et ne répondit point. Le soir elle avait quitté l'hôtel, en compagnie de l'aspirant de marine.

Ce coup irrita vivement M. Quesnot, et Dubos devina son chagrin à la joie subite qui parut sur son visage. L'ancien notaire accueillit avec empressement la proposition de se mettre à la recherche des fugitifs.

Il aimait sa fille, mais il préférait l'argent, et Roger de l'Islemer était pauvre. Son oncle de Montreuil, en lui donnant une éducation libérale, avait formellement déclaré que là s'arrêteraient ses bienfaits. Dubos était alors sous le coup de nombreuses poursuites; un petit voyage lui agréait fort en ce moment. M. Quesnot et lui prirent la diligence de Normandie, supposant que Roger voudrait gagner Brest, où ses relations lui procureraient de l'argent, et lui permettraient de passer la mer au besoin. Ils ne s'étaient point trompés; seulement au lieu de poursuivre les deux amants, ils les devancèrent. Ernestine et Roger restèrent deux jours à Paris pour déjouer les premières recherches. Sans cette ruse, il est probable qu'ils eussent atteint la mer sans encombre.

La prison de Bellesme était et est encore, suivant toute probabilité, une chambre de moyenne grandeur, éclairée par une fenêtre grillée, et faisant partie de cet édifice, orgueil des bourgs et petites villes, qui porte pour enseigne: *Gendarmerie départementale*. Dubos y fut enfermé vers dix heures du soir, et passa la nuit seul à grelotter et à réfléchir. Cette accusation de meurtre devait tomber d'elle-même, et l'inquiétait assez peu; mais il avait bien d'autres sujets d'embar-

ras. D'abord, ce mariage sur lequel il comptait pour échapper au châtiement de ses fredaines passées, semblait actuellement fort incertain. M. Quesnot avait changé d'allures; il montrait une fièvre peu rassurante pour les intérêts de Dubos. De ce premier contre temps découlaient tous les autres, le mariage manqué amènerait les poursuites des créanciers, rendus plus acharnés par une plus longue attente. Dubos n'ignorait pas que presque tous, maintes fois trompés, avaient pris contre lui des mesures décisives. La plupart étaient poussés par un sentiment double: le désir de rentrer dans leurs fonds et l'envie de se venger d'un audacieux escroc. Peut-être avaient-ils déjà appris son départ de Paris; peut-être même quelques-uns le suivaient-ils de près. C'était-là une terrible pensée; néanmoins Dubos s'arrangea de son mieux et s'endormit. Plusieurs grands hommes de l'antiquité et des temps modernes n'en agissaient pas autrement à la veille d'une bataille. Il s'endormit en maudissant le hasard, l'idiot, le conducteur, et Quesnot plus que tout le reste.

Ce dernier avait enfourché un paisible cheval de charrette, et marchait au pas à la poursuite d'Ernestine et de son ravisseur. Tout le long de la route, il entretenait avec lui-même une conversation des plus intéressantes; les cent mille francs de revenu de feu M. de Montreuil revenaient sans cesse égayer sa pensée. Comme le lecteur a pu le deviner, la mort de l'unique fils du vieillard assassiné laissait Roger de l'Islemer héritier de la magnifique fortune des Montreuil. Quesnot avait été vingt ans le notaire de la famille et connaissait parfaitement les droits du jeune homme à la succession. Une seule chose l'embarrassait, M. de Montreuil avait toujours témoigné à son neveu une froideur voisine de l'aversion; s'il avait fourni aux dépenses de l'éducation de Roger, c'avait été parcimonieusement et de mauvaise grâce. Quesnot voyait se dresser devant lui un effrayant fantôme; une feuille de papier timbré, en tête de laquelle rayonnaient ces lettres fatales: *Testament*, et tous les beaux rêves qu'il bâtissait chemin faisant s'évanouissaient à cette sinistre vue. Aussi lâchait-il de temps à autre la bride de son cheval pour se frotter les mains avec enthousiasme, tant il était cruellement intrigué.

IV.

SURPRISES.

Il ne se pressait point; perdu dans ses réflexions, il laissait sa monture arpenter paisiblement la grande route. Au bout de deux grandes heures, il se retrouva sur le versant de la côte où nous avons fait sa connaissance. A mi-coteau, un petit cabaret, propre et fraîchement badigeonné, présentait son bouchon de buis comme un appât aux piétons montant péniblement la colline. Quesnot tourna par hasard son œil de ce côté. Le cabaret était fermé, mais une lumière brillait à l'étage supérieur. Près de la porte, une carriole pointée en vert était dételée. M. Quesnot arrêta son cheval.

— Ils sont là! se dit-il. Pauvres chers enfants!... Comment faire? A tout prendre, il y a dix à parier contre un que ce testament n'existe pas. Si j'entrerais, afin de les presser sur mon cœur?

Il mit un pied à terre, l'autre resta dans l'étrier.

— Monsieur Quesnot, murmura-t-il, une affaire est une affaire; la prudence vous conseille d'agir sans précipitation.

Il enfourcha de nouveau son cheval et continua sa route. Après avoir fait encore une centaine de pas sur le grand chemin, il prit un sentier de traverse, parallèle à l'avenue du château de Montreuil.

— Magnifique habitation, pensait l'ancien notaire: trois cents arpents de bois, cinq fermes en plein rapport, mobilier convenable... Ce cher M. Dubos me gênait considérablement.

La montre de M. Quesnot marquait trois heures après minuit lorsqu'il arriva aux premières maisons du bourg de Saint-Yon. La demeure de son successeur lui montra bientôt ses deux écussons de cuivre doré, brillant à la lumière de la lune. Le moment n'était pas heureux pour une visite: néanmoins, M. Quesnot souleva gaillardement le marteau de la porte. Personne ne bougea. L'ancien notaire ne se tint point pour battu, et frappa jusqu'à perdre haleine. Enfin, une servante endormie, après avoir longtemps parlé mentalement à travers les épais panneaux de chêne, ouvrit et se retira aussitôt, par pudeur, laissant M. Quesnot dans l'obscurité la plus complète. Il connaissait les êtres, et monta droit à la chambre de son successeur.

— Mon cher monsieur Seigneur, dit-il en entrant, je vous prie en grâce de ne vous point déranger... Votre santé est toujours bonne ?

Le bruit de la porte avait éveillé en sursaut M. Seigneur.

— Qui est là ? s'écria-t-il effrayé.

— C'est moi, mon cher monsieur, l'obscurité seule vous empêche de me reconnaître; surtout ne vous dérangez pas. Ayez l'obligeance de me dire où vous mettez votre briquet, j'allumerai la bougie.

Le notaire en titre n'avait garde de reconnaître la voix de son prédécesseur. Suivant l'habitude de ses confrères, à la campagne, il couchait auprès d'une paire de pistolets. M. Quesnot, qui cherchait en tâtonnant le briquet, entendit un bruit sec et significatif.

— Ne tirez pas, mon cher monsieur ! s'écria-t-il ; vous pourriez me blesser... Je suis M. Quesnot, votre ancien patron. Un meurtre commis sur ma personne serait inexcusable et inutile.

— M. Quesnot ! répéta le notaire... Qui me procure l'avantage?...

— Nous allons causer de cela, mon cher monsieur... ne vous dérangez pas. Je passais aux environs, en me promenant, et je me suis dit : si j'allais faire, sans façon, une petite visite à ce cher monsieur Seigneur ?

— Je vous rends grâce, murmura celui-ci ; mais, à cette heure...

— Par la même occasion, continua Quesnot, je lui demanderais un petit renseignement...

— Je suis à vos ordres.

M. Seigneur avait passé une robe de chambre, et se mit en devoir d'allumer une bougie, malgré les protestations de

Quesnot, qui l'adjurait de ne point se déranger. Une fois la chambre éclairée, les deux confrères échangèrent une accolade, et prirent place auprès du feu que M. Seigneur ranima tant bien que mal.

Il n'était pas dans la nature de Quesnot d'aborder un sujet de front. Il parla d'une foule de choses avant d'en venir à son but. Cet ancien notaire était né diplomate. Enfin, ayant usé de tous les lieux communs que put lui fournir sa fertile intelligence, il fit choix de cette savante transition :

— Pauvre M. de Montreuil ! dit-il.

— C'est un malheureux événement,

— Malheureux, en effet ! Je parlerais de même quand mon nom serait écrit en toutes lettres à certain endroit de son testament.

— Son testament ? répéta M. Seigneur ; je ne sache pas qu'il en ait fait un.

La joie de Quesnot à cette réponse amena sur son visage une expression de mélancolie telle que M. Seigneur lui prit la main avec intérêt, en disant :

— Mon cher confrère, espérez-vous donc quelque chose de la libéralité du défunt ?

— Fidonc ! à quel titre ? s'écria M. Quesnot auquel le dépit rendit toute sa sérénité ; j'ai, Dieu merci, mon cher monsieur, une fortune honnête et qui suffit à mes désirs.

M. Seigneur s'inclina : Quesnot reprit d'un air aimable :

— Par exemple, l'héritier de M. de Montreuil sera plus riche encore que moi !

— Il y a deux héritiers, dit le notaire.

— Bah ! fit M. Quesnot désappointé.

— Deux têtes : M. de Lislemer (Roger Antoine), du chef de sa mère, et les ayants-droit de M. de Champrenault (Isidore-Marie-Esprit), dont j'ignore le nombre.

— Diable, murmura Quesnot ; qui de cent ôte cinquante... Diable !

— J'ai écrit à M. de Lislemer, reprit M. Seigneur, afin de lui donner rendez-vous à Beltesme pour demain...

— Il y sera ! interrompit étourdiment Quesnot. Puis il ajouta en se reprenant :

— On ne manque jamais à ces rendez-vous-là, mon cher monsieur.

— Les ayants-droit de M. de Champrenault sont également prévenus, dit encore le notaire. Demain, ou pour mieux dire, aujourd'hui, j'ai l'honneur de faire leur connaissance.

M. Quesnot était devenu pensif.

— Serait-ce par hasard cette femme intéressante et désolée qui faisait route avec nous ? se demandait-il. Si cela était, j'en ai assez entendu pour savoir que ce cher M. Dubos a fait un pas de clerc. S'il avait connaissance... ?

— Et ce renseignement que vous vouliez me demander ? interrompit le notaire.



L'idiot se grisant avec de l'eau-de-vie.

— Mon cher monsieur, dit Quesnot, ce serait abuser de votre complaisance. Recouchez-vous, dormez bien, et regardez-moi comme votre dévoué serviteur.

A ces mots il se leva prestement et prit congé.

— Permettez que je vous éclaire, au moins, disait M. Seigneur en le suivant de loin.

Il parlait encore que déjà M. Quesnot était en selle, et reprenait, au pas, le chemin de Bellesme. Le notaire le crut fou, et néanmoins, suivit son conseil : il se recoucha.

Désormais M. Quesnot savait à quoi s'en tenir ; toutes ses inquiétudes avaient disparu, l'allégresse la plus pure emplissait son cœur. Aussi allait-il le front bas, laissant errer autour de lui son regard découragé. Un philanthrope l'aurait suivi à la piste pour le distraire de ses sombres pensées et prévenir un suicide ; un voleur l'eût épargné sur sa propre mine.

Le jour commençait à poindre lorsqu'il s'arrêta de nouveau au seuil du cabaret de la mi-côte. Cette fois, il mit pied à terre et frappa en maître. Dans ces campagnes éloignées de toutes villes importantes, les notaires sont en quelque sorte des autorités. Le propriétaire du bouchon reconnut M. Quesnot, et n'osa nier la présence du jeune couple dans sa maison. Il fit d'abord quelque difficulté de livrer accès à l'étage supérieur, mais bientôt, vaincu par l'attitude imposante de l'ancien officier public, il battit en retraite, et dit, à l'instar de Ponce-Pilate : Je m'en lave les mains. — Nous ne prétendons point affirmer qu'il poussa l'imitation jusqu'à effectuer sa menace. Nous sommes en Basse-Normandie, où une ablution quelconque est chose éminemment invraisemblable.

Ernestine et Roger étaient assis en face l'un de l'autre, auprès d'un maigre feu de bois vert. La jeune fille avait déclaré qu'elle ne s'endormirait point : l'aspirant, respectant son scrupule, veillait pour lui tenir compagnie. Ils bâillaient à tour de rôle, et quelquefois tous deux ensemble. La conversation était à la hauteur de la circonstance : Roger s'était mis en train d'expliquer l'usage de la chapelle de Grotna-Green, ce qui donnait à Ernestine occasion de regretter amèrement

que la France ne possédât point un établissement analogue. Au moment où l'entretien, ragaillardi par cet attachant sujet, commençait à s'animer quelque peu, la porte s'ouvrit tout à coup, et donna passage à M. Quesnot, qui entra sans se froter les mains. A cette terrible apparition, les deux amants poussèrent un cri ; puis Roger resta bouche bée, tandis qu'Ernestine se couvrait le visage des mains. Pour eux l'arrivée de M. Quesnot était d'autant plus inattendue

qu'ils le croyaient dans la diligence faisant route vers Alençon. L'ancien notaire prit un siège, s'assit entre eux et cligna de l'œil d'une façon assez malaisée à interpréter.

— Un temps affreux et un pitoyable feu ! murmura-t-il. Ernestine, ma chère enfant, passez-moi le soufflet, je vous prie.

La jeune fille obéit. M. Quesnot se mit à souffler le feu, et déploya, dans cet exercice, une grande activité. Quand il fut parvenu à remplacer par une flamme tiède et bleuâtre l'épaisse fumée produite par la lente combustion du bois vert, il se redressa brusquement et regarda Roger en face. Celui-ci recula instinctivement son siège.

— Mon cher monsieur, dit Quesnot après quelques secondes de silence, j'avais disposé de la main de ma fille ; cela contrariait vos vœux ; vous avez pris un parti décisif ; touchez là, épousez, et n'en parlons plus.

Il tendit à la fois ses deux mains. Ernestine se précipita sur la gauche qu'elle baisa avec effusion ; Roger, ébahi par ce dévouement inespéré, fut quelque temps avant de prendre la droite ; mais quand

il la tint, il la pressa si chaleureusement, que l'ancien notaire dut concevoir une idée avantageuse de la vigueur de son gendre futur.

— Assez ! assez ! dit-il en retirant ses doigts meurtris ; point de démonstrations exagérées. Je sais, mon cher monsieur, que vous êtes pauvre comme Job ; mais ma fille vous aime, à ce qu'il paraît ; avec de l'ordre, ce que je lui donnerai suffira pour deux... Point de remerciements, vous dis-je ! Qu'est un vil intérêt auprès du bonheur de cette chère enfant !

Cela dit, M. Quesnot se reprit à souffler. En soufflant, il insinua qu'il se rendrait dans la matinée à l'auberge du Lion-d'Or, à Bellesme, où les futurs conjoints devraient le suivre.



Le courrier remet un parchemin aux armes d'Amalfi.

V.

CLÉMENT DOUCEAU.

Marie de Champrenault s'était retirée dans la chambre à deux lits, ornement principal du *Lion-d'Or*. Seule, la pauvre femme pleura sur son enfant. Son amour pour Dubos n'avait, avant ce jour, subi aucune altération; jusqu'alors elle avait conservé un reste d'espoir, mais la scène qui venait de se passer, en lui montrant à nu le caractère de cet homme, dessillait ses yeux et la plongeait dans un profond accablement. Elle ignorait l'accusation de meurtre qui pesait sur Dubos; éperdue, elle s'était enfuie hors de la salle commune au moment où Urbain mettait en usage cet expédient désespéré. Marie avait compris seulement que son jeune protecteur était décidé à employer tous les moyens, même la violence, pour lui faire rendre justice. Elle le remerciait au fond de l'âme, mais n'espérait plus le voir réussir.

En ce moment, pour la première fois peut-être, Marie soupçonna la nature des sentiments d'Urbain; elle se rappela certaines circonstances que sa préoccupation constante avait autrefois laissé passer inaperçues; à l'aide de cette clé nouvelle, elle expliqua aisément la tristesse du jeune homme, sa contrainte lorsqu'il se trouvait seul avec elle et jusqu'à la tendresse passionnée qu'il montrait en toutes occasions pour sa fille. Urbain l'aimait; pourtant, il avait dit à Dubos : — Vous ne partirez pas ! — Il s'était dévoué sans mesure. Marie sentit des larmes d'attendrissement venir à ses yeux; elle eût voulu le payer de retour, et ne pouvait chasser l'image de Dubos, si longtemps maîtresse de son cœur.

— Qu'ai-je à lui offrir, murmurait-elle, en récompense de sa généreuse abnégation? Oh! s'il m'était donné de le faire tout à coup heureux et riche, je deviendrais forte contre mes souvenirs!

Après le départ de la diligence, tous les habitants du *Lion-d'Or*, maîtres et valets, étaient allés se mettre au lit. Marie ne veillait point seule pourtant. Dans la salle commune, Clément Douceau était accroupi auprès du foyer presque éteint. De temps à autre, il faisait le tour des tables, et interrogeait minutieusement les pots vides. Dix fois, il avait pu se convaincre que pas une goutte de liquide ne restait à l'intérieur. Il recommençait néanmoins, poussé par un irrésistible instinct. Ensuite il revenait près du feu, grommelant d'étranges doléances.

— Le vieux Montreuil me donnait à boire, disait-il; j'ai mal fait de tuer le vieux Montreuil... J'ai soif!

Tout à coup il se laissa tomber sur ses mains; son cou se tendit; son œil s'ouvrit et lança un éclair. En suivant la direction de son regard, on aurait pu voir briller un objet dans l'ombre, à la place où se tenait d'ordinaire madame Durand, la maîtresse du *Lion-d'Or*. L'idiot resta longtemps ainsi, ramassant ses membres, retenant son souffle, comme un chien d'arrêt qui craint d'épouvanter sa proie; puis il se prit à ramper doucement, jusqu'à ce qu'il pût se saisir de l'objet. Alors il éclata en transports extravagants.

— C'est elle! disait-il; Clément a la clé; il boira, il boira tout!

La porte de la chambre à deux lits fermait au loquet seulement. L'idiot l'ouvrit et entra. Marie, demi-couchée sur son lit, commençait à succomber à la fatigue; sa lumière n'était point encore éteinte. A la vue de cet homme au visage hideux, la jeune femme voulut pousser un cri. Clément leva la main. Marie, atterrée, se tut. Elle suivait d'un œil effrayé tous les mouvements de l'idiot. Celui-ci passa devant elle sans s'arrêter, fit jouer la clé dans la serrure d'une armoire, et tira successivement trois bouteilles, qu'il disposa en ligne sur le parquet.

Le premier bouchon sauta; le goulot entra convulsivement dans la bouche grande ouverte de l'idiot. Il but, reprit haleine et but encore; il but tout, jusqu'à la dernière goutte. Ce qu'il buvait ainsi était de l'eau-de-vie.

Il se leva et repoussa du pied les bouteilles vides. Sa physionomie s'était transformée: il y avait dans son regard une sauvage intelligence.

— C'est bon, dit-il en redressant sa haute taille.

Marien osait faire un mouvement; Clément Douceau semblait avoir oublié sa présence. Il se dirigea lentement vers la fenêtre. L'énorme quantité d'alcool qu'il avait absorbée produisait sur sa nature inerte un effet extraordinaire: il se sentait fort et capable de penser. Bue

par un autre, cette dose d'eau-de-vie eût occasionné l'ivresse, la mort peut-être; à l'idiot, elle donna seulement la vie et l'audace d'un homme. Et, comme ce qu'il y avait en lui d'intellectuel était confus, borné, mais pervers, la première pensée de son esprit subitement éclairé fut criminelle. Il se souvint tout à coup des événements de la veille.

— En prison! murmura-t-il, en prison à ma place!... Il dira que ce n'est pas lui; il est riche, on le croira; moi, on me mènera devant les robes rouges.

Cette pensée le fit frissonner. Nous avons dit que Clément Douceau avait été absent autrefois pendant plusieurs années; sans doute, ses brutales passions l'avaient mis en contact avec la justice; il s'en souvenait.

A ces mots, il ouvrit la croisée et sauta dehors. Marie était plus morte que vive: elle avait tout entendu. Un long quart d'heure s'écoula avant qu'elle eût trouvé la force de se faire entendre. Lorsqu'arrivèrent enfin les gens du *Lion-d'Or*, la jeune femme raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

— Toute l'eau-de-vie! jusqu'à la dernière goutte! s'écria madame Durand, stupéfaite.

— Mais courez donc, disait Marie; ne m'avez-vous pas entendue? Il va le tuer!

— Qui? demanda négligemment l'hôtesse.

— Je ne sais.

Madame Durand haussa les épaules.

— Clément est doux comme un agneau, dit-elle; il ne ferait pas de mal à une mouche. Puis elle ajouta tristement: — Voilà six francs de perdus!

Marie passa le reste de la nuit en proie à une fiévreuse agitation. Elle voyait sans cesse devant elle cette sauvage créature, souriant à la pensée du meurtre. Les gens du *Lion-d'Or* se recouchèrent, et dormirent sur les deux oreilles.

Pour Clément Douceau, ils s'achemina vers la gendarmerie. Le grand air fit brusquement monter à son cerveau les fumées de l'alcool, il marchait d'un pas ferme et tête haute; mais une exaltation croissante commençait à s'emparer de lui. Parvenu au but de son excursion nocturne, il fit le tour de l'édifice, cherchant la fenêtre de la prison. Sa vue se troublait de plus en plus; il passa dix fois devant sans la reconnaître. Quand il l'aperçut une joyeuse exclamation sortit de sa bouche.

— Le vieux Montreuil est mort, dit-il; les morts ne parlent pas... Je vais tuer l'autre.

Ceci n'était point chose aisée; la fenêtre de la prison s'ouvrait à dix pieds au-dessus du sol. L'idiot s'épuisa longtemps en efforts inutiles; il ne pouvait l'atteindre. Enfin, un dernier bond éleva sa main à la hauteur de la saillie; il s'y cramponna et demeura suspendu. Sa force, doublée par l'ivresse, fit le reste; un instant après, il était à genoux sur la saillie et secouait les barreaux de fer. Ce dernier obstacle n'était point de ceux que la vigueur d'un homme puisse renverser; Clément dut reconnaître qu'il déchirait ses mains en pure perte; il s'arrêta et prêta l'oreille. On entendait à l'intérieur une respiration égale et bruyante: Dubos dormait. L'idiot plongea son bras à plusieurs reprises entre les barreaux, essayant de saisir sa proie dans l'ombre; sa main effleurait les vêtements de Dubos, mais ne pouvait les saisir. Il s'avisait d'une ruse diabolique: ayant plongé son bras de toute sa longueur, il tint sa main ouverte et poussa un cri. Dubos tressaillit et se leva sursaut; la main de Clément se referma, pressant comme un étoupe l'épaule du malheureux prisonnier. L'idiot le tira ainsi jusqu'à la hauteur de la fenêtre. Dubos terrifié, poussait des cris de détresse; Clément, auquel le succès faisait oublier tout le reste, lui répondait par des hurlements de joie. En même temps il introduisait son autre main dans la prison et tâta le cou de Dubos.

— Ne bouge pas, disait-il en riant d'un rire stupide et haletant; je vais t'étrangler comme il faut... Le vieux Montreuil ne bougeait pas, lui; ça fut fait en un tour de main.

Il joignait, bien entendu, le geste à la parole; Dubos, suffoqué, râlait et se sentait perdre courage. L'idiot continuait patiemment son hideux travail, et, causant avec soi-même, comparait la résistance de Dubos à celle du malheureux Montreuil.

Une fenêtre située au-dessus de la prison s'était ouverte depuis quelques secondes; la tête du brigadier Gérard se pencha; il jeta autour de lui un regard de soupçon. Clément Douceau, tout entier à sa besogne, ne le voyait point, et poursuivait son monologue, d'après lequel il n'était pas permis de douter qu'il ne fût l'assassin de M. de Montreuil. Le gendarme ne perdait pas une parole; néanmoins, il ne comprenait pas. Sa première pensée fut que l'idiot venait là pour fa-

vortiser l'évasion du prisonnier. Éveillant aussitôt ses camarades, il descendit prestement les escaliers et sortit. Arrivés derrière Clément, les gendarmes, au nombre de trois, s'arrêtèrent pour écouter ; les plaintes étouffées de Dubos frappèrent leurs oreilles. Les cris de triomphe de l'idiot, à travers lesquels revenait sans cesse le nom de M. de Montreuil, mirent enfin le brigadier sur la voie. Il s'élança, saisit les jambes de Clément, et leur imprima une violente secousse. L'idiot tomba en poussant un cri de rage ; Dubos s'affaissa, demi-mort, sur la paille de sa prison.

Les trois gendarmes entouraient Clément Douceau. Le jour commençait ; la face de l'idiot, livide et subitement rendue à son expression de complète apathie, ne laissait voir ni crainte, ni repentir ; son œil se cachait sous sa paupière demi-baissée ; le crépuscule, douteux encore, l'aidait à dissimuler le rapide et cauteleux regard qu'il lançait de temps à autre autour de lui.

— Misérable fou ! dit le brigadier Gérard, c'est donc toi qui as assassiné M. de Montreuil !

Clément garda le silence et ne bougea pas.

— Saisissez-moi ce drôle ! continua Gérard.

Les deux autres gendarmes s'avancèrent. Au moment où l'un d'eux portait la main au collet de l'idiot, celui-ci se renversa brusquement en arrière, fit la culbute, et se releva à dix pas. Les gendarmes s'arrêtèrent indécis ; quand ils s'ébranlèrent de nouveau, Clément était hors de leur atteinte. Il se retourna :

— J'ai tué, dit-il avec un éclat de voix ; je tuerai ; j'aime à tuer et à boire !

Il disparut dans une ruelle obscure ; les gendarmes abandonnèrent sa poursuite.

Dubos fut tiré de la prison et transporté dans la chambre du brigadier. On lui fit, sur son arrestation, de très-humbles excuses, et, s'il resta un instant de plus à la gendarmerie, ce fut de sa propre volonté, afin de se remettre un peu de la terrible secousse qu'il venait d'éprouver. Quelques heures de sommeil suffirent pour amener ce résultat. Vers midi, il prit la route du *Lion-d'Or*, dispos et impatient d'apprendre ce qui s'était passé durant son absence forcée.

La salle commune de l'auberge était solitaire ; on attendait de minute en minute le passage de la diligence d'Alençon. Dubos jugea qu'il serait prudent de déguerpir avant le retour du terrible conducteur. Néanmoins, comme il gardait rancune à Marie de Champrenault, cause innocente de sa mésaventure, il ne put se refuser le plaisir de lui faire ses adieux. Pendant qu'on sellait pour lui un cheval, il entra dans la chambre à deux lits.

Nous ne raconterons point la scène qui eut lieu entre eux. Il est des cas où la raillerie est chose infâme ; et l'infamie froide, raisonnée pour ainsi dire, ne saurait inspirer que le dégoût.

Le jeu plaisait à Dubos, sans doute, car il resta plus longtemps qu'il n'avait compté le faire. Marie, surprise, puis indignée, ne répondait point ; le mépris lui sauvait la douleur. Cependant un grand bruit se faisait entendre dans le reste de l'auberge. Lorsque Dubos voulut sortir, la salle commune était pleine ; jamais le *Lion-d'Or* n'avait donné asile à une nombreuse assemblée. C'étaient d'abord les voyageurs de la diligence d'Alençon à Paris ; c'étaient quatre messieurs bien couverts, arrivant de cette dernière ville en chaise de poste ; puis nos deux amants escortés de M. Quesnot ; puis, enfin, M. Seigneur, le notaire de Saint-Yon, armé d'un énorme dossier.

Urbain entra dans la chambre à deux lits comme Dubos en sortait. A la vue de celui-ci, les quatre messieurs poussèrent en chœur un cri de satisfaction.

— Voilà notre homme ! dirent-ils ; le voyage est fini.

Dubos, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se mit à leur disposition ; c'étaient quatre de ses créanciers parisiens.

— Les héritiers de M. de Champrenault (Isidore-Marie-Esprit)... prononça le notaire à voix haute.

Personne ne répondit ; Quesnot toucha le bras de M. Seigneur.

— Dans cette pièce, dit-il, en montrant la chambre à deux lits.

— M. de Lislemer (Roger-Antoine)... dit encore le notaire.

Roger se présenta et demanda ce dont il s'agissait.

— Mon cher ami, je n'en sais rien, répondit Quesnot d'un ton larmoyant, ce cher M. Seigneur va probablement nous le dire.

Dubos écoutait avec attention et semblait singulièrement intrigué.

— Veuillez me suivre, monsieur de Lislemer, reprit le notaire.

Quesnot, Ernestine, Roger et M. Seigneur entrèrent dans la chambre à deux lits. La porte se referma sur eux. Les voyageurs de la diligence reprirent place et partirent ; Urbain s'était muni d'un remplaçant.

Dubos resta seul avec ses quatre créanciers qui le pressaient de les

suivre. Il s'était doucement approché de la chambre particulière et tenait l'oreille à la serrure.

— Messieurs, dit-il tout à coup, mon sort se décide derrière cette cloison. Je n'ai rien ; dans deux minutes je puis avoir cinquante mille francs de rentes.

Les quatre messieurs haussèrent les épaules.

— Sur mon honneur, reprit Dubos, je dis la vérité.

— Votre honneur ! répéta l'un des créanciers.

Et les trois autres d'éclater de rire.

— Voyons, faites-nous le plaisir de monter avec nous ; la chaise est bonnée et bien suspendue...

— Vous ne me croyez pas ! s'écria Dubos ; venez donc écouter à votre tour.

— Cent mille livres de rentes, disait le notaire à l'intérieur, à partager entre M. de Lislemer et mademoiselle de Champrenault.

— Entendez-vous ? reprit Dubos ; eh bien ! cette femme est à moi, je l'ai abandonnée. Si je reviens vers elle, à présent que je suis censé ignorer tout, mon repentir la touchera ; si vous me forcez d'attendre, elle devinera mes motifs. Il sera trop tard.

Les quatre messieurs se regardèrent indécis.

— Et vous perdrez votre créance ! continua Dubos, croyant frapper le grand coup.

— Il faut avouer que vous avez une faculté merveilleuse, dit tranquillement un des Parisiens. Voici pour le moins la centième fable que vous me contez ; et malgré cela, j'ai été sur le point de me laisser prendre encore.

— C'est comme nous, appuyèrent les autres.

Dubos laissa échapper une exclamation de rage.

— Un million ! c'est un million que vous me volez ! cria-t-il en se débattant contre ses créanciers qui l'entraînaient vers la chaise de poste.

Il n'était pas le plus fort, et dut enfin monter dans la voiture, qui prit aussitôt après au galop la route de Paris.

La porte de la chambre à deux lits s'ouvrit en ce moment ; Quesnot sortit le premier, donnant la main à Marie de Champrenault.

— Belle dame, dit-il avec tristesse, j'ai quarante-cinq ans, une jolie fortune et une belle réputation. J'ai l'honneur de vous offrir le tout en échange de votre main.

Marie s'excusa poliment ; ce refus désola l'ancien notaire, et rendit à sa physionomie la joyeuse expression qui convenait à la circonstance. Il quitta la main de Marie, et se replia sur les deux amants.

— Du moins, mon cher enfant, dit-il à Roger, je n'ai point attendu cet heureux événement pour vous accorder la main de ma fille.

— Excellent père ! murmura celle-ci.

— Je ne m'étonne plus, s'écria étourdiment M. Seigneur, si vous êtes venu me réveiller au milieu de la nuit ; l'affaire en valait la peine.

— Maladroit ! grommela Quesnot, qui se frotta les mains avec transport.

Roger feignit de n'avoir point entendu.

Près du foyer, Urbain et Marie s'entretenaient à voix basse.

— Maintenant, disait le jeune homme, vous n'avez plus besoin de moi.

— Vous allez quitter, j'espère, cet emploi de conducteur ? interrompit Marie.

— Je suis sans fortune, répondit Urbain, et j'ai ma mère à soutenir.

— Mais je suis riche, moi ; n'ai-je point, en acceptant vos bienfaits, acquis le droit de vous offrir...

Urbain l'interrompit d'un geste ; puis, craignant de l'avoir offensée, il reprit :

— Vous êtes bonne, et je vous remercie ; mais je resterai conducteur.

Marie baissa la tête ; quand elle la releva, ses joues étaient vivement colorées. Plusieurs fois elle ouvrit la bouche et ne parla point, comme si deux résolutions contraires eussent tenu son esprit en suspens. Enfin elle tendit sa main qu'Urbain serra dans les siennes...

— Ma fille n'a point de père, murmura-t-elle tout bas.

Urbain recula, et mit sa main sur son cœur pour en contenir les battements. M. Quesnot s'était avancé à pas de loup.

— Nous aurons double noce ! s'écria-t-il en riant à gorge déployée... Belle dame, je sollicite l'honneur de signer au contrat.

Le double mariage eut lieu en effet, mais ce ne fut point au *Lion-d'Or*. Le lendemain, la diligence d'Alençon à Paris emporta nos cinq personnages qui vécurent depuis lors parfaitement heureux. — Du moins, rien ne nous oblige à supposer le contraire.

Dubos passa cinq ans dans une maison de détention pour dettes.

Quand il en sortit, on était en pleine restauration. Il se fit officier de l'empire, injustement rayé des cadres, et gagna à ce métier une honnête aisance.

Pour Clément Douceau, son histoire fut moins gaie.

Quelque temps après les événements que nous venons de rapporter, le brigadier Gérard, entrant un jour à l'auberge du *Lion-d'Or*, vit avec un inexprimable étonnement l'idiot accroupi à sa place ordinaire. Il était hâve, défait, et semblait affaibli par un long jeûne. Le brigadier Gérard s'empara de lui, sans autre obstacle que les cris et les larmes de madame Durand, l'hôtesse. Conduit devant la cour d'assises d'Alençon, Clément garda d'abord un silence obstiné; l'instruction se prolongea; tous les personnages qui ont figuré dans ce récit furent appelés comme témoins; en définitive, la cour et le jury ne savaient trop à quoi s'en tenir. Le matin de l'arrêt, on permit à madame Durand d'entrer dans la prison de son cousin; la bonne dame portait avec elle une bouteille d'eau-de-vie, comptant régler la dose à sa volonté. Il n'en fut point ainsi; l'idiot s'empara du flacon, et but jusqu'à la dernière goutte.

On le conduisit à l'audience. Sa contenance changea entièrement. L'alcool avait produit son effet ordinaire.

— J'ai tué! s'écria-t-il; je tuerai. J'aime à tuer

Malgré les lamentations de madame Durand, qui jurait sur son salut que son pauvre cousin était incapable de *faire du mal à une mouche*, Clément fut déclaré coupable. A cause de son idiotisme, la cour ordonna qu'il serait enfermé à perpétuité dans une maison de fous.

C'est ainsi que le *Lion-d'Or* fut privé de son bon génie. Madame Durand versa d'abondantes larmes, et pronostiqua la chute de la plus belle des auberges de Bellesme. Le hasard lui donna raison. Après le départ de Clément Douceau, le *Lion-d'Or* végéta quelque temps, et reçut enfin le coup de grâce par l'établissement d'une auberge rivale. Aujourd'hui le *Lion-d'Or* appartient à l'histoire

LES JUMEAUX DE FOIX.

LE CAPITAINE POLIN.

Il n'y eut point de nuit à Reims le 42 juin 1547. Le lendemain, devait être sacré en l'église cathédrale, Henri de Valois deuxième du nom, venant au trône de France par la mort du roi son père, décédé le dernier jour de mars de la même année. Dès le soir, d'innombrables torches avaient été allumées à tous les carrefours; des feux de joie brûlaient sur toutes les places; n'eussent été les chants d'allégresse qui sortaient en même temps des hôtels nobles, des réduits bourgeois et des tavernes où s'ébattait le bas peuple, on aurait dit que la bonne ville était en proie à un vaste incendie. Le cardinal de Lorraine devait tenir l'ampoule; en l'honneur de ce choix M. de Guise donnait bal. Comme on peut croire, tout ce que Paris comptait de nobles et galants seigneurs s'étaient donné rendez-vous pour la royale cérémonie; les dames non plus ne manquaient pas. Le Louvre aurait été jaloux, si les rondes prunelles de ses donjons eussent pu voir quelle illustre assemblée lui faisait défaut ce soir-là: Montmorency, Boucher, Foix, La Trémoille, Lorraine Châtillon, catholiques et sectateurs de Calvin s'étaient réunis pour dire *Amen* au joyeux avènement de sa majesté le roi.

Vers deux heures du matin, le crépuscule vint mêler sa douteuse lumière aux lueurs palissantes des flambeaux de la fête.

Les chants avaient cessé par la ville, un silence comparatif se faisait, que troublaient à peine, par intervalle, les folles clameurs de quelques soudards avinés. A ce moment les portes de l'hôtel, loué par François de Guise s'ouvrirent; plusieurs gentilshommes, le manteau sous le bras, à cause de la chaleur, et l'épée de parade au côté, passèrent le seuil et se dispersèrent dans la rue.

Parmi ceux qui faisaient fi de la sortie des dernières heures de la fête, deux jeunes seigneurs, à peine arrivés aux limites de l'adolescence, se distinguaient par leur riche costume, autant que par leur teint enflammé, leur démarche chancelante et leur regard alourdi par l'ivresse.

— Holà! disait la livrée de Lorraine, en les voyant trébucher au degré du perron, MM. de Foix, en honnêtes jumeaux, n'ont point voulu rester en arrière l'un de l'autre. Le carrosse de Sa Majesté, s'il vous plaît, pour venir en aide aux jambes de ces joyeux enfants!

Eux, pendant cela, décrivait sur le pavé des courbes extravagantes, et juraient Dieu que la ville de Reims dansait un menuet sous leurs pieds.

A quelque distance, suivant le même chemin, marchait un gentilhomme de haute taille, escorté d'un seul valet sans livrée. Quand MM. de Foix eurent joint leur suite et enfourché leurs chevaux, ils durent passer tout près de lui. Il n'entendait point le pas de leurs montures et continuait sans tourner la tête, sa marche lente et grave. Au moment où la cavalcade allait passer outre, un obstacle se pré-

senta qui fit dévier subitement le gentilhomme et le força de prendre le milieu du pavé.

— Place à Bernard de Foix, duc de Candale et de Randan, baron de Senecey! dit aussitôt un valet avec emphase.

— Place à Phébus de Foix, seigneur de Lescun.

C'étaient les noms et titres des fils jumeaux de Gaston, prince-capital de Buch.

Le gentilhomme sembla ne point prendre garde à la sommation du premier valet; mais au nom du seigneur de Lescun, il fit un brusque mouvement. Néanmoins, il poursuivit sa route sans se retourner.

— Voici un audacieux fantassin! s'écria Phébus en riant; que vous en semble, monsieur mon frère?

Au lieu de répondre, Bernard piqua des deux et poussa son cheval droit au gentilhomme, qui, heurté, se retint à grand'peine au mur d'une maison, et mit incontinent l'épée à la main.

Les deux frères reculèrent involontairement en voyant sa figure; tous deux le connaissaient. C'était un homme jeune encore d'apparence; ses cheveux noirs s'échappant d'une large toque de velours, à la mode du roi François, rejoignaient sa barbe soyeuse et touffue; sur ce cadre obscur ressortait un noble visage à la peau fine et blanche, aux traits délicats, à l'expression mâle en même temps que gracieuse; sa riche taille, modèle de force et de souplesse, se redressait en ce moment de toute sa hauteur. Tout dans sa personne offrait le type de la beauté humaine, portée à son suprême degré de perfection. Il avait nom Antoine Escalin, baron de La Garde. Sa renommée, qui était grande et datait des premières années du règne de François, lui donnait l'âge d'un vieillard; mais quand on voyait ce front sans rides, demi caché sous une profusion de boucles brunes, on se demandait involontairement si l'erreur publique ne confondait point, dans la personne du baron, deux générations distinctes, et si le hardi capitaine, contemporain de la jeunesse du roi François, pouvait bien être encore le beau seigneur que poursuivaient de leurs œillades les femmes de madame Diane au sacre du roi Henri II. Par le fait, le baron avait alors près de soixante ans; et si les injures du temps avaient glissé sur lui jusqu'alors impuissantes, c'est que sa robuste nature était, au physique comme au moral, de celles qui bravent l'âge et se conservent intactes par delà les jours de leur vieillesse.

M. de La Garde avait joui sous le précédent règne d'une légitime faveur; c'était le plus grand homme de mer qu'eût alors la France. Tandis que M. d'Annebaut, le grand amiral, enjolivait son petit manoir de la Hanadais, s'efforçait de lui donner l'apparence d'une cavalle, ce qui à coup sûr était aussi ingénieux que méritant, M. de La Garde, général des galères, battait les armées navales de Charles-Quint et contrebalançait la gloire des deux plus intrépides et habiles marins qu'ait produits l'Europe au moyen âge: Barberousse et Deria. Depuis l'avènement du nouveau roi, M. le connétable, devenu tout-puissant, avait disgracié M. de La Garde. Celui-ci, simple particulier désormais, tenait un état proportionné à sa médiocre fortune.

Cette nuit M. de La Garde était si modestement vêtu, que la méprise des deux frères n'avait en soi rien de surprenant. Il portait

pourpoint et haut-de-chausses noir, en drap commun, épée à garde d'acier bruni et fentre sans plume. Un riche cordon de Saint-Michel, descendant jusqu'à mi-poitrine, empêchait seul ce costume sombre et d'ordinaire significatif, derressembler à un déguisement d'aventure. Comme nous l'avons dit, les deux jeunes gens avaient instinctivement reculé, mais ce commun mouvement ne prenait point sa source dans la même pensée. Bien qu'ils s'aimassent d'affection fraternelle, les jumeaux de Foix étaient singulièrement différents de caractère. L'aîné, M. le duc de Randan, était un jeune courtisan à la parole hautaine, et fier de ses titres outre mesure, méprisant la roture de toute son âme, et la petite noblesse autant que la roture. Le seigneur de Lescun était un soldat simple et franc. Nous ne voudrions point dire qu'il comptât pour rien le bonheur de sa naissance. Ceci, eu égard aux idées du temps, serait une gratuite invraisemblance; mais son cœur était noble, son intelligence élevée; il savait saluer la véritable gloire, même sous le morion bosselé de l'officier de fortune. Bernard s'arrêta, un sourire dédaigneux à la bouche; Phébus fit sentir le mors à son cheval et se découvrit.

— Monsieur, commençait-il, excusez notre maladresse, je vous prie...

Le duc de Randan se hâta de l'interrompre.

— Pardieu ! dit-il d'une voix que faisait trembler l'ivresse, c'est affaire aux gens de bas lieu de ne savoir se conduire. A quoi bon endosser le pourpoint d'aventure pour tirer ensuite l'épée en pleine rue, à visage découvert.

Le baron n'avait point encore ouvert la bouche; il montra froide-ment le cordon de l'ordre sans doute pour repousser l'insinuation de Bernard; celui-ci affecta de se méprendre.

— Je sais, dit-il, que le feu roi, dont Dieu ait l'âme, a mis ce cordon sur toutes sortes de poitrines; c'est grande pitié, par la messe ! et si monseigneur Saint-Michel Archange, revenait en terre par hasard, il ferait une certaine grimace en voyant certains de ses chevaliers.... Faites place !

En même temps il poussa son cheval; le valet du baron s'était enfui, craignant les suites de cette rencontre. Ce dernier restait donc seul en face de deux jeunes gens escortés par une nombreuse livrée. Son visage ne laissait percer aucun signe de courroux : droit et immobile, on aurait pu le croire étranger à ce qui se passait près de lui.

— Monsieur mon frère, dit Phébus, il faut vous modérer pour l'amour de moi.

Le baron tressaillit à ce mot : il jeta sur le plus jeune un regard d'indécible tendresse; peut-être, mettant sur le compte de l'ivresse l'insulte de Bernard, allait-il livrer passage, lorsque la tête du cheval de ce dernier vint le heurter de nouveau. Une rougeur subite monta au front de M. de La Garde. Il saisit la bride de son cheval et la secoua avec violence; le cheval se cabra. Bernard vida les argons.

Il y eut un instant de tumulte. La livrée se précipita en masse : les uns aidaient Phébus à relever son frère, les autres attaquaient vivement M. de La Garde. Celui-ci ne céda pas un pouce de terrain. Se contentant de tenir la valetaille à distance avec le plat de son épée, il demeurait à la même place et attendait. Le jour venait; la foule sortait du bal; un cercle de curieux commençait à se former.

L'ivresse de Phébus s'était complètement dissipée; son regard croisa celui de M. de La Garde; tous deux semblèrent se comprendre. Le baron s'inclina et fit un pas en avant : le seigneur de Lescun l'aborda découvert :

— Monsieur, dit-il, un combat est désormais nécessaire, me voici prêt.

Le baron de La Garde avait fait dès longtemps ses preuves; il passait à bon droit pour la plus rude lame de la cour de France. D'ordinaire une proposition le trouvait calme et presque joyeux, cette fois ce mot combat le fit pâlir, il garda le silence.

— Sur ma parole, dit Phébus, ce n'était point ainsi que j'espérais vous aborder, monsieur; j'aurais voulu, au glorieux capitaine, présenter la main du jeune soldat; j'aurais voulu vous demander votre amitié; car entre tous mes maîtres au métier de la guerre, je vous aime et je vous honore, mais le destin s'est joué de mon espoir, il nous faut, s'il vous plaît, mesurer sur-le-champ nos épées.

— J'ai reçu une insulte, mais elle ne vient pas de vous, dit le baron en proie à une singulière agitation; avec vous, je ne veux point de combat.

Bernard, remis sur ses jambes, s'était avancé en chancelant.

— Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il en repoussant Phébus, le cadet de Foi voudrait-il prendre la tutelle de son aîné... En garde, maître, cet enfant a trop parlé : agissons.

Le duc de Randan avait joint le geste à la parole et poussait au

baron des bottes étourdies et mal assurées. Un sourire de profond soulagement avait déridé le visage de celui-ci à la vue de son nouvel adversaire. Il se mit immédiatement sur la défensive. Cependant le cercle des curieux s'était considérablement épaissi. Plusieurs grands seigneurs avaient fait arrêter leurs carrosses et s'étaient mêlés à la foule. M. de Guise lui-même ayant aperçu, des balcons de son hôtel, ce rassemblement qui allait sans cesse grossissant, avait envoyé un de ses gentilshommes afin de mettre le holà. Les deux combattants avaient déjà échangé plusieurs passes, lorsque l'un des assistants fit remarquer à voix haute que M. de La Garde, chevalier de Saint-Michel, ne pouvait se battre, d'après les statuts de cet ordre, contre un simple gentilhomme. Le duc de Randan écuma de fureur à cette parole qui semblait le déclarer indigne de croiser le fer avec un parvenu. Il s'arrêta pour décliner derechef les noms et titres de sa maison. Ce faisant, il ne négligea point, bien entendu, d'entremêler sa litanie de belles et bonnes injures adressées au baron. Celui-ci avait montré jusqu'alors une froideur et un calme inaltérables; mais enfin les outrages qu'on lui fit en présence de tous ces courtisans, ses ennemis pour la plupart, allumèrent son courroux, à son tour il provoqua.

L'obstacle restait le même; dix rapières séparaient les deux combattants.

— Vous êtes chevalier de Saint-Michel, répétaient les courtisans avec un accent plein de raillerie.

— Donc à cela ne tienne, s'écria enfin le baron hors de lui.

Et dépouillant tout à coup le cordon de l'ordre, il brisa la croix sur le pavé.

Les gentilshommes reculèrent. M. de La Garde porta rapidement plusieurs bottes qui mirent en désordre le malheureux jeune homme : étourdi par la fougue de l'attaque, paralysé par un reste d'ivresse, il rompait incessamment et ne paraît plus que par hasard. L'issue de la rencontre n'était plus incertaine, aussi, lorsqu'une dernière fois le baron se fendit, un cri étouffé sortit de toutes les poitrines, on ne vit point le duc de Randan parer; le coup porta si droit que le gant du baron vint frapper en plein la poitrine du jeune homme. Tous s'élan- cèrent pour soutenir ce dernier, qui se laissait faire, incapable de manier le fer davantage. Le baron rengaina et disparut, après avoir, chose qui surprit étrangement l'assemblée, reçu une chaleureuse accolade du seigneur de Lescun, le frère de sa victime.

On chercha la blessure de Bernard : sa poitrine était intacte, et laissait apercevoir seulement une contusion légère à l'endroit où avait porté le gant de M. de La Garde. De ce mystère qui semblait à chacun inexplicable, Phébus seul aurait pu donner la clé; au terrible mouvement du baron, il avait deviné, comme tout le monde, que c'en était fait de son frère; son cri avait devancé celui de tous. Cette voix avait agi sur M. de La Garde bien puissamment sans doute, car son œil enflammé naguère, avait pris soudain une expression de repentir et de pitié. Ne pouvant plus retenir sa rapière lancée avec vigueur, il l'avait relevée à temps, son poing seul avait porté; Phébus, laissant à d'autres le soin de soutenir son frère, s'était jeté dans les bras du baron, qui lui avait rendu son étreinte avec une sorte de passion. Tandis que M. de La Garde rengainait et cherchait à fendre la foule, le seigneur de Lescun crut voir une larme sur sa joue.

Les jumeaux de Foi regagnèrent la maison de leur père. Bernard était triste, et s'en prenait à chacun du ridicule résultat de son aventure. Pour Phébus, il réfléchissait, se demandant quel attrait mystérieux et mutuel attirait l'un vers l'autre le seigneur de Lescun et le baron de La Garde, différents d'âge et de naissance, et qui s'étaient vus à peine une ou deux fois avant cette hostile rencontre.

Ce jour eut lieu à l'église cathédrale le sacre du roi Henri II. Malgré la gravité de la cérémonie, on s'entretint du duel nocturne et de cette miraculeuse estocade qui s'était changée si fort à propos en un coup de poing. D'ordinaire quand M. de La Garde descendait dans le pré, il n'y avait point matière à rire, et c'était la première fois peut-être que les amis de ses adversaires avaient des remerciements à lui adresser.

Le seigneur de Lescun, qui avait été de tout temps un admirateur de M. de La Garde, résolut de n'en point rester là, et de porter le lendemain au généreux vainqueur de son frère, le témoignage de sa reconnaissance.

II.

UNE RENCONTRE DE NUIT.

Vingt ans avant les événements que nous venons de rapporter, le prince captal de Buch habitait avec sa femme, unique héritière des La Rochefoucauld-Randan, son petit château d'Albuna, en Piémont; la princesse mit au monde deux jumeaux, qui furent allaités d'abord, sous ses yeux, au château d'Albuna. Avant que les deux enfants fussent en âge d'être sevrés, la guerre éprouva une recrudescence furieuse en Italie; le Piémont devint le théâtre d'une lutte acharnée, rendue plus sanglante par les représailles que nécessitait la cruauté des Espagnols; le captal de Buch ne voulut point laisser sa femme au milieu d'un pays désolé par la guerre, dans un manoir de plaisance, à peine défendu par un semblant de fortification. C'était un homme égoïste et dur; mais la naissance de deux héritiers de son nom lui inspirait pour leur mère une reconnaissance mêlée de respect. Sur le point de partir pour la France, un obstacle se présenta. Aucun prix ne put déterminer la nourrice à passer la frontière. Cette femme qui jusqu'alors avait montré une patience et une douceur extrêmes, devint tout à coup intraitable dès qu'il s'agit d'abandonner son pays. Deux partis se présentaient entre lesquels la princesse eut à choisir : emmener ses enfants à tout risque, ou les confier aux mains de la femme qui avait pris soin d'eux jusqu'à ce jour. Le temps pressait, le captal mit fin à toute irrésolution en posant dans la balance sa volonté souveraine; sans essayer d'approfondir les motifs de l'étrange obstination de la nourrice, il lui remit les deux jumeaux, et prit la route de France dans sa litère armoriée, autour de laquelle galopaient ses gentilshommes : pour être prince *in partibus*, ou à peu près, S. A. S. le captal n'en était que plus entiché des prérogatives de son rang.

Après le départ des deux nobles voyageurs, la nourrice piémontaise, qui avait nom Marie, quitta le château et s'établit au village voisin; il va sans dire que le captal pourvut dès lors généreusement à ses besoins.

Marie n'était point connue dans le pays. La princesse l'avait trouvée allaitant un enfant nouveau-né. Attirée par l'air noble et la douce physionomie de la jeune paysanne, la dame de Buch, sur le point de devenir mère, l'avait abordée. A ses questions, Marie répondit qu'elle était pauvre et délaissée par son mari qui guerroyait au loin. Tandis qu'elle parlait ainsi, ses yeux s'étaient remplis de larmes, elle avait convulsivement serré son enfant contre son cœur. La dame de Buch, émue, l'emmena sur-le-champ au château; Marie, reconnaissante et dévouée, se sépara de son enfant pour donner tous ses soins à ceux de sa bienfaitrice, et jusqu'au jour où il fut question de passer la frontière, elle n'eut jamais d'autres volontés que celles de la princesse.

Demeurée seule et maîtresse de ses actions, Marie reprit près d'elle son enfant. Comme elle n'avait plus besoin de se contraindre, elle laissa la tristesse de son cœur reparaitre sur son visage. Tant que durait le jour elle priait et pleurait, les habitants du village la plaignaient, et ne la consolait point, car la jeune femme était fière et se renfermait dans sa solitude.

Un jour arriva au village un messenger vêtu de noir; il venait de cette partie du Piémont qui confine au duché de Parme. Il demanda *dona senora d'Amalfi*. Nul ne connaissait ce nom. Après avoir parcouru toutes les chaumières, le courrier frappa enfin à la porte de Marie, la nourrice des jumeaux de Foix. A sa vue, la jeune femme poussa un cri, le courrier mit un genou en terre et lui remit un parchemin aux armes d'Amalfi.

Marie prit le parchemin d'une main tremblante.

— De mon père! murmura-t-elle d'une voix si basse que le messenger eut peine à l'entendre.

— De votre père, signora, répondit gravement celui-ci.

La jeune femme lut : à mesure qu'elle lisait, un désespoir profond se peignait sur ses traits.

— Mon enfant, mon pauvre enfant, s'écria-t-elle, enfin tu seras cruellement puni de la faute de ta mère, plus d'espérance; nous sommes condamnés sans retour.

— Signora, dit le messenger, je suis un ancien serviteur de votre maison; mon âme est navrée de votre douleur; pourquoi faut-il...

Marie l'interrompit d'un geste.

— Je ne demande pas de pitié, dit-elle. Retournez vers mon père;

dites-lui que j'ai reçu sa sentence sans murmurer; Dieu seul, je le vois, doit la clémence au repentir; désormais je n'emploierai d'autres miséricordes que la sienne... Allez.

Le vassal d'Amalfi se retira lentement. Marie demeurée seule mit sa tête entre ses mains.

— Mon fils maudira le nom de sa mère, murmura-t-elle, et des larmes brûlantes coulaient le long de sa joue.

Depuis que la guerre était en Italie, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, frère du célèbre cardinal, tenait le Piémont pour la France en qualité de lieutenant du roi. C'était un savant homme et un rusé politique, suivant Brantôme. « Il n'était point d'arcane qu'il ne sût éventer dextrement, point de cœur où il ne lût de prime aspect et tout couramment, à vrai dire... » Parmi les recrues qui lui venaient de France, il choisissait avec un tact admirable les gens de main ou de cœur; il les plaçait ensuite selon leur vaillance, à la tête des petits corps de troupes. La guerre se faisait alors, de ville à ville, de forteresse à forteresse; des courses rapides sur le territoire ennemi, des surprises, des embuscades, tel était surtout en Italie, où les compagnies n'avaient point de rendez-vous fixe et général, tel était le plan universellement suivi. A l'aide de ce système et de l'attention qu'il apportait à ses choix, lorsqu'il s'agissait de remplacer un officier mort ou captif, M. du Bellay soutenait la lutte sans désavantage malgré l'infériorité de ses forces.

Entre tous les capitaines créés par le lieutenant du roi, le plus remarquable, sans contredit, était Polin, paysan originaire du bourg de La Garde, en Dauphiné. Ce fut le véritable héros de cette guerre. Adroit, prudent à l'occasion, d'autre fois brave jusqu'à la folie, il savait inquiéter l'ennemi sur tous les points de la province. Cependant malgré ces longs et incontestables services, le capitaine Polin ne montait point en grade. On croyait généralement que cette apparente injustice n'était qu'une manœuvre adroite de monsieur le lieutenant du roi, qui voulait garder indéfiniment sous ses ordres un officier si accompli.

On ne reconnaissait au capitaine Polin qu'un défaut, c'était sa faiblesse à l'endroit de la galanterie. Mais ce défaut pour être unique, était grand et capable de remplacer tous les autres. Son âge était un problème; depuis qu'il guerroyait en Piémont, chefs et soldats s'étaient renouvelés bien des fois : lui restait toujours fort, toujours jeune de corps et d'âme. En 1526, quelques dames se souvenaient de sa première entrée à Turin. C'était alors le plus beau soldat qui eût jamais porté l'armure; il montait un puissant cheval de bataille. Quand il se prit à caracolier dans les rues, la lance au poing et sur la tête un brillant casque à bas cimier tout empenné de plumes ondoyantes, ceux des bourgeois de Turin qui étaient clercs le comparaient au dieu Mars en personne : leurs femmes se penchaient aux fenêtres; plus d'un mouchoir galamment festonné tomba sur le cou de son cheval par la discrète ouverture d'une jalousie mi-fermée. En écoutant cela les jeunes filles souriaient; n'avaient-elles pas vu la veille le beau capitaine galoper sous leur balcon? Ne l'avaient-elles pas vu tel que le dépeignaient leurs mères, et leurs mères parlaient de seize ans écoulés.

Cette incertitude qui entourait l'âge de Polin répandait sur sa vie une sorte de teinte romanesque et mystérieuse, ce qui, joint à la beauté réellement merveilleuse de sa personne, ne l'aidait que trop bien à nouer des intrigues, cà et là, ces intrigues folles et passagères que rompaient brusquement son inconstance, et qui laissaient après elles la honte, les larmes et le remords. Généreux de nature, mais léger et incessamment emporté par sa passion, Polin ne quittait jamais une ville sans abandonner derrière lui une victime de son insatiable fantaisie. La dame de Langey, elle-même, avait ouvert autrefois la liste amoureuse du capitaine; depuis, d'innombrables bonnes fortunes étaient venues jeter une multitude de noms à la suite du nom de Louise du Bellay; son image restait pourtant au fond du cœur de Polin, qu'elle partageait avec un autre souvenir. Du moins ce dernier était-il pur.

Dans sa vie errante, Polin avait fouillé les coins les plus ignorés de la province. Une fois qu'il s'était engagé à la poursuite d'un corps espagnol jusque sur la frontière du duché de Parme, il fut surpris par la nuit en vue du château d'Amalfi. Le maître de ce manoir était un Italien-Espagnol qui passait pour travailler en sous-main à la ruine du parti français en Piémont. Polin le savait, mais il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu, il se fit reconnaître et requit l'hospitalité. Le seigneur d'Amalfi le reçut froidement; sa courtoisie hautaine et forcée ne donna nulle envie au Français de prolonger son séjour au delà de la nuit. Polin partit le lendemain, libre de cœur et n'ayant donné qu'une attention médiocre à une charmante et pudique jeune fille qu'il avait rencontrée deux fois sur son chemin.

dans les vieux corridors du château. Cette rencontre devait pourtant influencer gravement sur sa vie.

Ce n'est pas ici le lieu d'anatomiser à grand effort les bizarreries de l'homme en matière d'amour ; sans cela nous dirions comment une première impression, vague, inaperçue, grandit dans le souvenir, se fortifie par l'absence, au point de vaincre, illusion qu'elle soit le plus souvent, toute passion ayant un objet présent et réel. Polin vit peut-être en rêve la blanche apparition du château d'Amalfi. Toujours est-il qu'il s'éprit chaudement de la jeune fille inconnue, la para de toutes les perfections, et fit trêve, pour l'amour d'elle, à sa vie de don Juan. Ceci ne fut point un mal.

Maria d'Amalfi, de son côté, pauvre enfant abandonnée à elle-même, au milieu des préoccupations politiques de toutes sortes qui assiégeaient ses conseils naturels, pensa au beau cavalier plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Sur ces entrefaites, le hasard de la guerre rappela Polin aux frontières de Parme. Il saisit avec ardeur cette occasion de se rapprocher de la dame et maîtresse de ses pensées ; une marche forcée le conduisit de ses quartiers à une demi-lieue du château d'Amalfi. Il établit son camp au sommet d'une colline.

C'était par une de ces nuits limpides, où l'azur foncé du firmament d'Italie suspend sur vos têtes ses myriades d'étoiles ; un vent frais et léger arrivait au camp des Français tout imprégné des parfums de la plaine. Polin savait que l'ennemi était à peu de distance ; à la tombée de la nuit sa troupe avait été reconnue par divers groupes de cavaliers, des éclaireurs sans doute, ce qui annonçait la présence de forces considérables ; dans de pareilles circonstances, Polin avait coutume de veiller de sa personne ; après avoir fait sa ronde, il s'assit au pied d'un arbre, sur la ligne des sentinelles. D'abord, il combina son plan pour l'attaque probable du lendemain, puis, insensiblement saisi par le calme voluptueux de cette nuit, il rejeta sa tête en arrière et ferma ses yeux aux magnificences du ciel, qu'un rêve lui rendit plus splendide. Il dormait et songeait qu'il veillait.

Les ressentiments du passé vinrent visiter son sommeil : il vit la dame de Langey, coquette, séduisante, belle de sa beauté de cour, de ses grâces apprises, belle aussi de cette prestigieuse omnipotence que le code chevaleresque accordait aux dames. Elle lui souriait avec douceur ; de sa bouche tombaient ces courtois et frivoles enseignements où le saint nom de Dieu et ce grand mot : honneur, se trouvaient mêlés par la morale de l'époque à de tendres et fades bagatelles ; puis cette lointaine image s'évanouissait au souffle capricieux de son imagination. Un essaim de femmes passait devant lui ; les unes fières ou joyeuses, lui jetaient un regard de haine ou un éclat de rire ; les autres, tristes, désolées, murmuraient des paroles de reproches et vidaient à ses pieds leurs yeux pleins de larmes. Polin trépignait de colère et prenait en dégoût sa vie passée. Mais bientôt les fantômes disparurent ; une seule femme resta ; son œil radieux d'innocence s'élevait vers le ciel comme pour suivre la prière de son âme : c'était la jeune fille du château d'Amalfi.

Polin étendait timidement sa main dans l'ombre, craignant de toucher cette enfant qui lui avait enseigné l'amour respectueux et pur : il n'osait parler ; un effroi nouveau, inconnu, le serrait au cœur.

Tout reposait au camp. Une femme avait gravi la colline, inaperçue des sentinelles assoupies, et s'était arrêtée près de Polin ; longtemps elle l'avait contemplé en silence. La lune se levait alors derrière le capitaine ; d'obliques rayons se jouant dans les boucles de ses longs cheveux noirs, et sur l'acier de son armure, envoyaient un fugitif reflet jusqu'à son front. En Italie, au seizième siècle, sur cette terre et dans ce temps de mystique poésie, une teinte de merveilleux embellissait ce tableau. Ainsi placé à contre-jour le beau visage de l'homme d'armes français semblait éclairé, non par la lumière de la lune mais par l'allégresse intime qui entr'ouvrait ses lèvres souriantes, et balançait une larme aux cils courbés de sa paupière.

Un bruit vague à peine sensible se fit au loin dans la plaine. L'étrangère tressaillit et s'avança vers Polin qu'elle toucha du doigt. Le capitaine s'éveilla en sursaut et dégaina, mais à peine eut-il levé les yeux que son épée tomba de sa main.

— Vous ! dit-il, vous ici !

L'étrangère baissa la tête sous l'ardent regard du Français. C'était une jeune fille, la jeune fille d'Amalfi : Polin se frotta les yeux croyant poursuivre son rêve ; l'étrangère étendit le bras dans la direction du château. A travers un rideau clair-semé de peupliers, on voyait scintiller des objets dans l'ombre.

— La Trebia ne coule pas de ce côté, dit-elle à voix basse ; ce n'est pas elle qui réfléchit ainsi les rayons de la lune.

Polin avait reconnu sans peine les armures d'une troupe ennemie.

— Merci, dit-il, mais comment ?..

La jeune fille l'interrompit d'un jسته impérieux.

— Ecoutez, murmura-t-elle.

De deux côtés différents, des pas de chevaux faisaient sourdement retentir le sol. Les Français allaient se trouver attaqués par trois corps à la fois.

En ce moment les sentinelles se renvoyèrent le cri d'alarme ; les deux troupes d'assaillants à cheval continuèrent leur course vers la colline. Celui que la jeune fille avait montré le premier s'était arrêté derrière le rideau de peupliers. C'était une embuscade.

— Enfants, s'écria Polin en se mettant en selle, aux Espagnols !

L'étrangère saisit la bride.

— A la mort ! dit-elle avec tristesse.

Polin était soldat avant tout ; faisant trêve à toute frivole pensée, il essaya de se dégager ; alors la jeune fille mit résolument son pied sur le sien et s'élança en croupe derrière lui.

— Au nom du ciel, écoutez-moi ! murmura-t-elle à son oreille. Vous êtes brave et fort, mais que peut la bravoure contre la trahison ? La plaine est couverte d'Espagnols ; chaque tronc d'arbre cache un ennemi, chaque ravin une embuscade. Le secret de votre marche a été vendu longtemps à l'avance. Ce soir il est arrivé de Milan cinq compagnies au château de mon père.

— De votre père ? vous êtes donc...

— Maria d'Amalfi.

Un soupçon traversa l'esprit de Polin ; cette enfant, qu'il s'était plu à deviner dans ses rêves, pouvait être envoyée par les Espagnols afin d'attirer plus sûrement sa troupe dans le piège.

— Nous sommes encore un contre dix, s'écria-t-il, nous saurons mourir.

— Non, oh ! non, dit Maria. Je suis venue pour vous sauver. J'ai entendu les projets de vos ennemis ; je sais où ils se cachent, je sais...

— Vous êtes venue pour me sauver, interrompit Polin en se retournant sur sa selle : pourquoi ?

Une subite rougeur couvrit le visage de Maria ; — Polin adoucit sa voix et murmura doucement :

— Etiez-vous donc comme moi ? je me souvenais de vous ; je vous aimais ; si j'osais penser que l'amour vous a conduite ici.

— Ma mère qui est morte était Française, et je veux vous servir en souvenir d'elle.

Le capitaine réfléchit un instant.

— Non pour moi, mais pour ces braves soldats du roi, j'accepte votre aide, madame, dit-il — que faut-il faire ?

Maria sauta lestement à terre.

— Un cheval, dit-elle.

Et lorsqu'elle se fut mise en selle elle ajouta :

— Il faut laisser vos pennons plantés sur la colline et me suivre.

A mesure que l'on remonte les siècles, l'honneur militaire devient un mythe de plus en plus capricieux et insaisissable : les héros d'Homère mentaient et assassinaient ; le pieux Énée lui-même se permettait des gentillesques qu'on ne souffrirait plus même chez les Bédouins qui habitent la patrie de Didon ; sous François 1^{er}, au temps du chevalier sans peur et sans reproche, on attendait l'ennemi derrière un fossé ; on abandonnait son drapeau, ses armes au besoin, sans nul remords de conscience : le mot stratagème recouvrait tout cela.

Polin ne fit point difficulté d'obéir à son guide ; les drapeaux restèrent plantés sur le monticule, et la petite troupe se mit en route, prenant rapidement, mais à bas bruit dans la direction de la Trebia.

Les deux corps d'assaillants se rencontrèrent au pied de la colline. N'entendant aucun bruit dans le camp des Français, et voyant toujours flotter les drapeaux, ils durent croire une surprise possible. Ceux-là n'étaient plus à craindre pour Polin. Tandis qu'ils prenaient de minutieuses précautions et rampaient lentement sur le versant du monticule, les fugitifs augmentaient leur avance et se rapprochaient des rives de la Trebia.

Les Français s'étaient engagés au milieu des bosquets touffus, Maria marchait en avant près du capitaine. Elle ne suivait aucun sentier battu et faisait parfois de longs circuits, abandonnant tout à coups sa direction première ; souvent elle s'arrêtait pour prêter l'oreille aux bruits de la plaine, puis elle reprenait sa marche tortueuse, en silence et sans hésitation. Enfin une lueur incertaine pénétrant à travers les arbres, plus clair-semés, annonça la lisière du bois. Maria fit faire halte, elle attira Polin à quelques pas de la troupe.

— Seigneur, dit-elle, grâce à Dieu, je vous ai fait éviter, depuis votre camp jusqu'ici, de nombreux et terribles dangers, ce bois que nous venons de traverser est plein d'embuscades.

— Sommes-nous donc hors de périls ? interrompit Polin.

— Voici la Trébia, seigneur.

La rivière coulait en effet à une centaine de toises.

— Ici, en face de vous, continua l'Italienne, il existe un gué; vous n'en trouveriez pas un autre en suivant jusqu'au jour le cours du fleuve.

— Partons, dit le capitaine.

— Pensez-vous donc, reprit Maria avec un mouvement d'orgueil, que nos chefs soient ignorants à ce point de l'art de la guerre? Cinq cents hommes sont couchés dans les bateaux amarrés à la rive du fleuve.

— Tant mieux! s'écria vivement Polin. — Il me peinait de fuir ainsi sans combattre; nous allons leur passer sur le corps.

Maria leva son grand œil noir qu'elle baissa aussitôt.

— Seigneur, murmura-t-elle, — ces hommes sont commandés par Loredan d'Amalfi.

— Votre père! dit Polin étonné.

Il tomba dans une grave hésitation. La reconnaissance qu'il devait à Maria protégeait le seigneur d'Amalfi... Cependant le temps pressait, les deux troupes qu'il avait laissées au pied de la colline devaient promptement découvrir sa ruse, peut-être étaient-elles déjà sur sa trace, grossies, chemin faisant, par les postes disséminés dans le bois. Polin descendit de cheval et prit la main de Maria qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

— Signora, dit-il, s'il plaît à Dieu, le seigneur votre père sera sauve, ainsi que nous... Connaissez-vous le cri de garde?

Maria fit un signe affirmatif. Le capitaine choisit

vingt hommes parmi les plus résolus de sa petite troupe, revint vers la jeune fille qui, tremblante à la pensée du résultat possible de sa démarche, baissait la tête et semblait violemment combattue.

— J'attends le cri de garde, dit Polin, qui se remit en selle.

Maria tourna vers lui son regard suppliant, le capitaine comprit.

— Sur mon honneur, reprit-il, le seigneur d'Amalfi, et même ses soldats, jusqu'au dernier, sont en sûreté.

— Puisse Dieu me prendre en pitié si vous me trompez, dit la jeune fille, le cri de garde est : Autriche et Madrid.

Polin salua et piqua des deux.

En quelques secondes, il fut sur la rive; les sentinelles trompées par son cri, le laissèrent s'avancer. Avant qu'elles pussent soupçonner son intention, il avait, aidé par ses vingt compagnons, arraché ou coupé les amarres et repoussé les bateaux dans le courant.

Les cris de rage qui s'élevèrent au même instant sur toute la flotte servirent de signal aux Français restés dans les bois; les Espagnols tirèrent force coups d'arquebuse, mais les sinuosités du fleuve leur cachèrent bientôt la petite troupe, qui effectua son passage avec bonheur et rapidité.

Sur la rive opposée, Polin se retourna pour offrir à sa belle libératrice le témoignage de sa reconnaissance. Elle n'était plus près de lui. Au moment où le capitaine s'enquérât d'elle avec sollicitude, un adieu faiblement prononcé traversa la rivière, et vint expirer à son oreille. Polin leva vivement la tête; à la lueur de la lune, il reconnut Maria d'Amalfi sur l'autre bord; la jeune fille fit un geste de la main, puis, lançant sa monture au galop, elle disparut dans l'ombre du bois.

III.

LE BARON.

DE LA GARDE.

Le capitaine Polin, après avoir échappé à ce péril, continua la guerre avec son bonheur habituel. Les Espagnols et leur allié secret, Loredan d'Amalfi, se disaient bien qu'il fallait que cet homme fût magicien, sinon pis que cela, pour avoir pu tromper, la nuit de son arrivée, leurs ruses péniblement combinées et exécutées à souhait. Les Impériaux, harcelés, battus sur tous les points, en vinrent à demander trêve. Contre toute attente, Polin qui était alors au plus fort de ses succès, accorda l'armistice avec une sorte d'empressement, et vint prendre ses quartiers dans le voisinage du château d'Amalfi.

Loredan était engagé dans un labyrinthe d'intrigues et de négociations qui ne lui laissaient pas de repos; sa fille vivait seule. Depuis que Maria avait sauvé la vie de Polin, son amour, autrefois fantaisie rêveuse, avait grandi au point de devenir une véritable passion. Le capitaine fit l'impossible pour la revoir; il y parvint. Chaque soir amenait un nouveau rendez-vous.

L'amour de Polin était pur; Maria était vertueuse, mais les moralistes prétendent que l'amour le plus pur est justement le plus dangereux, et notre histoire n'est pas faite pour les contredire. Maria succomba; Polin jura sur l'honneur qu'il réparerait le mal et qu'il serait l'époux de sa maîtresse; celle-ci était sur le point de devenir mère.

Sur ces entrefaites, le seigneur d'Amalfi revint au château; soit qu'il eût soupçon de la conduite de sa fille, soit que les affaires espagnoles lui donnassent réellement relâche, il ne quitta plus son intérieur; les rendez-vous des deux amants cessèrent brusquement, et la trêve étant arrivée à son terme, Polin reprit son existence errante; peut-être le capitaine suivait-il en cela le penchant de son inconstante nature, peut-être aussi, ne sachant point le retour de Loredan, crut-il que Maria, infidèle ou repentante, voulait s'éloigner de lui.



Phébus embrassant le baron de La Garde.

Tout en se promettant de ne point reculer, si le cas se présentait, devant l'accomplissement de sa promesse, Polin secoua ce souvenir et se rejeta plein d'ardeur dans sa vie de soldat.

La position de Maria ne pouvait rester toujours un mystère. Le seigneur d'Amalfi l'appela un jour dans son appartement et lui fit subir un sévère interrogatoire. La pauvre fille avoua sa faute et demanda grâce en pleurant. Loredan se laissa toucher d'abord, mais lorsqu'il eut appris le nom du séducteur, sa colère ne connut plus de bornes; sa fille s'était faite la complice du plus mortel ennemi qu'il eût au monde, il la bannit sur-le-champ de sa présence. Epouvantée, Maria quitta le château et se mit au hasard à la recherche de Polin. La malheureuse enfant était coupable; mais son châtimement fut cruel.

Tout se réunit pour l'accabler. Si le courroux de son père eût éclaté aussitôt après son retour, elle eût retrouvé le capitaine qui, loyal et sincèrement épris, aurait tenu sa promesse; maintenant, plusieurs mois s'étaient écoulés : où était celui qui, suivant le monde, pouvait réparer son malheur ?

Elle parcourut une grande partie de la province, demandant partout le capitaine; enfin prise des douleurs de l'enfantement, elle s'arrêta au village d'Albuna et mit au monde un fils. Ce fut dans ce lieu qu'elle apprit que Polin avait quitté le Piémont.

Elle voulut se laisser mourir. Les sentiments religieux que lui avait donnés sa mère la soutinrent dans cette épreuve, l'amour de son enfant la rattacha à la vie. Elle n'était pas à bout de ses souffrances; sa seule ressource consistait dans les bijoux dont

elle se parait au château chaque jour, et qu'elle avait emportés sans dessein lors de sa fuite précipitée; elle les vendit, puis le dénûment vint. Fille noble, Maria fut, comme nous l'avons dit, contrainte d'abaisser sa fierté jusqu'à prêter son sein aux enfants d'une étrangère; elle se soumit sans murmure, cherchant à expier en quelque sorte sa faute par le courage et la patience. Plusieurs fois elle essaya de fléchir son père, mais le seigneur d'Amalfi était blessé au cœur. Maria dut perdre tout espoir de rentrer en grâce auprès de lui.

Six mois s'étaient passés depuis le départ du prince captif de Buch. Les trois enfants auxquels Maria devait ses soins, la sauvaient à ses douloureuses pensées. Elle espérait toujours le retour de Polin, et c'était cet espoir qui l'avait portée à refuser obstinément de franchir la frontière; la fille du seigneur d'Amalfi ne pouvait être heureuse, dans l'infime position où l'avait jetée sa faute, mais du moins son désespoir faisait trêve. En un seul point sa douleur était restée vivace, inconsolable : son fils déshérité d'avenir. Quelle carrière serait ouverte à ce pauvre enfant ? quel nom porterait-il, lui dont l'aïeul avait blason et bannière ? Maria se tordait les mains avec angoisse en songeant qu'elle vivrait pauvre, obscure, dédaignée ; elle jetait un regard d'envie

sur le berceau où dormaient les jumeaux de Foix : ceux-là seraient nobles, riches, puissants, ils auraient tout ce qui manquerait au bâtard.

Cette pensée mettait au cœur de la jeune femme une sorte de fureux délire; elle tombait à genoux devant la statue de la vierge, ornement des cabanes italiennes et envoyait à la mère de Dieu des paroles de prière et de détresse. Elle se faisait à elle-même horreur et pitié.

C'est qu'en effet, dans ces instants de démence, une criminelle idée assiégeait son esprit. Elle était seule ; près de ce noble berceau se balançait l'humble couchette du fils de Polin ; qui pourrait révéler l'échange ?...

Longtemps elle résista. Craignant enfin de succomber à sa tyrannique envie, elle dé-

pêcha un exprès au prince captif, afin qu'il pût retirer ses enfants; la réponse arriva, portée par un messenger qui avait charge de ramener en France les jumeaux de Foix. Il était trop tard; dans l'intervalle, le hasard, venant en aide à l'obsédant désir de la jeune femme, avait vaincu son scrupule. Une maladie subite enleva Phébus, le cadet des jumeaux de Foix. Bernard, l'aîné, ne partit point seul, l'enfant de Maria devint son compagnon de couche, et partit avec lui pour le pays de Foix, où la princesse reçut les deux jumeaux; et trompée, partagea entre eux ses embrassements. Maria quitta le village d'Albuna.

Polin, lui, était en France; son départ n'avait point été volontaire. Le roi François se trouvait alors au dépourvu; il avait envoyé récemment à Venise deux ambassadeurs, Antoine

Rinçon et Cesar Frégosse, afin de contracter alliance avec la République. Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, lieutenant général des armées de Charles-Quint, les fit assassiner tous les deux avant qu'ils eussent accompli leur mission. Le marquis avait dans Venise un fort parti; on savait en outre qu'il était peu délicat dans le choix des moyens de servir l'empereur son maître; personne ne se souciait de tenter l'aventure où Rinçon et Frégosse, habiles et déterminés, avaient laissé leur vie. François 1^{er} s'adressa à Guillaume de Bellay; celui-ci, à contre-cœur, se dessaisit enfin de Polin, le hardi capitaine. « Si l'entreprise n'outrepasse point la puissance humaine, dit le sire Langeay dans sa réponse au roi, j'engage à Votre Majesté ma foi, que mon homme la mènera comme il faut. »

Polin se rendit à Venise; là, malgré les sourdes menées du marquis du Guast, qui à plusieurs reprises tenta de le faire assassiner, le capitaine parvint à établir une alliance entre la France et la République.

Il était à peine de retour à Paris, que François 1^{er} le chargea d'une seconde mission près de la Sublime Porte. Sa mission eut ici comme à Venise un plein succès, et le grand seigneur prit l'engage-



Le baron de La Garde.

ment d'armer une flotte pour combattre celle d'André Doria ; la flotte ottomane devait être commandée par le renégat Barberousse.

Cette fois, François I^{er} mit une sorte de solennité dans la réception qu'il fit au capitaine Polin, revenant de son important voyage. Il lui donna audience et resta seul enfermé avec lui pendant la majeure partie du jour. Les courtisans s'étonnaient fort ; irrités de faire antichambre plus longtemps que de coutume, ils prodiguaient au capitaine les titres de manant et de vilain, et se demandaient ce que pouvait faire Sa Majesté en tête-à-tête avec cet homme. L'audience continuait nonobstant. Polin avait dit d'abord le résultat de sa mission ; puis emporté par son sujet, il avait, à propos de la jonction des escadres française et ottomane, déduit ses idées sur l'avenir maritime de la France, ces idées neuves, grandes et justes. François I^{er} fut grandement étonné de voir que ce soldat qui, jusqu'alors revêtu d'un grade subalterne, avait toujours combattu loin des ports, connaissait mieux que lui, le roi, l'état des ressources de la marine.

Polin parla longtemps ; quand il se tut, François I^{er} se leva et fit rapidement deux ou trois tours dans la chambre.

— Ma foi de gentilhomme ! s'écria-t-il en s'arrêtant juste en face de Polin, je crois que vous avez raison.

Le capitaine s'inclina en silence.

— Pour opérer toutes ces réformes, reprit François I^{er}, il faudrait un homme habile et fort ; M. d'Annebaut, notre grand amiral, vaut mieux sur le pavé de marbre du Louvre que sur le pont d'une caravelle...

— Il y eut dès longtemps en France, dit Polin, un général des galères.

— La charge est vacante ! s'écria le roi en frappant les mains l'une contre l'autre avec joie.

L'huissier de service, habitué à ce signal, souleva la portière et se tint prêt à exécuter les ordres de Sa Majesté.

— Monsieur de Saveuse, dit le roi, nous n'avons point appelé ; mais qu'à cela ne tienne ! faites ouvrir.

Quelques minutes après, dans la chambre royale, déjà pleine de courtisans, François I^{er} fit son entrée ; il tenait par la main le capitaine Polin.

— Encore cet homme, murmurèrent les courtisans furieux.

— Bientôt, grommela quelque vieux seigneur, il n'y aura plus place à la cour que pour les gens de roture !

Le roi cependant gagna son fauteuil et s'assit ; le capitaine resta près de lui.

— Messieurs, dit François, il nous a plu de nommer aujourd'hui, à la charge vacante de général des galères, un homme dont les services nous ont paru mériter cette récompense.

Les courtisans se regardèrent avec inquiétude, ne sachant trop auquel d'entre eux cette riche sinécure allait être octroyée. M. d'Annebaut qui exerçait les prérogatives de la charge et ne pouvait que perdre à ce coup, fit seul une fort laide grimace.

— Celui que j'ai choisi, continua le roi, est habile, intrépide et capable en tout de remplir son office : il a fait ses preuves.

On eût pu, voir à cet éloge, l'assemblée entière se rengorger ; nul n'osait interroger Sa Majesté, mais sur tous les visages on lisait en grosses lettres :

— Est-ce moi ?

Le roi se prit à sourire comme s'il eût deviné la tacite interrogation. Il secoua la tête.

— Voici l'homme que j'ai choisi, dit-il en posant sa main sur le bras de Polin.

Un murmure à peine contenu par le respect éclata aussitôt dans la salle ; le roi fronça le sourcil ; un silence profond se fit.

— Ma foi de gentilhomme ! s'écria François, depuis quand notre

volonté est-elle soumise à ce contrôle ? Vous avez parlé bien bas, mais je vous ai entendus. — Un manant, un vassal, avez-vous dit ; n'est-ce que cela, messieurs ? le mal, grâce au ciel, n'est pas sans remède... quel est votre nom, monsieur le capitaine ? Polin, nous a-t-on dit, est un sobriquet de guerre.

— Sire, je me nomme Antoine Escalin.

— Votre lieu de naissance ?

— Le bourg de La Garde, en Dauphiné, sire.

— Pour contenter ces gentilshommes, nous érigeons le bourg de La Garde en baronnie, et nous vous le donnons à fief... Veuillez, monsieur le baron, mettre un genou en terre.

Polin obéit ; François dénoua rapidement son cordon de l'ordre.

— Encore ceci, ces messieurs avaient raison ; il est bon que nul ne puisse prendre en dédain, désormais, le général de nos galères.

Ce disant, il frappa Polin du plat de son épée, et se pencha pour lui donner l'accolade en ajoutant :

— Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, de par saint Michel, Antoine Escalin, baron de La Garde, je te fais chevalier !

MM. de Sansac, Essé de Montalembert et de La Chataigneraie, amis du roi, s'avancèrent aussitôt et prirent la main du nouveau chevalier, les autres applaudirent du geste. M. d'Annebaut lui-même exécuta une grimace qui, de loin, pouvait passer pour un sourire.

Le lendemain, le baron de La Garde entra en fonctions ; il fit le tour de tous les ports de France, mit en état les vieux navires, en construisit de nouveaux, créa des matelots pour les manœuvrer : il avait trouvé le royaume sans marine ; au bout d'un an, une flotte imposante sortit des ports de la Méditerranée, rallia l'escadre de Barberousse, et remporta d'éclatants succès contre les armées de Charles-Quint.

En quittant le nom qu'il avait rendu célèbre à plus d'un titre en Italie, le baron avait dépouillé cette aventureuse frivolité de caractère et de conduite que nous avons reprochée à son passé. Grave depuis longtemps par son âge, il le devint d'habitudes et de principes. Les historiens le représentent comme un fervent catholique ; fidèle sujet de reste, plein de zèle et d'honneur, il fut digne en tout de la haute position à laquelle son mérite l'avait élevé.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que le baron eût perdu cette jeunesse de cœur et de corps qui semblait le propre de sa nature ; son ardeur se modéra et ne s'éteignit point. Nous l'avons trouvé, au commencement de ce récit, aussi beau que l'avaient vu les dames de Turin quarante ans auparavant. En ce qui regarde cette extraordinaire et victorieuse résistance à l'action du temps, si pesante sur tous, nous ne savons d'autre pendant au baron de La Garde que la célèbre Ninon de Lenclos.

Parmi les souvenirs de sa vie passée, qu'il couvrait du voile de l'oubli, un souvenir restait au baron de La Garde, toujours cher, bien que mêlé d'amertume : il aimait Maria et se reprochait maintenant de n'avoir pas mis ses soins à la retrouver autrefois. Il désirait ardemment être libre, afin de commencer d'actives recherches. En attendant, des émissaires parcouraient le Piémont sans pouvoir découvrir la moindre trace de la jeune femme. Elle avait quitté le château de son père ; voilà tout ce que purent apprendre les envoyés du baron.

Quatre longues années s'écoulèrent sans que celui-ci pût se soustraire un instant au devoir de sa charge. Enfin l'occasion tant souhaitée se présenta ; il partit sur-le-champ pour l'Italie. Sur la route il bâtit de beaux rêves : il se disait que Maria était mère ; il voyait son enfant ; il tressaillait de bonheur en songeant à la joie qui allait compenser pour la pauvre femme quatre années de tristesse. Il arriva.

Le château d'Amalfi fut d'abord visité par lui. Loredan était mort ; une famille étrangère tenait l'héritage de Maria. Ce triste début fut comme un présage du mauvais succès des démarches du baron. En effet, il parcourut villes et villages, le tout en vain. Une fois au village d'Albuna, il se crut enfin sur ses traces ; à ses questions on ré-

pondit qu'une femme du nom de Maria avait habité cette cabane solitaire qu'on lui montra, mais cette femme avait disparu depuis trois ans, et nul ne savait ce qu'elle était devenue.

Le baron perdit espoir et repassa la frontière. La multiplicité de ses travaux durant les années qui suivirent fit diversion à ses regrets : sans oublier, il se résigna.

On était à la fin du règne de François. Le baron de La Garde, à Paris depuis quelques jours, se rendait au Louvre afin de faire sa cour. Sortant de son hôtel, situé rue des Tournelles, il gagnait les quais lorsque, dans la rue du Petit-Musc, à la hauteur du couvent des sœurs de la Visitation de Sainte-Marie, un rassemblement considérable le força d'arrêter son cheval. Vis-à-vis du couvent s'élevait l'hôtel de Foix ; sous le portail, deux beaux enfants, magnifiquement vêtus et montés, semblaient attendre la venue d'un troisième personnage, et tuaient le temps en faisant caracoler leurs chevaux. Le bas peuple assemblé regardait. Au bout de quelques minutes, le prince captal de Buch sortit de la cour, et les trois cavaliers prirent la route du Louvre.

— Ce sont, disait une voix, les jumeaux de Foix, que leur père va présenter à Sa Majesté.

— Dieu le bénisse ! murmura une voix de femme sur la porte du couvent.

Le baron, qui passait en ce moment, se retourna : celle qui avait parlé portait les habits de sœur converse, elle fermait la porte d'une main, et de l'autre essuyait ses yeux pleins de larmes. M. de La Garde s'arrêta ; son regard croisa celui de la sœur, qui joignit les mains et poussa un grand cri.

— Lui ! c'est lui, dit-elle.

Maria d'Amalfi avait erré quelque temps dans le Piémont ; puis, poursuivie par l'image de son fils, elle était rentrée en France, afin de se rapprocher de lui : dans ces dernières années, le prince captal, devenu veuf, avait établi sa résidence à Paris ; Maria l'avait suivi. Souvent, lorsque venait le soir, on eût pu voir une femme portant de pauvres habits s'asseoir sur une borne dans la rue du Petit-Musc, et contempler durant de longues heures les fenêtres éclairées de l'hôtel de Foix. Elle restait immobile et silencieuse ; mais, si parfois le portail s'ouvrait pour donner passage aux deux fils du captal, alors des larmes emplissaient les yeux de la pauvre femme, tandis que son regard suivait tristement Phébus, le cadet des jumeaux, et de sa bouche tombaient ces mots, qui étaient une ardente prière

— Dieu le bénisse !

Pour se rapprocher de plus en plus de son fils, Maria frappa un soir au seuil du couvent des Filles de Sainte-Marie. Elle était malheureuse, elle fut reçue ; mais, se sentant indigne et ne voulant point rectifier le mensonge qui faisait de Phébus un noble seigneur, elle ne s'engagea point, et resta pour remplir au couvent les soins de la domesticité : c'est là que devait la trouver le baron de La Garde. Il y avait près de vingt ans qu'il ne l'avait vue. Ce laps de temps qui avait glissé sur lui sans laisser de trace, avait cruellement pesé au contraire sur la pauvre Maria. Le baron resta plusieurs minutes, regardant cette figure connue, et cherchant à rappeler ses souvenirs ; le nom de Polin, qui s'échappa des lèvres de Maria, fit cesser son incertitude ; il mit sur-le-champ pied à terre.

Ce fut une scène triste et dont nous ne raconterons point les détails. Le baron agit en homme de cœur : il déclina ses titres actuels, et voulut rendre à Maria le rang qu'elle avait perdu à cause de lui. Maria, joyeuse d'abord, fit ensuite un retour sur elle-même et secoua lentement la tête.

— Je n'ai point fait de vœux, dit-elle ; c'eût été un sacrilège, car je suis en état de péché ; mais j'ai donné dès longtemps mon âme au repentir ; le bonheur romprait ma pénitence.

M. de La Garde fit tous ses efforts pour la faire revenir de cette résolution étrange. Maria fut inébranlable ; ses paroles, pleines de réticences, portèrent le baron à croire qu'un secret obstacle l'arrêtait. Il n'en était rien. En ceci Maria avait dit toute sa pensée. Son em-

barras avait un autre motif ; elle craignait que le baron ne lui parlât de son fils.

Lorsque vint le tour de cette question redoutée, Maria pâlit et garda le silence.

— Serait-il mort ? demanda le baron avec inquiétude.

— Il vit, répondit Maria.

— Où est-il ?

— Ayez pitié, Polin, ne m'interrogez pas !

Et comme le baron insistait avec force, elle raconta l'histoire de sa fuite du château paternel, sa misère, le dépôt confié par le captal, la mort de l'un des deux jumeaux et la substitution.

— Il fallait que le petit-fils d'Amalfi fût gentilhomme, dit-elle en finissant.

— Phébus de Foix, dit le capitaine dont le visage était rayonnant, ce beau jeune homme qu'admirait la foule, c'est mon fils.

Il redoubla ses instances, car il avait senti revenir sa tendresse passée au récit des souffrances de la pauvre Maria. Phébus d'ailleurs n'était-il pas entre eux un indissoluble lien ? Maria feignit de céder, et demanda un jour pour réfléchir. Impatient de revoir son fils, le baron lui mit au front un baiser, et se hâta de regagner le Louvre.

Le lendemain, lorsqu'il revint au couvent, Maria n'y était plus. Accomplissant son expiation avec un héroïque courage, elle était partie la veille, sans dire le lieu de sa nouvelle retraite. Sur son lit était restée une lettre à l'adresse de M. de La Garde.

« Je vous aime, Polin, disait-elle, je vous aimerai jusqu'à mon dernier jour. Puisse Dieu, lorsqu'il me jugera, mettre dans la balance le bonheur que je repousse en vous fuyant. »

Depuis, le baron de La Garde ne revit jamais Maria.

Cependant la santé du roi déclina rapidement ; on pouvait prévoir le jour prochain où la France allait changer de maître. Avant que le baron eût mis à exécution son dessein de réclamer son fils, François 1^{er} mourut, avec lui tomba le crédit de M. de La Garde. Un des premiers actes de son successeur, ou plutôt de M. de Montmorency, qui prit le limon des affaires, fut d'enlever au baron sa charge de général des galères.

Cette disgrâce frappa d'autant plus cruellement M. de La Garde, qu'il dut modifier ses projets. Naguère il avait une haute position à offrir à ce fils qu'il voulait réclamer ; maintenant Phébus devait quitter l'hôtel du prince captal pour entrer dans la maison d'un soldat de fortune, rendu à son néant par la disgrâce. Habitué à entendre prononcer son nom avec envie ou respect, le seigneur de Lescun s'appellerait Escalin ; son père, gentilhomme de la veille, n'aurait plus de titres de son vivant ; son père ne pourrait faire deux parts de sa renommée toute personnelle. La gloire, qui est pourtant aussi un héritage, ne se démembre pas comme le domaine d'un riche seigneur.

M. de La Garde hésita longtemps ; lorsqu'eut lieu la rencontre nocturne qui ouvre ce récit, il hésitait encore. Sa loyauté se révoltait à l'idée de favoriser le mensonge ; mais, lorsqu'il venait à songer aux regrets de Phébus, brusquement privé de ses rangs et titres, il reculait et n'osait se résoudre. Le sire de Lescun était un noble jeune homme, le baron excita au plus haut point sa reconnaissance. Ausacre du roi Henri II, tandis que les courtisans s'éloignaient avec affectation de l'ancien général des galères, Phébus l'aborda publiquement, lui rendit grâce et lui demanda son amitié. On doit penser que le baron n'eut garde de refuser. A dater de ce jour, il s'établit entre Phébus et lui une liaison plus intime que ne semblait le comporter la différence de leurs âges. Le baron aurait pu être l'aïeul du cadet de Foix. Mais, encore ici, le merveilleux don de ne point vieillir, que possédait M. de La Garde, fit son effet. Phébus voyait en lui un frère et le traitait comme tel. Le cadet de Foix avait donné à son nouveau ami une confiance sans bornes ; celui-ci lui rendait en échange ces utiles renseignements qu'une vie longue et toujours active amène avec soi. C'eût été pour un tiers initié au mystère de leur parenté un touchant et

curieux spectacle que les entretiens de ces deux hommes, dont l'un, entraîné par la seule impulsion de la nature, se livrait franchement et sans mesure, tandis que l'autre, sans cesse sur le point de briser l'entrave qui le torturait, tantôt impétueux, laissant échapper son cœur de père, tantôt réservé jusqu'à la froideur, retenait son âme prête à se lancer, et froissait par sa soudaine contrainte l'expansive tendresse de son ami.

Cette liaison produisit une sorte de refroidissement dans les rapports de Phébus et de son frère. Celui-ci se jeta à corps perdu dans la vie de cour; il eut des duels au Pré-aux-Cleres, des maîtresses parmi les demoiselles de la reine, et perdit au brelan de M. le comte les hôtels, châteaux et forêts de l'héritage de sa mère. Ce fut un raffiné accompli : il nous étonne fort qu'aucun faiseur ne lui ait prêté un bout de rôle à l'Opéra-Comique. Phébus, au contraire, gardé contre les mœurs à la mode par ses goûts et l'amitié tutélaire du baron, continua sérieusement son apprentissage du métier des armes. Il ne faudrait point cependant se représenter le cadet de Foix comme ces honnêtes et disgraciés jeunes gens, dont l'aspect fait prendre en pitié la sagesse : le baron était, en matière de galantes façons, aussi bon guide que seigneur en France. Phébus conserva la fière allure qui convenait à un fils de Foix; bien qu'il ne fit point parade de provocante bravoure, chacun pouvait savoir que sa rapière était de celles qui ne sortent pas en vain du fourreau.

IV.

LE PÈRE ET LE FILS.

Le prince capital de Buch avait été dans sa jeunesse un terrible mauvais garçon. Au dire de ses contemporains, son fils était fort loin d'atteindre ses prouesses en ce genre. Maintenant qu'il était vieux, il ne se souvenait plus, et entraînait en colère chaque fois que la voix publique accusait Bernard d'une nouvelle équipée. Le duc de Randan, de son côté, apportait ses habitudes d'insolence jusque dans la maison paternelle; il recevait les remontrances d'un dédaigneux sourire sous la moustache, et haussait volontiers les épaules aux plus foudroyantes homélies de son père. Le capital rongea d'abord son frein d'assez bonne grâce : Bernard avait autrefois été son favori, et avait su prendre un empire que le prince avait peine à secouer; mais lorsqu'il eut dissipé le patrimoine de sa mère, et que ses folles dépenses menacèrent de retomber sur le capital, celui-ci perdit toute patience. Il était d'un caractère dur et particulièrement obstiné. L'âge avait produit sur ce caractère, où de nombreux défauts se rachetaient à peine par quelques bonnes qualités, son effet ordinaire. Les défauts avaient grandi au point de faire place nette; l'avarice, ce vice des vieillards, était venue paralyser ce qui restait d'éléments nobles et généreux. Chaque jour, l'hôtel de Foix était le théâtre de quelque scandaleuse querelle entre le père et le fils; si Bernard n'eût point été l'aîné de la famille, titre qui inspirait toujours du respect, même aux ascendants, le capital eût sans doute exécuté la menace, souvent fulminée, de le faire chasser par ses valets.

A cause de tout cela, le prince capital n'aimait pas Bernard; en revanche, il avait pour Phébus une véritable aversion. La conduite régulière de ce dernier était une sorte de tacite reproche à la vie passée du vieux seigneur, qui ne pouvait lui pardonner d'ailleurs d'avoir compati, enfant, aux larmes de sa mère; aussi, quand par hasard il était pris d'une fantaisie de tendresse, c'était toujours Bernard qu'il choisissait. Les déportements du duc de Randan affligeaient le

capital; la sagesse du seigneur de Lescun l'irritait : c'était un infortuné père.

Un jour, M. d'Utequerque, gentilhomme flamand et fameux coureur de tripots, accosta le prince capital dans la rue tout exprès pour lui dire que son fils, M. de Randan, avait perdu, la veille, dix mille écus sur parole au jeu de la cour. Le Flamand était de bonne maison s'il en fut, mais de méchante mine et de pire renommée : le rouge monta au visage du capital qui voulut passer son chemin. Utequerque avait fait le matin de nombreuses libations, suivant son habitude; il mit sans façon sa main sur l'épaule du vieux seigneur :

— Halte-là! s'il vous plaît, monsieur, je ne vous ai pas tout dit : c'est avec moi que M. de Randan a perdu la somme.

— Que m'importe! répondit le vieillard, dont la voix tremblait de colère.

— Fi, monsieur! n'avez-vous pas dit que m'importe? En Flandre, nous autres pauvres gentilshommes, nous vendons tout, épée et cape, pour payer les dettes de nos premiers nés.... Combien peut valoir, s'il vous plaît, le duché de Randan?

— Laissez-moi, monsieur, s'écria le capital exaspéré.

Utequerque retira sa main, et fit un ironique salut. Au lieu de se rendre au Louvre, comme c'était son dessein, le vieillard reprit le chemin de son hôtel dans un état de fureur impossible à décrire.

Sous le portail, il trouva Bernard qui sortait à cheval.

— Pied à terre et suivez-moi, dit le capital sans s'arrêter.

Ces paroles furent prononcées d'une manière si péremptoire, que le duc de Randan, malgré son audace habituelle, obéit en silence. Le père et le fils arrivèrent en même temps au haut du grand escalier de l'hôtel; le capital entra et se jeta dans un fauteuil, il étouffait. Pendant quelques minutes, la colère lui ôta la parole, mais enfin elle éclata. Une scène de violence suivit, qui laissa derrière elle toutes celles qui avaient eu lieu précédemment. Bernard, qui s'était contenu d'abord, retrouva bientôt son insolence; le vieillard, épuisé de fureur, haletant et ne pouvant plus se faire entendre, tremblait comme la feuille sur son siège.

— Je suis l'aîné de Foix, avait dit le duc; Dieu seul peut m'enlever ce titre et ces prérogatives. Vous parlez de m'expulser de votre hôtel; faites, je commanderai en maître dans vos terres. Chassé de vos châteaux, j'attendrai : l'avenir est vaste à mon âge, et je suis l'aîné de Foix.

L'insinuation brutale et dénaturée que contenaient ces paroles n'avait point échappé au capital, qui resta comme atterré. Il y a toujours quelque dignité dans l'indignation d'un père outragé; lorsque Phébus, attiré par le bruit, entra dans la chambre, une larme roulait sur la joue ridée du vieillard.

— Viens, mon fils, dit-il d'une voix affaiblie.

Phébus s'approcha; le capital, chose qui n'était peut-être jamais arrivée, lui passa les bras autour du cou et l'entraîna sur son sein. Si desséché qu'il soit, le cœur de l'homme, aux moments de douleur, retrouve le besoin de s'épancher; et la tendresse subite du vieillard, pour avoir sa source dans un sentiment égoïste, n'en était ni moins vive, ni moins sincère.

Bernard restait, les bras croisés, à quelque distance, dans une attitude dédaigneuse de pitié : il savait que l'aversion instinctive de son père pour Phébus reprendrait le dessus.

La porte s'ouvrit en ce moment. Un valet, après avoir reçu la permission d'approcher, traversa la chambre et remit une lettre au prince capital de Buch. Celui-ci la posa d'un air distrait près de lui. Le silence continua; Bernard se prit à arpenter la chambre, la tête haute, le poing sur la hanche.

— Il est mon fils aîné, murmura le vieillard avec résignation.

Cette parole exprimait toute l'impatience de sa colère.

Il fit un geste d'impatience, et saisit la lettre qu'il ouvrit machinalement. A peine eut-il parcouru les premières lignes, que sa physi-

nomie subit un complet changement. Il se frotta les yeux et recommença. De temps en temps il interrompait sa lecture et jetait un triomphant regard sur le duc de Randan, qui poursuivait sa promenade et ne daignait pas prendre garde.

Lecture faite, le vieillard replia soigneusement le papier et tomba dans une profonde rêverie. Bernard, croyant l'instant favorable, se dirigea vers la porte et souleva le loquet.

— Restez, dit le capital.

— A quoi bon? voulut dire le duc de Randan.

Il se leva et fit quelques pas vers Bernard; tous ses traits annonçaient la joie mal contenue d'une vengeance satisfaite.

— Vous m'avez insulté, monsieur, dit-il lentement, moi qui suis votre père; vous m'avez mis au défi d'accomplir mes justes menaces. Eh bien! j'accepte le défi: je vais vous chasser de mon hôtel; si vous allez dans mes terres, vous n'y commanderez pas en maître; vous en serez chassé encore!.. Vous riez! à votre âge, l'avenir est vaste, vous attendez ma mort, n'est-ce pas?..

Le vieillard s'interrompit et laissa échapper un éclat de rire moqueur.

— Vous n'attendrez pas longtemps, dit-il avec amertume; je suis vieux, bien vieux! Mais, par le nom de mes pères! s'écria-t-il tout à coup, ma mort ne vous fera pas riche, Monsieur... Qui donc vous a dit que vous fussiez l'aîné de Foix?

Bernard regarda son père en face; Phébus lui-même se leva: tous deux crurent qu'une subite folie venait de prendre le capital. Celui-ci répéta froidement son étrange question; et comme le duc de Randan ne répondait point encore, il ajouta:

— Ceux qui vous l'ont dit vous ont cruellement trompé, monsieur. Je l'ai cru comme vous... Et j'en gémissais pour l'honneur de ma maison... Mais j'apprends aujourd'hui ce que j'ai longtemps souhaité... vous n'êtes pas mon fils!

Bernard changea de couleur. Le capital se rassit et ouvrit la lettre, qu'il lut à haute voix:

« Monsieur le prince,

« Vous confîâtes, il y a vingt ans, vos deux fils jumeaux à une femme du village d'Albuna, en Piémont; je suis cette femme. Au moment de paraître devant Dieu, je viens vous confesser ma faute et implorer merci. J'abusai de votre confiance; de deux enfants qui portent votre nom, un seul est réellement le vôtre, l'autre est mon fils, Bernard. »

Ici la main de la mourante avait vacillé; quelques informes traits de plume accusaient seuls ce nom.

Le capital, après avoir lu ces mots, regarda le duc et rappela sur ses lèvres un sourire de triomphe.

— Cette lettre ne dit rien, dit le jeune homme qui avait retrouvé son calme.

— Cette lettre en dit assez, monsieur; avec elle et mon crédit auprès des conseils de Sa Majesté, j'ai de quoi mettre fin tout à coup à votre insolence.

Ce disant, le capital salua froidement et sortit. Les deux frères restèrent en présence. Phébus était assis, la tête baissée; il semblait méditer, et son visage exprimait une sincère affliction. Bernard l'examina pendant quelques secondes; ses sourcils se froncèrent, il croisa ses bras sur sa poitrine, et vint tout à coup se poser en face de lui.

— Phébus, dit-il avec amertume, voici pour vous un coup de fortune!

Une rougeur subite monta au front du jeune soldat, qui contint avec effort les paroles de colère prêtes à sortir de sa bouche.

— Frère, dit-il, tu es malheureux, je te pardonne.

— Vous êtes généreux, Phébus, reprit le duc, moi je serai franc: mes titres, mon rang, ma fortune, tout cela m'est plus cher que la vie.

— Je le sais.

— Donc, vous me devinez. Puisque aussi bien nous ne sommes plus frères par le sang...

Le duc toucha brusquement son épée. Phébus fit un geste de dégoût.

— Me tueriez-vous pour cela? demanda-t-il.

Bernard ne répondit pas.

— Monsieur mon frère, dit Phébus avec lenteur et tristesse, me tuer serait chose facile: contre vous je ne me défendrais pas; mais cela ne suffirait pas, ce n'est pas moi qui vous fais obstacle.

Si Bernard avait jusqu'alors aimé quelqu'un au monde, c'était sans contredit Phébus; la patience de ce dernier le toucha. Peut-être aussi, car à ces âmes froides et viciées il faut appliquer avec ménagement le précepte de la charité chrétienne, — peut-être aussi reconnut-il l'évidence de l'argument mis en avant par son frère: si lui, Bernard, n'était pas le fils du capital, en quoi le seigneur de Lescun pouvait-il lui faire obstacle? Il s'assit près de Phébus, lui prit la main, et changeant de ton tout à coup:

— Frère, dit-il, la souffrance me rend fou; ma tête se perd quand je songe à la misérable existence qui m'attend. Après avoir porté l'un des plus nobles et des plus illustres noms de France, je vais prendre un nom de roture... Pis que cela, le nom que je prendrai ne sera point à moi. Et pourtant, frère, cette lettre ne dit rien; la main qui l'a tracée s'est arrêtée au moment de la révélation... Bernard... a-t-elle écrit. Peut-être aurait-elle mis après: Bernard est l'unique héritier de Foix! Oh frère! Dieu m'est témoin que je ne veux pas la perte; mais pourquoi me choisir? Par le ciel, ajouta-t-il, sa fureur revenant à mesure qu'il parlait, — je suis noble, je le sens; je le veux.

Phébus avait repris sa méditation; Bernard lui secoua rudement le bras.

— Mais réponds donc, s'écria-t-il, pourquoi cet homme a-t-il fait un choix entre nous?

— Peut-être n'en avait-il pas le droit, dit Phébus avec calme; mais il est le chef de la maison de Foix et puissant auprès de M. le comte. Ce qu'il veut se fera.

— Crois-tu donc, demanda Bernard, trahissant sa secrète pensée, qu'il le veuille assez longtemps pour l'exécuter?

— Je le crains.

— Tu l'espères! s'écria le duc avec violence.

— Écoutez, interrompit sévèrement Phébus, trêve d'insulte; car je suis un homme, et Dieu ne m'a point fait assez fort pour supporter patiemment l'outrage. Vous êtes un courtisan; votre chute serait terrible et sans remède; moi, soldat, habitué aux fatigues, éloigné par goût des fastueuses joies de la cour, en changeant de nom, je ne changerai point de vie. Je ne vous demande point de reconnaissance; mais le capital est vieux: quand vous seriez son unique fils, prenez en pitié son grand âge, Bernard, et ne bravez plus, comme vous fîtes aujourd'hui, son autorité de père.

Le duc avait écouté plein d'une indicible surprise; son premier mouvement fut de craindre un piège.

— Que prétendez-vous faire? dit-il.

— Je ne puis le dire.

Bernard hésita; un instant il eut la pensée de s'attacher aux pas de Phébus et d'entraver ses démarches, dût-il pour cela employer la violence. Mais bientôt faisant un retour sur la loyauté connue du duc de Lescun, et sur sa propre situation qui était désespérée, il se résolut à mettre son sort entre les mains de Phébus.

— Frère, dit-il en affectant un attendrissement profond, je te crois et te remercie: en pareille circonstance, j'aurais défiance de moi-même, mais je me fie à toi.

— Monsieur le duc, répondit Phébus avec gravité, s'il plaît à Dieu, puisque vous avez confiance, je ne serai point héritier de Foix, et vous ajouterez à vos autres titres celui de seigneur de Lescun.

— Non ! oh ! non, voulut dire Bernard.

— Il n'y a plus de partage possible, reprit Phébus en se dirigeant vers la porte : tout ou rien ; je choisis la seconde part.

Le prince capal de Buch s'était retiré dans son appartement où il dictait une requête au roi. Cette requête avait pour objet la déposition de Bernard de ses noms, titres et droits. Phébus se fit introduire, et pour la forme essaya d'abord quelques représentations. Le vieillard fut inflexible, il se répandit contre Bernard en furieuses invectives, jurant qu'un tel monstre n'était pas son fils.

— S'il l'est, je le renie ; et puisque la maison de Foix a un autre héritier, je veux que cet ingrat enfant subisse la plus terrible peine qui puisse frapper un gentilhomme : il sera manant et bâtard.

Phébus s'attendait à cette colère et n'insista point ; le but de sa présence était autre. Dans la conversation qui suivit il parla de la lettre ; longtemps ce fut en vain ; mais le vieillard prononça le nom de Maria. C'était probablement tout ce qu'il voulait savoir, car il se leva aussitôt et prit respectueusement congé.

Une demi-heure après, son cheval piaffait dans la cour de l'hôtel de La Garde. La porte du baron n'était jamais fermée pour son jeune ami, qui entra d'un air enjoué.

— Baron, dit-il, je viens vous demander un service.

— Accordé d'avance, répondit M. de La Garde.

— Il s'agit d'une chose grave.

— Laquelle ?

— Si grave, continua le jeune homme, qu'avant de vous l'expliquer, jurez-moi que je n'essuierai point un refus.

— Mais, dit M. de La Garde, ne puis-je savoir ?..

— Où serait le mérite ! s'écria Phébus, gardant toujours à sa lèvre son joyeux sourire ; jurez, s'il vous plaît, avant de savoir.

— Vous êtes un étourdi, monsieur de Lescun, dit le baron, un serment est chose avec laquelle il ne faut jouer jamais...

— Ainsi, vous me refusez ?

— Je ne dis pas cela.

— Hâtez-vous donc alors, et jurez de bonne grâce.

Le baron crut deviner quelque plaisante fantaisie, il avait d'ailleurs pleine confiance en l'honneur de Phébus.

— Je vois, dit-il, qu'il ne faut point résister à vos ordres aujourd'hui ; sauf mes devoirs envers Dieu et Sa Majesté, je jure de ne vous rien refuser.

— Sur votre croix de l'ordre ?

— Sur ma croix de l'ordre.

Phébus prit un air sérieux.

— Cher baron, je vous remercie, souvenez-vous de votre serment ; je vais en réclamer l'accomplissement sous peu.

— Expliquez-vous, dit M. de La Garde, auquel n'avait point échappé la gravité subite de Phébus.

Le jeune homme se recueillit un instant.

— C'est toute une histoire, dit-il ; veuillez m'écouter avec attention. Au village d'Albun., en Piémont, vivait une femme nommée Maria.

Le baron fit un geste d'étonnement.

— Vous avez fait la guerre en Piémont, je le sais, reprit Phébus ; cette circonstance nous sera fort utile... cette femme fut la nourrice de mon frère et la mienne ; notre père avait oublié son existence depuis longues années. Elle est morte...

— Morte ! interrompit le baron, en proie à une agitation extraordinaire.

Tout entier à son récit, Phébus ne prit pas garde.

— Avant de mourir, continua-t-il, elle a écrit au capal, s'accusant

d'une substitution frauduleuse, d'où il résulte que Bernard n'est point fils de Foix.

— Bernard ! interrompit encore M. de La Garde.

— Bernard, répéta Phébus ; du moins le sens de la lettre donne à entendre qu'il est l'enfant de cette femme.

— Pauvre Maria, murmura le baron, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes.

— Bernard, continua le seigneur de Lescun, est tombé à cette nouvelle dans un véritable désespoir ; le capal, de son côté, mécontent de la conduite de mon frère, veut profiter de cette occasion pour se délivrer de lui. Moi, j'aime Bernard, et je veux lui épargner une disgrâce à laquelle il ne survivrait pas, j'en suis sûr. Pour ce faire, j'ai besoin de votre aide.

Le baron n'écoutait plus, il repassait dans sa mémoire la série de souffrances qui, depuis vingt ans, avait accompagné Maria depuis le château paternel jusqu'à son dernier asile.

— Voulez-vous me servir ? demanda Phébus.

— Je le veux, répondit avec distraction M. de La Garde.

— Voici ce que j'ai imaginé : la lettre, interrompue par la mort sans doute, n'offre point une preuve complète, le sens en est ambigu ; mon père lui-même, malgré sa passion, doit garder quelque incertitude ; le témoignage d'un homme d'honneur, interprétant en faveur de Bernard les dernières paroles de notre nourrice, changerait facilement l'opinion du capal ; vous nous fournirez ce témoignage.

— Moi ? dit le baron.

— Dussé-je perdre votre amitié, je réclame l'accomplissement de la parole donnée, dit Phébus avec fermeté.

M. de La Garde parcourait la chambre à grands pas.

— Votre témoignage aura d'autant plus de poids ici, reprit Phébus, que vous avez habité longtemps cette partie de l'Italie. Nous inventerons une fable, nous dirons, par exemple, que cette malheureuse femme, séduite et abandonnée par vous...

— Assez ! dit le baron, assez, par pitié.

Phébus, se méprenant au sens de cette interruption, se leva à son tour et saisit la main de M. de La Garde.

— Voudriez-vous manquer à votre serment ? dit-il.

— Non... non... Laissez-moi respirer, enfant, murmura M. de La Garde dont l'émotion étouffait la voix.

Phébus continuait impitoyablement :

— De cette union illicite un fils serait né ; vous seriez mon père.

Un sanglot souleva la poitrine du baron.

— Je serai ton père ! s'écria-t-il.

— Hélas ! baron, dit Phébus, je ne m'attendais point à tant de répugnance. J'insiste, parce que tel est mon devoir ; mais je vous en donne ma parole à mon tour, je quitterai la France ; le baron de La Garde ne doit au seigneur de Lescun, déchu de son rang, ni tendresse ni héritage.

Le baron le regardait fixement et ne répondait pas.

— Tu consentirais donc, dit-il, à devenir le fils d'un soldat de fortune tel que moi ?

— Avec joie, messire ; et s'il faut dire toute ma pensée, je serais plus fier alors qu'au temps où j'étais héritier d'un puissant seigneur : la gloire, à mes yeux, ne grandit point en vieillissant ; j'aime mieux la vôtre que celle de mon dixième aïeul ; oui, si la réalité pouvait remplacer la supercherie, je deviendrais de grand cœur votre enfant.

— Viens donc alors, dit le baron, qui ne put se contenir davantage.

— Et tandis que Phébus étonné se précipitait dans ses bras, M. de La Garde disait d'une voix entrecoupée :

— Tu es mon fils, Phébus, mon fils, entends-tu ? cette fable que ta généreuse abnégation a inventée, c'est la vérité, tu es mon fils. —

Maria... ma pauvre Maria... est la mère. Oh ! que je l'aime, mon fils, et que Dieu est bon de m'envoyer cette inappréciable joie.

Phébus, incrédule d'abord, ne savait que penser ; mais l'allégresse du baron était de celles qu'on ne peut feindre, et bientôt le jeune homme ne conserva plus un doute.

— Je te suivais partout, dit encore M. de La Garde ; disgracié, j'accompagnai, pour te voir, la cour au sacre du roi Henri ; pour toi j'épargnai cet insolent muguet que tu croyais ton frère... Et je n'osais m'ouvrir à toi, mon Phébus ! qu'avais-je à t'offrir en récompense de ce que je te faisais perdre ?

— Ne parlez pas ainsi, disait Phébus ; votre gloire, votre gloire qui est à vous, non à vos ancêtres... Mon père, du fond du cœur, je remercie et bénis la Providence, car si j'eusse choisi je n'aurais pas cherché ailleurs.

Tous deux s'assirent l'un près de l'autre ; ce fut entre eux un doux et long épanchement ; puis, quand la première ivresse fut passée, tous deux pleurèrent : — le baron avait prononcé le nom de Maria.

Il va sans dire que le prince capital de Buch n'adressa point sa requête au roi. Bernard resta à l'hôtel de Foix et joignit même à ses autres titres, comme le lui avait prédit Phébus, celui de seigneur de Lescun. A tout prendre, le capital ne fut point trop chagrin du dénouement de l'aventure. Dans son premier mouvement de fureur il eût volontiers déshérité Bernard ; mais à la réflexion, il reconnut que ce dernier était encore entre ses deux fils celui qu'il supportait le mieux. Lorsque Phébus et M. de La Garde vinrent compléter la révélation de Maria, le vieux seigneur les reçut fort courtoisement ; il daigna

même dire au jeune homme, que ce lui était un grand crève-cœur de perdre un fils tel que lui ; mais, dès qu'il fut seul dans son réduit, on aurait pu le voir se frotter les mains, d'un air de parfait contentement.

Bernard, lui, sans réformer ses allures, prit la peine de se cacher davantage pour mal faire. Nous citerons de lui un trait qui pourra le réconcilier quelque peu avec le lecteur : à la mort de son père, Bernard, devenu prince capital, offrit à Phébus, en pur don, le manoir de Lescun et ses dépendances. — Phébus refusa.

Pour celui-ci, nous sommes heureux de dire qu'il n'eut en aucune façon à se repentir de son généreux dévouement ; il aurait pu perdre au change. La guerre éclata, en effet, presque aussitôt après les événements que nous venons de raconter. On avait besoin du baron de La Garde ; il rentra naturellement en faveur, et conserva sa haute charge sous cinq rois successifs, en comptant François I^{er}.

Bien qu'il fût connu de tous, le baron fit illusion jusqu'à la fin sur son âge ; son esprit ni sa nature physique ne fléchirent jamais ; c'était réellement un homme de bronze. Il mourut en 1578. — A son enterrement, le comte de Feversham, ambassadeur d'Elisabeth à la cour d'Henri III, prononça ces singulières paroles :

— C'est pitié que la mort enlève si jeune un si grand homme de guerre.

Le comte de Feversham avait vu sans doute, quelques jours auparavant, chevaucher M. de La Garde aux côtés de la litière de la reine-mère et avait admiré sa superbe mine. L'Anglais dut être fort étonné quand on lui apprit que la mort, accusée par lui d'impatience, avait attendu sa proie plus de quatre-vingts ans.

FIN.





François 1^{er} et le capitaine Polin.

ENCYCLOPÉDIE D'HISTOIRE NATURELLE

Ou Traité complet de cette science d'après les travaux des Naturalistes les plus éminents de tous les pays et de toutes les époques,

BUFFON, DAUBENTON, G. CUVIER, LACÉPÈDE, ETC., ETC..

6 fr. 30 c. le volume.

PAR LE D^r CHENU

1 fr. 5 c. la série.

Chirurgien-Major à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, professeur d'Histoire naturelle, etc., etc.

L'Encyclopédie comprendra les *Races humaines*, les *Mammifères*, les *Insectes*, les *Papillons*, les *Oiseaux*, les *Poissons*, les *Mollusques*, les *Reptiles*, la *Botanique*, la *Minéralogie*, la *Géologie*, etc., etc.

En vente

LES QUADRUMANES (<i>Singes</i>), formant un magnifique volume illustré, de près de 500 vignettes. — <i>Prix broché</i>	6 fr. 30
LES INSECTES-COLÉOPTÈRES , 2 volumes illustrés de près de 1.200 vignettes. — <i>Prix broché</i>	12 fr. 60
LES OISEAUX , 5 volumes illustrés de 2.500 vignettes. — <i>Prix broché</i>	31 fr. 50
LES PAPILLONS DIURNES , un volume illustré de 500 vignettes. — <i>Prix broché</i>	6 fr. 30

LES MAMMIFÈRES (<i>Quadrupèdes</i>), 2 volumes illustrés de 600 vignettes. — <i>Prix broché</i>	12 fr. 60
LA BOTANIQUE , 2 volumes illustrés de 600 vignettes. — <i>Prix broché</i>	14 fr. 70

En cours de publication

LES OISEAUX, 6^e et dernier volume.

CHACQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT.

Ce magnifique corps d'ouvrage est le plus beau, le moins cher, le plus splendidement illustré, et sera le plus complet de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour.

LEMAISTRE DE SACY

Prix broché.

La Sainte Bible.	9 fr. »
L'Ancien Testament <i>séparé</i>	7 »
Le Nouveau Testament <i>séparé</i>	2 »
Collection de gravures sur acier pour illustrer toutes les éditions de la Bible. Prix de chaque série de 5 gravures.	50 »

La collection se compose de 40 séries.

LAMENNAIS

Les Saints Évangiles, avec notes et réflexions.	1 30
--	------

VILLIAUMÉ

Histoire de la Révolution.	6 »
---------------------------------	-----

FELLENS

Histoire de Louis Napoléon.	2 20
----------------------------------	------

LORD BYRON

Œuvres complètes, illustrées de 100 gravures.	5 »
--	-----

WALTER SCOTT

Œuvres complètes. 6 volumes illustrés de 500 gravures.	24 »
---	------

GRANDVILLE

Les Animaux peints par eux-mêmes. Un magnifique volume, illustré par Grandville.	4 »
---	-----

GAVARNI, ETC.

Le Diable à Paris. Un magnifique volume, illustré par Gavarni, Andrieux, etc.	4 »
--	-----

J. J. ROUSSEAU

La Nouvelle Héloïse.	1 50
Mes Confessions.	1 50
Emile.	1 50
Les trois ouvrages, réunis en un volume broché.	4 20

MOLIÈRE

Œuvres complètes.	4 »
SÉPARÉMENT :	
Histoire de la Vie et des Œuvres de Molière, par Taschereau.	90 »

BESCHERELLE AINÉ

L'INSTRUCTION POPULARISÉE PAR L'ILLUSTRATION

Prix broché.

L'Art de briller en Société.	1 30
Mythologie illustrée (1 ^{re} partie).	90 »
Id. (2 ^e partie).	90 »
Monuments élevés à la gloire militaire.	1 30
Le tout réuni en un volume illustré de 120 gravures.	4 »
Les grands Guerriers des Croisades.	50 »
Histoire des Ballons.	50 »
Les Jeux des différents Ages.	70 »
Les Beaux-Arts illustrés.	70 »
Histoire de l'Armée.	90 »
La Mythologie grecque et romaine.	90 »
Les Marins illustrés.	1 10
Le tout réuni en un volume illustré de 150 gravures.	5 »

ALFRED DE MUSSET, ETC.

Voyage où il vous plaira, ill. par T. Johannnot (1 ^{re} partie).	1 10
Id. (2 ^e partie).	1 10
Id. (3 ^e partie).	90 »

CHARLES NODIER

Contes choisis (1 ^{re} partie).	70 »
Id. (2 ^e partie).	70 »
Le Voyage où il vous plaira, réuni aux Contes de Charles Nodier, forme un magnifique volume.	4 »

MAGASIN DES ROMANS INÉDITS. 2 vol. grand in-8, illustrés de 180 gravures.

Tome 1 ^{er} , contenant : Raphaël et la Fornarina, par Méry; les Amours d'un Hercule, par Savinien-Lapointe; l'Amoureux de Rimini, par Antony Méray; la Maison isolée, par Emile Souvestre; les Guérillas, par Emile Marco Saint-Hilaire.	4 »
Tome 2 ^e , contenant : La Puritaine et l'Homme des bois, par Eugène Nus; Louise le Modèle, par Louis Boivin; les Amoureux de Pierrefonds, par Henry de Kock; la Lettre rouge, par Hawthorne; Daniel le Vagabond, par Savinien-Lapointe.	4 »

Chaque volume et chaque ouvrage se vendent séparément.

NOUVEAU MUSÉE UNIVERSEL

OU HISTOIRE UNIVERSELLE ABRÉGÉE

Reproduisant, par le dessin, les personnages historiques, les types et les costumes civils et militaires de toutes les nations, les monuments, les objets d'art, les antiquités, les sites, etc., etc., qui ont illustré ou spécialisé chaque siècle, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours

Dessins par les premiers artistes. Texte explicatif, classement général et tables raisonnées, par le BULLIOWILLE JACOB.

1 franc la série de 10 gravures noires. Les 1^{res} séries sont en vente. Prix du 1^{er} vol. paru, avec couverture et légendes imprimées en couleur : 5 francs.

PANORAMA MUSICAL

RECUEIL DE ROMANCES, AIRS, CHANSONNETTES, VALSES, POLKAS, QUADRILLES, etc., etc., etc.,

PAR LES PLUS CÉLÈBRES COMPOSITEURS

Chaque Livraison, 20 centimes. — Chaque Album, 60 centimes

Les cinquante premières livraisons et les vingt-cinq premiers Albums sont en vente.

NOTA. — Outre les ouvrages indiqués ci-dessus et ci-contre, le Catalogue général contient une très-grande quantité d'œuvres de nos plus célèbres auteurs, et notamment de Chateaubriand, le Bibliophile Jacob, Paul Féval, Alph. Karr, Jacques Arago, Eug. Scribe, Cooper, Michel Masson, Méry, Paul de Kock, Pigault-Lebrun, Ricard, Elie Berthet, Bulaure, Anquetil, Albert de Montémont (Voyages), Cornille, Racine, Boileau, Lafontaine, etc., etc., etc.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES A 20 CENTIMES LA LIVRAISON

En vente à la LIBRAIRIE CENTRALE, rue du Pont-de-Iodi, 3, à Paris.

Œuvres illustrées

D'ALEXANDRE DUMAS

	Prix broché.
LES TROIS MOUSQUETAIRES, 2 volumes illustrés de 200 gravures.	8 fr.
VINGT ANS APRÈS, 3 volumes illustrés de 300 gravures.	12 »
LE VICOMTE DE BRAGELONNE, 1 volume illustré de 125 gravures.	6 »
LE COMTE DE MONTE-CHRISTO, 6 volumes illustrés de 600 gravures.	24 »
LA REINE MARGOT, 2 volumes illustrés de 200 gravures.	8 »
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE, 1 volume illustré 100 de gravures.	4 »
LE CHEVALIER D'HARMENTAL, 2 volumes illustrés de 200 gravures.	8 »
IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suisse), 3 volumes illustrés de 300 gravures.	12 »
LOUIS XIV ET SON SIECLE, 1 volume illustré de 180 gravures.	6 »

	Prix broché
BLANCHE DE BEAULIEU. — UN BAL MASQUÉ. — LE COCHER DE CABRIOLET. — BERNARD. — CHERUBINO ET CELESTINI. — HISTOIRE D'UN MORT. — UNE AME A NAITRE. — LA MAIN DROITE DU SIRE DE GIAC. — DON MARTINN DE FREYTAS. — Réunis en un volume illustré de 100 gravures.	4 fr.
LES MILLE ET UN FANTOMES. — PASCAL BRUNO. Réunis en un volume illustré de 100 gravures.	4 »
PAULINE DE MEULIEN. — LYDERIC. — JACQUES I ^{er} ET JACQUES II. — Réunis en un volume illustré de 100 gravures.	4 »
LES FRÈRES CORSES. — OTHON L'ARCHER. — MURAT. Réunis en un volume illustré de 100 gravures.	4 »

H. DE BALZAC

ŒUVRES ILLUSTRÉES

	Prix broché.
Comprenant toute la <i>Comédie humaine</i> et le <i>Théâtre complet</i> , réunis en 8 beaux volumes illustrés de 600 gravures.	32 fr. » c.

ŒUVRES DE JEUNESSE

L'Héritière de Birague.	» 90 »
Jean-Louis.	» 90 »
La dernière Fée.	» 70 »

EN PRÉPARATION

Le Vicaire des Ardennes. — Jane la Pâle. — Le Sorcier. — Don Giguadas. — L'Excommunié. — L'Israélite. — Argow le pirate, etc., etc.

EUGÈNE SUE

ŒUVRES ILLUSTRÉES

	Prix broché.
Comprenant les principaux ouvrages réunis en 5 volumes illustrés de 500 gravures.	20 fr. » c.

Jean Bart et Louis XIV, ou HISTOIRE DE LA MARINE AU XVII ^e SIECLE. Magnifique édition illustrée de 125 gravures.	8 » » »
L'Orgueil.	2 » » »
L'Envie.	1 » 10 »
La Colère.	» 70 »
La Luxure.	» 70 »

EN PRÉPARATION

La Paresse. — L'Avarice. — La Gourmandise. — Cornelia d'Alfi. — Gilbert et Gilberte, etc., etc.

VICTOR HUGO

ŒUVRES ILLUSTRÉES

	Prix broché.
Notre-Dame de Paris. — Nan d'Islande. — Bug-Jargal. — Le dernier Jour d'un Condamné. — Claude Gueux. Réunis en un volume illustré de 100 gravures.	5 fr. » »

Luerèce Borgia. — Marion Delorme. — Marie Tudor. Esmeralda. — Ruy Blas. — Hernani. — Le Roi s'amuse. — Les Burgraves. — Angelo. Réunis en un volume illustré de 100 gravures.	5 » » »
---	---------

Les Orientales. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. — Odes et Ballades. — Les Feuilles d'automne. — Les Chants du crépuscule. Réunis en un volume illustré de 80 gravures.	4 » » »
--	---------

EN PRÉPARATION

Cromwell. — Le Rhin. — Mélanges.

GEORGE SAND

ŒUVRES ILLUSTRÉES

	Prix broché.
Comprenant les principaux ouvrages réunis en 6 volumes illustrés de 500 gravures.	24 fr. » c.

Piccinino.	1 » 95 »
La dernière Aldini.	» » 90 »
Simon.	» » 70 »
Le Secrétaire intime.	» » 90 »

EN PRÉPARATION

Consuelo. — La Comtesse de Rudolstadt. — Mattéo. — Cælio. — Gabrielle. — Lélia. — L'Uscoque. — Spiridion. — Les sept Cordes de la Lyre, etc., etc.

NOTA. — Chaque ouvrage, ou portion d'ouvrage, se vend séparément. Le Catalogue détaillé par ouvrage et par livraison est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre AFFRANCHIE.

Voir au verso la suite de l'Extrait du Catalogue général.